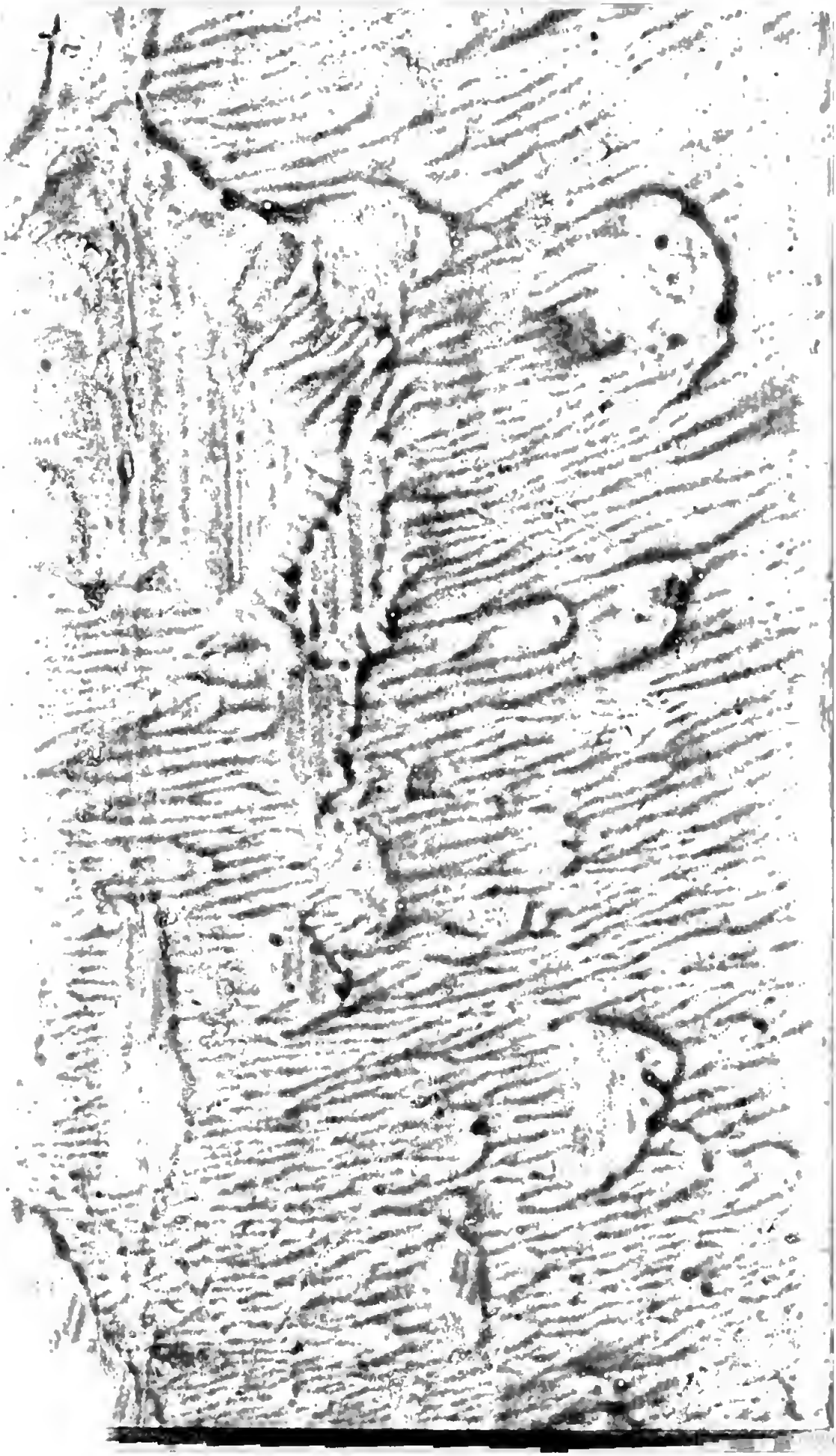


10033

Pamph. Lit. b. 13(2

CONFERENCES.

ET

MANDEMENS.

SBN 590274

CONFERENCES
ET
DISCOURS SYNODAUX
SUR
LES PRINCIPAUX DEVOIRS
DES
ECCLESIASTIQUES,

AVEC UN RECUEIL DE MANDEMENS
sur différens sujets.

Par feu M. MASSILLON, Evêque de Clermont, ci-devant Prêtre de l'Oratoire, l'un des Quarante de l'Académie Françoise.

TOME SECOND.

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { J.-TH. HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire.
ET
Les Freres ESTIENNE, à la Vertu.

M. DCC. LIII.
Avec Approbation & Privilege du R

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

DISCOURS

CONTENUS DANS CE SECOND VOLUME.

DIscours à des jeunes gens, *Sur la vocation à l'Etat Eccléſiaſtique*, Pag. 1

Retraite pour des Curés, 25

Sur le zèle des Paſteurs pour le ſalut des ames, 54

Sur le caractère que doit avoir le zèle des Miniſtres contre les vices, 80

Sur l'exemple que des Paſteurs doivent donner à leurs Peuples, 151

Sur la modeſtie des Clercs, 176

Sur la manière dont les Eccléſiaſtiques doivent converſer avec les perſonnes du monde, 204

Sur la néceſſité où ſont les Miniſtres de ſe renouveller dans l'eſprit de leur vocation, 235

Inſtruction ſur le Jubilé, 254

Diſcours pour préparer des enfans au Sacrement de Confirmation, 291

Diſcours à des Religieuſes, 300

MANDEMENS

DE M. MASSILLON.

Pour faire chanter le Te Deum, *en actions de graces de la priſe de la Ville de Fontarabie*, 311

Pour la priſe de la Ville & du Château de Saint-Sébaſtien, 313

Pour ordonner des Prières publiques au ſujet des maladies contagieuſes qui s'étoient répandues dans quelques Provinces du Royaume, 314

Pour la viſite générale du Diocèſe, 319

Pour ordonner la continuation des Prières publiques au ſujet des maladies contagieuſes, 320

Pour la publication d'un Jubilé, 323

Pour faire chanter le Te Deum, *en actions de graces du Sacre & du Couron-*

nement du Roi, 326

Pour faire chanter le Te Deum, *en actions de graces de la ceſſation du mal contagieux*, 328

Pour la publication d'un Jubilé, 330

Pour faire chanter le Te Deum, *en actions de graces du Mariage du Roi*, 333

Pour demander par des Prieres publiques la bénédiction de Dieu ſur la réſolution que le Roi a priſe de gouverner l'Etat par lui-même, 336

Pour faire chanter le Te Deum, *en actions de graces du rétabliſſement de la ſanté du Roi*, 340

Pour la publication du Jubilé de l'année Sainte, 345

Pour faire chanter le Te Deum, *en actions de graces de l'heureux accouchement de la Reine*, 350

Pour ordonner une Proceſſion générale, & faire chanter le Te Deum, *en actions de graces de la naiſſance d'un Dauphin*, 351

Pour la ſeconde viſite générale du Diocèſe, 354

Pour faire chanter le Te Deum, *en actions de graces de la naiſſance de Monſeigneur le Duc d'Anjou*, 359

Pour faire chanter le Te Deum, *en actions de graces de la proſpérité des armes du Roi*, 361

Pour la priſe du Château de Milan, 362

Pour la victoire remportée en Italie ſur les Impériaux, par les troupes du Roi, & celles du Roi de Sardaigne, 364

Pour la priſe de Philisbourg, 368

Pour la victoire remportée en Italie ſur les Impériaux, par les troupes du Roi, & celles du Roi de Sardaigne, 371

Sur le retranchement de quelques Fêtes, 374

Pour la troiſiéme viſite générale du Diocèſe, 376

Pour faire chanter le Te Deum, *en actions de graces de la paix conclue entre le Roi & l'Empereur*, 380

Pour les Miſſions du Diocèſe, 384

DISCOURS

DISCOURS
A
DE JEUNES GENS,
SUR
LA VOCATION A L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

DANS le deſſein où vous êtes, mes chers Enfans, de vous conſacrer au ſaint Miniſtère, vous avez ſans doute examiné devant Dieu, ſi c'eſt lui-même qui vous appelle à un état où Jeſus-Chriſt lui-même n'eſt entré qu'avec la miſſion de ſon Père, & où perſonne n'a droit d'entrer qu'avec celle de Jeſus-Chriſt : *Sicut miſit me Pater, & ego mitto vos.* Je ſuppoſe donc que des motifs humains ne ſont entrés pour rien dans une vocation, où tout ce qui ne vient pas de l'Eſprit de Dieu,

Joan. 20. 21.

la ſouille & la rend illégitime : je ſuppoſe que vos premières mœurs ne vous ont pas annoncé par leur déréglement, que vous ne deviez jamais prétendre à vous ingérer dans le Sanctuaire, dont les portes formidables ne s'ouvroient autrefois qu'à l'innocence, & où elle-même n'entroit qu'en tremblant : je ſuppoſe enfin, que les Juges éclairés à qui vous avez confié dans le Tribunal, tout le détail de votre vie paſſée, & les diſpoſitions les plus ſecrettes de votre cœur, ont cru découvrir en vous, autant qu'il eſt permis aux lumières bornées & toujours incertaines des hommes d'en juger ; ont cru, dis-je, découvrir en vous des marques d'une vocation véritable ; qu'ils ont cru concourir aux deſſeins éternels de Dieu ſur votre deſtinée, en concourant à votre inſtallation dans le lieu ſaint ; qu'ils ont préſumé qu'en vous offrant à l'Egliſe, vous ne lui offriez que ce que le Seigneur lui-même avoit choiſi ; & qu'ils vous ont dit avec une douce confiance, comme autrefois
Gen. 24. 31. Laban à Eliezer : *Ingredere, benedicte Domini, cur foris ſtas ? Entrez, le*

béni du Seigneur, pourquoi demeureriez-vous au-dehors ?

Mais d'un autre côté, mes chers Enfans, ſi ces conditions eſſentielles manquoient à votre vocation; ſi avant de vous préſenter ici, vous n'aviez pas examiné long-tems devant Dieu, ſi le deſſein de vous conſacrer au ſaint miniſtère venoit de lui; ſi l'ordre de la naiſſance y a eu plus de part que l'ordre de Dieu, & les ſaintes impulſions de la grace; ſi l'eſpérance de trouver dans le Sanctuaire une ſituation plus douce, plus honorable, & plus commode, qu'au milieu de votre famille, a décidé de votre choix; ſi votre vocation ne doit ſa première origine qu'à la deſtination & à la cupidité de vos proches; s'ils ont plus conſulté leurs intérêts que vos inclinations & les intérêts de votre ſalut, & que les beſoins d'une famille & non ceux de l'Egliſe vous ayent fait miniſtre des autels, votre vocation qui a commencé par la chair finira par la chair. C'eſt la cupidité qui vous a donné à l'Egliſe; c'eſt elle qui ſouillera tout le cours de votre miniſtère: vous n'y ſerez plus le Miniſtre

de Jeſus-Chriſt qui ne vous connoît point, & ne vous a pas envoyé ; vous n'y ſerez que le Miniſtre de vos paſſions & de celles de vos proches, de qui ſeuls vous avez reçu votre miſſion. Quand les parens, ſelon la chair de Jeſus-Chriſt, éblouis par des vûes toutes charnelles, de ſes premiers miracles, & du ſuccès des commencemens de ſon miniſtère, fondent déjà là-deſſus l'eſpérance d'une grande fortune ſelon le ſiécle ; l'excitent de ſortir des bourgades retirées, de ſe manifeſter au grand monde, & d'aller ſe montrer à Jéruſalem au jour
Joan. 7. 4. de la ſolemnité : *Si hæc facis, manifeſta teipſum mundo :* (car voilà l'objet ordinaire de nos proches ſelon la chair :) que leur répond Jeſus-Chriſt ? qu'ils ſont toujours prêts à conſeiller à ceux qui leur ſont liés par le ſang, des démarches & des miniſtères qui peuvent leur être glorieux & utiles à eux-mêmes ; qu'ils ne conſultent là-deſſus ni les deſſeins de Dieu, ni ceux qu'il a choiſis, ni les tems mêmes qu'il a marqués pour manifeſter ſon choix ; que tous les tems ſont bons pour eux, & toutes les perſonnes égales, pour-

vû qu'elles puiſſent contribuer à leurs projets terreſtres d'ambition & de fortune. Tout eſt bon en effet à des parens charnels : qu'un enfant ſoit vicieux, né avec des inclinations toutes oppoſées à la ſainteté du miniſtère, ſon ſacerdoce leur promet pour lui & pour eux des avantages temporels ; voilà leur tems & leur vocation ; ils n'en connoiſſent point d'autre : *Tempus veſtrum ſemper eſt paratum ; tempus autem meum nondum advenit.* Mais le tems de Jeſus-Chriſt eſt rarement le même que le leur : & malheur à ceux qui ne l'attendent pas; malheur à ceux qui le préviennent ; malheur à ceux qui prennent la voix de la chair & du ſang pour la voix du Ciel, & qui confondent le tems de la cupidité avec le tems de la grace : *Tempus veſtrum, &c.* Première marque de vocation, la pureté des motifs. *Ibid. v. 6.*

Mais quand vous n'auriez rien à vous reprocher ſur la pureté des motifs, quand un goût né avec vous en auroit ſeul décidé ; vous devez de plus vous demander à vous-même, ſi vos mœurs juſqu'ici vous ont comme annoncé que ce goût eſt une inſ-

piration de la grace, plutôt qu'une impreſſion ſeule de la nature ; ſeconde marque de vocation, l'innocence des mœurs. Vous devez examiner, ſi une vie innocente vous a préparé à cette ſainte démarche : ſi ceux qui ont vécu avec vous, témoins de la candeur, de la ſageſſe, & de la pureté de vos premières mœurs, vous ont comme d'eux-mêmes deſtiné à l'autel ; s'ils ont comme prédit qu'une vie de bonne heure ſi ſage, ſi innocente, montroit de loin en vous un bon Prêtre, comme ſaint Paul nous aſſure qu'on l'avoit prédit, dès ſon enfance, à ſon diſciple Timothée : *Secundùm præcedentes in te prophetias.* Car ſi vos mœurs ont déſavoué juſqu'ici l'état ſaint que vous embraſſez ; ſi vous ne portez pour toute marque de vocation aux fonctions divines du miniſtère, que les déſordres d'une première jeuneſſe ; ſi votre conduite paſſée par ſes excès & ſon dérangement, a bien paru plutôt vous deſtiner à la milice licentieuſe du ſiécle, qu'à celle de l'Egliſe ; ſi loin d'avoir pour vous l'approbation & les ſuffrages du public, comme l'Egliſe l'exige

1. *Tim.* 1. 18.

pour l'ordination de ſes Miniſtres ; vous avez donné lieu à ceux qui vous ont connu, de prédire de vous que vous ſeriez même un laïque déréglé, loin que vous puiſſiez jamais devenir un bon Prêtre ; n'approchez point du lieu ſaint : ne venez point préſenter à l'autel d'où les victimes marquées de la plus légère tache étoient rejettées, un corps ſouillé de mille abominations : n'ayez pas l'affreuſe témérité de venir porter dans le tabernacle ſaint, non-ſeulement un feu & un encens étranger, mais un feu criminel, la fumée impure de vos débordemens : ne venez pas dans le Temple de Dieu faire une union ſacrilége de Jeſus-Chriſt avec Bélial ; du Saint des Saints avec l'idole honteuſe de la volupté. Un feu vengeur ne ſortira pas comme autrefois du Sanctuaire pour vous dévorer, & punir l'attentat de votre profanation : mais la main inviſible de Dieu vous repouſſera comme un intrus & un profanateur ; mais un feu ſecret & impur s'allumera avec encore plus de violence dans votre ame, la ſouillera, la rendra encore plus hideuſe, y régnera

juſqu'à la fin, y conſumera peu à peu ces reſtes de foi & de crainte de Dieu que vos déſordres avoient épargnés ; & vous ſerez juſqu'à la fin marqué d'un caractère de réprobation, & un anathême caché au milieu d'Iſrael.

Je ne vous dis pas que ſi vous avez eu le malheur juſqu'ici de perdre votre innocence, & qu'un repentir promt & ſincère vous ait rappellé à une vie plus fidèle, vous deviez abſolument renoncer au deſſein de vous conſacrer à l'Egliſe. C'étoit autrefois la régle rigoureuſe qu'elle obſervoit : ceux qui étoient tombés, c'eſt-à-dire, qui avoient commis de ces fautes mêmes ſecrettes qui tuent l'ame, & pour leſquelles les Canons exigeoient des exercices publics de pénitence ; ces fidèles tombés, elle les excluoit pour toujours du ſaint miniſtère : c'étoit une flétriſſure que les larmes avoient pu expier devant Dieu, mais qu'elles n'avoient pas couvertes aux yeux de l'Egliſe. Elle ne vouloit pas que les pénitens mêmes les plus fervens, qui avoient eu beſoin de ſes remédes publics d'expiation, euſſent jamais le droit de les appliquer aux au-

tres : l'innocence ſeule étoit admiſe dans l'aſſemblée vénérable des Miniſtres de ſes autels. Les beſoins de l'Egliſe & la dépravation générale des mœurs, l'ont depuis obligée de ſe relâcher un peu & à regret de cette première rigueur : ſa diſcipline a changé ; mais ſon eſprit & la ſainteté qu'exige ſon miniſtère eſt encore le même. Il eſt donc toujours terrible pour nous d'avoir beſoin là-deſſus de ſon indulgence : il eſt terrible pour nous que la dépravation générale ſoit le ſeul titre qui nous ouvre les portes du Sanctuaire, que le changement & la perverſité des tems ſoit notre ſeul privilége ; & que nous ſoyons comme les enfans de la douleur & des gémiſſemens de l'Egliſe, & les Miniſtres, non des beaux jours de ſa liberté, mais de ſa néceſſité & de ſa contrainte. Il faut que la réparation que vous avez faite de ces chûtes paſſagères, & le repentir vif & ſincère qui les a ſuivies, vous tienne comme lieu aux yeux de l'Egliſe d'une ſeconde innocence : il faut qu'un ſentiment vif & profond de votre indignité, qu'une ſainte frayeur, en vous préſentant

pour être aſſocié aux Miniſtres de l'Egliſe ; un zèle ſincère & ardent pour la ſanctification des peuples qui vous ſeront confiés ; un amour tendre pour l'Egliſe, la dédommage des défauts de votre inſtallation, remplace ce qu'elle exigeoit autrefois de ceux qu'elle croyoit ſeuls dignes d'être choiſis, & conſole en quelque manière ſa douleur & la triſte néceſſité de ſon indulgence, par l'eſpérance que les ſuites de votre repentir de ces chûtes paſſagères, lui ſeront plus utiles que l'innocence qu'elle demandoit autrefois. N'augmentez pas ſes regrets ſur l'affoibliſſement de ſa diſcipline ; & ſoyez d'autant plus exact à faire obſerver ſes régles dans la conduite des ames, qu'elle a paru s'en relâcher, en vous en établiſſant le diſpenſateur. Mais je le répéte, ſi vos déſordres n'ont été juſqu'ici qu'une dépravation continuelle depuis le premier âge ; ſi vous n'avez compté vos jours que par vos crimes, & que le déréglement ait été, pour ainſi dire, l'état fixe & permanent de toute votre jeuneſſe ; vous portez gravée dans la corruption de votre cœur en

caractères ineffaçables, la ſentence formidable qui vous éloigne à jamais du ſaint miniſtère. Dieu vous auroit-il préparé à ces fonctions divines, qu'il n'a pas même confiées aux Anges, par une vie toute impure ? auroit-il choiſi lui-même un vaſe d'ignominie pour le placer ſur ſon autel ſaint ? conduiroit-il lui-même comme par la main un corps couvert de ſouillures, dans l'intérieur du Sanctuaire terrible pour y immoler l'Agneau ſans tache en préſence des Eſprits céleſtes qui entourent alors l'autel ? pourriez-vous vous le perſuader à vous-même, à moins que la juſtice de Dieu ne veuille punir vos déſordres, par un aveuglement qui en ſeroit la conſommation & le dernier trait de ſa vengeance ? mais vous vous promettez de pleurer vos déréglemens, & de mener une vie toute nouvelle. Cherchez donc un azile parmi des Solitaires & des Pénitens ; & ne choiſiſſez pas pour l'expiation de vos crimes un miniſtère de ſainteté & d'autorité qui ſuppoſe des vertus acquiſes, & non des crimes à expier. Vous êtes le fumier & la balayure de

la terre, & vous voulez en devenir le ſel ? vous êtes, comme un autre Lazare, un cadavre pourri & infect, & vous voulez être le miniſtre de la réſurrection & de la vie ? vous avez été lié juſqu'ici par des chaînes honteuſes, & vous oſez vous préſenter pour en aller délier vos frères ? Mais faut-il déſeſpérer de la miſéricorde du Seigneur ? A Dieu ne plaiſe, repentez-vous ſincérement de vos fautes, faites-en pénitence, & Dieu vous les pardonnera : mais il ne vous pardonnera pas la témérité de votre intruſion dans le ſaint miniſtère ; mais votre repentir ne ſera pas ſincère, ſi malgré la connoiſſance des régles de l'Egliſe qui vous rejette, vous la forcez de vous admettre au nombre de ſes Miniſtres. Remettez-vous-en là-deſſus ici au juge de votre conſcience : confiez-lui avec ſincérité l'état de votre ame, & toute la ſuite juſqu'ici de votre vie ; découvrez-lui ſans feinte ce tréſor ancien & nouveau d'iniquité. Ne vous contentez pas de lui expoſer les dernières circonſtances de votre vie, & de laiſſer tout le paſſé dans un ſilence & dans

un oubli affecté : vous l'avez choisi pour être devant Dieu le juge de votre vocation ; faites-vous connoître tout entier, pour le mettre en état de juger ; montrez-vous à lui tel que vous êtes, & tel que Dieu vous connoît. Ecoutez tout ce qu'il vous annoncera de sa part : ne l'obligez pas de vous donner extérieurement un consentement qu'il vous a refusé en secret, & que sa piété, ses lumières, & les loix de l'Eglise vous refusent : ne le forcez pas à une condescendance que le secret de son ministère exige, & n'obtenez pas de lui qu'il laisse admettre un Ministre que Dieu rejette & vomit de sa bouche. Si malgré ses avis secrets & salutaires vous avez l'affreuse témérité de passer outre ; si comme Saül, persuadé que Dieu l'avoit réprouvé, vous exigez d'un autre Samuel obligé au secret, qu'il vous honore devant les hommes, & qu'il vous laisse usurper un honneur qui ne vous appartient pas & que Dieu vous refuse : *Honora me coram senioribus populi* : je n'ai plus rien à vous dire : votre réprobation va être écrite sur votre front avec le

1. *Reg.* 15. 30.

caractère ſacré dont vous ſerez marqué ; & tout ce que peut faire le Juge de votre conſcience qui connoît votre indignité, & l'arrêt du Seigneur qui vous a rejetté, c'eſt de pleurer le reſte de ſes jours le malheur irrévocable de votre deſtinée éternelle : *Et lugebat Samuel Saülem omnibus diebus vitæ ſuæ.* C'eſt donc l'innocence des mœurs, qui eſt la ſeconde marque de vocation.

Ibid. ℣. 35.

Je ne parle pas de la troiſiéme marque qui ſont les talens. Le père de famille n'appelle à ſa vigne que des ouvriers : quand il n'auroit confié qu'un talent à ſes ſerviteurs, il veut qu'on le faſſe valoir ; le ſerviteur inutile eſt jetté dans les ténébres extérieures : Jeſus-Chriſt ne nous a établis & ne nous a envoyés que pour faire du fruit : *Poſui vos ut eatis & fructum afferatis.* Dans le monde, on ne deſtine pas à l'épée, à la robbe, aux affaires, des perſonnes nées ſans aucun talent pour ces différens états. Que viendriez-vous faire dans l'Egliſe, ſi vous ne trouvez en vous aucun talent pour les différens emplois qu'elle doit vous confier ? Etre un ou-

Joan. 15. 16.

vrier inutile & hors d'état de travailler à ſa vigne, c'eſt un titre irrévocable d'excluſion ? c'eſt n'avoir ni droit, ni vocation pour y entrer. Un bénéfice poſſédé depuis longtems par vos proches, & qui doit tomber ſur vous, vous y appelle ; mais ce bénéfice eſt le denier que le père de famille, c'eſt-à-dire, l'Egliſe ne prétend donner qu'à ceux qui ſont en état de défricher ſon champ : ce denier eſt la récompenſe du travail ; ce n'eſt pas le prix de la molleſſe & de l'oiſiveté : vous n'y avez droit qu'autant que vous travaillez, & que vous lui êtes utile. Si vous en jouiſſez ſans être d'aucun uſage à l'Egliſe, vous jouiſſez d'un bien qui ne vous appartient pas ; vous fruſtrez l'intention de ces anciens Fidèles, de ces pieux Fondateurs, qui autrefois ne l'ont donné à l'Egliſe que pour fournir à l'entretien des Miniſtres occupés aux fonctions ſaintes. Ils n'ont pas prétendu fournir au luxe & à la molleſſe de ceux qui ſeroient revétus de leurs largeſſes. Hélas ! ces pieux Fidèles ſe diſputoient à eux-mêmes toutes les profuſions du luxe & de la ſenſualité ; ils ſe

retranchoient les commodités & toutes les ſuperfluités de la vie, pour enrichir l'Egliſe de leurs retranchemens : comment auroient-ils voulu ménager par-là à des Miniſtres d'un Dieu crucifié, les aiſes & les ſuperfluités dont ils n'avoient pas cru pouvoir jouir eux-mêmes ? Vous occupez la place & le revenu d'un Miniſtre qui auroit ſervi utilement l'Egliſe : vous la privez d'un ouvrier fidèle qui l'auroit conſolée par des fruits de ſalut, qui l'auroit aidée & honorée par ſes talens ; au lieu que n'en ayant pas vous-même, vous ne pouvez que la deshonorer & lui être à charge.

Et quand je parle des talens, je ſai que la meſure en eſt différente ; que l'Eſprit ſaint ne répand pas ſes dons également ; que tous ne ſont pas Apôtres ou Prophétes ; que l'un ſe rend utile d'une manière, & l'autre de l'autre : *Alius quidem ſic, alius verò ſic ;* qu'une étoile differe en clarté d'une autre étoile ; & que comme il y a différens miniſtères dans l'Egliſe, il doit s'y trouver auſſi différens talens pour les remplir : mais je dis qu'il faut du moins être propre à quel-

qu'un. Si vous n'avez pas ces lumières rares, & cette ſcience qui enfle, avez-vous du moins cette piété qui édifie, & aſſés de connoiſſance des vérités de la Religion pour en inſtruire vos frères ? Si vous n'avez pas aſſés de ſupériorité d'eſprit & de capacité pour confondre les incrédules, & les eſprits rebelles à l'Egliſe, en avez-vous aſſés du moins pour affermir dans la foi & dans la piété les ſimples & les ignorans ? Si vous ne vous ſentez pas aſſés de talens pour venir annoncer l'Evangile aux Grands & aux Puiſſans du ſiécle qui habitent les villes ; en avez-vous aſſés du moins pour l'annoncer aux pauvres & aux petits qui habitent les campagnes ? hélas ! votre talent aura moins d'éclat, mais auſſi moins de danger & plus de fruit ; il ſera plus ſûr pour vous & plus utile pour vos frères : la parole ſainte tombe d'ordinaire au milieu des Grands & des Riches, comme au milieu des ronces & des épines ; ce n'eſt que ſur les cœurs des pauvres & des ſimples, qu'elle trouve une terre toute préparée qui rapporte au centuple. Si vous n'avez pas le

don de gouvernement pour conduire en chef une grande Egliſe, pouvez-vous du moins y travailler en ſecond ſous les yeux d'un chef ſaint & éclairé, ou vous charger tout ſeul d'un petit troupeau, moins difficile à conduire ? Enfin, ſi la nature vous a refuſé tous les talens extérieurs pour l'inſtruction, quoique les lévres de tout Prêtre ſoient les dépoſitaires de la vérité & de la doctrine ; pouvez-vous du moins la confier à l'oreille dans le Tribunal, & remplacer par la prudence, la connoiſſance des régles, le diſcernement des maladies de l'ame, le zèle & la piété éclairée & ſolide qu'exige ce miniſtère, les talens extérieurs qui vous manquent : car la piété eſt l'ame de tous les talens ; elle ſeule en aſſure le fruit ; les plus médiocres, relevés par une grande piété, deviennent ſouvent les plus chers à l'Egliſe ; & ſans elle, les plus brillans reſſemblent à ces éclairs qui éblouiſſent & qui étonnent, mais qui ſont toujours ſuivis de près de la chûte & de la puanteur du tonnère ; je veux dire, de chûtes publiques & honteuſes qui répandent une odeur

de mort dans l'Egliſe, & qui ſont le ſujet de ſa douleur & de ſes larmes.

C'eſt donc à chacun de vous en particulier qui n'êtes ici aſſemblés que pour examiner votre vocation au ſaint miniſtère, à vous demander devant Dieu, ſi vous trouvez en vous ces trois marques eſſentielles à une vocation légitime : la pureté des motifs qui vous engagent, l'innocence des mœurs qui ont précédé, & les talens utiles à l'Egliſe. Si quelqu'une de ces trois marques manque à votre vocation, la régle commune eſt qu'elle eſt fauſſe, & que vous embraſſez un état où Dieu ne vous appelle point.

Or, mes chers Enfans, comprenez-vous bien ce que c'eſt que d'entrer dans un état, quel qu'il puiſſe être, auquel Dieu ne vous avoit pas deſtinés. C'eſt ſortir de l'ordre de ſa Providence, qui dans les conſeils éternels, a marqué à chacun de nous, la voie par où nous devions fournir la carrière de notre pélerinage, & par conſéquent la ſeule par laquelle nous pouvions arriver au ſalut. Nous ſortons donc de cette voie où ſa bon-

te nous avoit préparé des moyens infaillibles de ſalut : nous entrons témérairement dans une voie étrangère, où ſa main qui ne nous y a pas conduits, ne nous ſoutient point ; où nous marchons tout ſeuls ; où tous les pas que nous faiſons nous égarent de plus en plus, & deviennent de fauſſes démarches, où nous reſſemblons à un infortuné qui s'eſt égaré durant la nuit, qui trouve à chaque pas des précipices qu'il prend pour des chemins unis, expoſé ſeul & au milieu des ténébres, à mille autres périls qu'il ne peut ni prévoir ni éviter ; & comme cette nuit ne doit pas finir pour lui, ſûr preſque qu'il périra, ou du moins qu'il n'arrivera jamais au terme heureux vers lequel il marche, ſans un de ces hazards & de ces miracles que la prudence ne permet pas de ſe promettre. Tel eſt celui qui entre témérairement dans un état & dans une voie que Dieu ne lui avoit pas deſtinée : il y marche ſeul, accompagné de ſes ſeules foibleſſes ; il eſt dans un état où tout devient danger pour lui, où il eſt privé de ces lumières, de cette pro-

tection ſpéciale, c'eſt-à-dire, de ces graces ſingulières propres à cet état, avec leſquelles il en auroit évité tous les dangers, & que Dieu n'a préparées qu'à ceux auſquels il avoit lui-même préparé & deſtiné cet état.

Or, mes chers Enfans, ſi cette vérité ſi terrible, eſt pourtant inconteſtable en général pour le choix téméraire d'un état auquel Dieu ne nous appelle point; ſi ce choix attire toujours l'indignation de Dieu ſur nous, s'il nous rend indignes pendant tout le reſte de notre vie de ſa bienveillance; que ſera-ce de ceux qui ſe ſont appellés eux-mêmes à un miniſtère de gloire & de ſainteté, dont il n'a pas voulu même honorer les Eſprits céleſtes? que ſera-ce de ceux qui ſe ſont intrus dans le Sanctuaire, le ſeul lieu ſur la terre qu'il ſembloit s'être réſervé, la demeure de ſa gloire, l'azile ſacré & inviolable de ſes loix & de ſa doctrine, le dépoſitaire de ſon culte, des hommages qu'il exige des hommes, & de tous les ſignes précieux de ſon amour pour eux? de quel œil pourrra-t-il regarder un téméraire qui vient s'y aſſeoir au milieu de l'aſſemblée vénérable de ſes

Miniſtres, qui vient le forcer de l'établir ſon envoyé, & à la place de Jeſus-Chriſt ſur la terre ; de lui confier malgré lui le ſang de ſon Fils, les fonctions divines de ſa médiation, de ſa rédemption, de ſon ſacerdoce, & de tout ce que ſa miſéricorde n'avoit ceſſé de préparer dès le commencement des ſiécles, de plus grand & de plus digne de ſa toute-puiſſance pour le ſalut des hommes ? Quel tréſor de colère, & quels charbons de feu cet infortuné n'amaſſe-t-il pas ſur ſa tête ? quel caractère de réprobation n'imprime-t-il pas dans ſon ame avec l'onction ſainte dont il eſt oint ? Les mains que le Pontife & tout le Presbytère impoſe ſur ſa tête, que font-elles que le dévouer comme une victime infortunée, rejettée de Dieu. & comme deſtinée à un anathême éternel ?

Auſſi, mes chers Enfans, un Prêtre vicieux, & qui contre l'ordre de Dieu s'eſt ingéré lui-même dans le ſaint miniſtère, ne ſe convertit preſque jamais. Plus il vieillit, plus il accumule ſur ſa tête ſes profanations & ſes ſacriléges : les remédes divins eux-mêmes dont il eſt diſpenſateur,

l'endurciſſent : chaque fonction eſt pour lui un nouveau crime, & ajoûte un nouveau dégré à ſa réprobation ; & il meurt impénitent, comme il avoit vécu chargé de l'uſurpation ſacrilége de ſon Sacerdoce, & de toutes les profanations qu'il en a faites : c'eſt l'expérience de tous les jours. Les pécheurs dans les autres états ſe repentent & ſe convertiſſent ; nous en voyons tous les jours des exemples conſolans : un Prêtre déſordonné, & que le Seigneur n'avoit pas appellé, meurt endurci ; & les exemples des converſions des mauvais Prêtres, n'ont pas encore conſolé l'Egliſe de la fin déplorable & de l'impénitence de tous les autres.

Ainſi, mes chers Enfans, ne négligez rien dans l'examen que vous faites ici devant Dieu de votre vocation : les précautions ne ſauroient être exceſſives, où la faute eſt irréparable. Ne vous laſſez pas de vous demander dans ce lieu d'épreuve & de retraite, deſtiné à conſulter la volonté de Dieu ſur vous ; ſi l'état ſaint auquel vous aſpirez convient à vos mœurs paſſées, à la pureté des motifs qui doivent vous y engager,

& aux talens que l'Egliſe exige de vous : ſi l'une de ces conditions vous manque, c'eſt comme ſi vous manquiez de toutes. Priez ſans ceſſe ; & que votre prière la plus ordinaire ſoit celle du Prophéte : Seigneur, montrez-moi vous-même la voie par où je dois marcher ; & apprenez-moi quels ſont les ſentiers que vous m'avez préparés, & qui doivent ſeuls me conduire au ſalut : *Vias tuas, Domine, demonſtra mihi, & ſemitas tuas edoce me.* Ce n'eſt pas trop d'une année d'examen, de prière, & de retraite, pour décider d'un choix qui doit décider lui-même de votre ſalut éternel, & de celui des peuples qui vous ſeront un jour confiés : c'eſt-à-dire, & ne l'oubliez jamais, qui doit donner à l'autel des Miniſtres du ſalut, ou de la perte des Fidèles ; les opprobres de l'Egliſe, ou ſa gloire & ſon ornement ; des pierres de ſcandale, ou les colomnes & le ſoutien de l'édifice ſaint ; des profanateurs, ou des diſpenſateurs des choſes ſaintes ; en un mot, les inſtrumens de la miſéricorde, ou de la colère de Dieu ſur les hommes.

Pſ. 24. 4.

RETRAITE

RETRAITE

POUR

DES CURÉS.

Noli negligere gratiam quæ eſt in te, quæ data eſt tibi cum impoſitione manuum Preſbyterii.

Ne négligez point, ne laiſſez pas affoiblir la grace ſacerdotale, que vous avez reçue par l'impoſition des mains. 1. Tim. 4. 14.

C'Est l'avis que l'Apôtre rappelle plus d'une fois à ſon diſciple Timothée; & rien ne me paroît plus propre à prévenir cette négligence & cet affoibliſſement dont parle l'Apôtre, que de conſacrer comme vous faites, mes Frères, un certain tems de l'année, au recueillement & à la retraite. Les fautes ſont inévitables dans les fonctions; c'eſt ici où vous venez vous en rendre compte à vous-mêmes, en gémir devant Dieu,

& prendre des meſures pour les éviter à l'avenir ; première Réflexion. La ferveur ſe relâche, les forces ſpirituelles s'uſent, l'homme prend peu-à-peu le deſſus ſur le Miniſtre ; c'eſt ici où vous venez ranimer ce qui commençoit à languir, & vous renouveller dans le premier eſprit de votre miniſtère ; ſeconde Réflexion. Enfin, le Clergé de ce grand Diocèſe a beſoin d'exemples ; vous le leur donnez, en leur montrant par votre exactitude édifiante à venir vous recueillir dans cette maiſon ſainte, les précautions qu'ils doivent prendre pour remplir dignement leur miniſtère ; dernière Réflexion.

Voilà, mes Frères, quels ſont les avantages inſéparables de la retraite dans cette maiſon ſainte, où je vous vois avec tant de conſolation aſſemblés.

I. REFLEX. NOs fonctions ſont ſi ſaintes, mes Frères, vous le ſavez, elles demandent des diſpoſitions ſi pures, ſi dignes des myſtères que nous traitons ! il eſt difficile aux Miniſtres les plus fidèles de s'y préſenter toujours avec

cette foi, ce zèle, cette pureté d'ame, ſans quoi Dieu nous vomit, & ne nous ſouffre qu'avec dégoût aux pieds des autels ſous les yeux de ſa majeſté ſainte & terrible. Ce ſont-là de ces fautes qui ne réveillent pas la conſcience : elles nous ôtent une certaine bienveillance tendre de Dieu, & nous laiſſent pourtant toute notre tranquillité ; elles nous dépouillent peu à peu de ces dons parfaits qui font les ſaints Miniſtres, & nous rendent pourtant inſenſibles à nos pertes. Je ne parle pas de la patience, de la douceur, de la charité que nos fonctions mettent ſouvent à l'épreuve, & où il eſt difficile d'être toujours en garde contre ſoi-même. Que de momens où l'humeur, la rudeſſe, l'impatience prennent la place du zèle & de la charité ! que d'occaſions, où le dégoût, la pareſſe, peut-être des antipathies ſecrettes, que ſai-je ? quelques mécontentemens perſonnels, nous font refuſer, ou rendre de mauvaiſe grace, & comme malgré nous, des ſervices à nos peuples, que leurs beſoins & nos fonctions exigent de nous ! combien d'autres,

où la mauvaiſe honte, la crainte de paſſer pour ridicule & pour être de mauvaiſe compagnie, nous font approuver, imiter peut-être des abus que nous condamnons, & oublier juſqu'à un certain point la décence & la ſainte gravité de notre miniſtère.

Cependant les occupations extérieures & continuelles de nos fonctions, nous cachent à nous-mêmes cet état d'infidélité, ou ne nous laiſſent pas le loiſir d'en approfondir la difformité, & l'obſtacle qu'elles mettent aux bontés de Dieu pour nous, & au ſuccès de notre miniſtère. Nous amaſſons peu à peu un tréſor de colère que nous ne connoiſſons pas, un fonds oppoſé aux deſſeins de Dieu ſur nous, qui n'offrant rien de marqué par des crimes, ne trouble pas notre fauſſe paix; & comme les ténébres ſont toujours la juſte peine de nos infidélités, plus nous les multiplions, plus nous nous calmons; parceque plus les lumières qui devoient nous avertir, & nous ouvrir les yeux, s'éteignent. Voilà, mes Frères, la ſource la plus commune du déréglement & de la défection en-

tière de ceux que Dieu appelle au ſaint miniſtère : il n'eſt preſque point pour nous de faute légère ; plus Dieu demande & attend de nous, plus il ſe refroidit & s'irrite, quand nous lui manquons ; plus nous lui ſommes conſacrés, plus la moindre tache nous ſouille & nous rend difformes à ſes yeux. Nous ſommes la lumière des peuples, le plus léger nuage obſcurcit cet éclat, & nous rend comme ténébreux aux yeux de celui qui nous avoit établis comme des lampes ardentes & toujours luiſantes : nos fautes deviennent comme des éclipſes qui renverſent l'ordre de la grace ſur les Fidèles, & laiſſent dans les ténébres cette portion de l'Egliſe que nous étions chargés d'éclairer.

Or c'eſt ici, mes Frères, où ces infidélités qui avoient comme diſparu au milieu du tumulte de nos fonctions, reparoiſſent à nos yeux. C'eſt dans ce ſaint loiſir que repaſſant dans la lumière de la foi, ſur tout le cours de notre miniſtère, nous découvrons les lieux, les occaſions, les circonſtances, où notre fidélité s'eſt démentie ; nous ſentons que malgré l'opi-

nion des hommes, & les fauſſes louanges qu'ils donnent à quelque extérieur de régularité qu'ils voyent en nous, il s'en faut bien que nous ſoyons de ces Miniſtres ſaints & fidèles, dignes de diſpenſer les myſtères de Dieu. L'éloignement que nous trouvons de ce que nous ſommes à ce que nous devrions être ; de la ſainteté ſublime de notre état, aux foibleſſes, aux misères, à la péſanteur de toute notre vie ; nous frappe, nous humilie, nous effraye. Nous gémiſſons ſur nos infidélités paſſées ; nous formons mille ſaintes réſolutions, mille projets d'une vie plus ſérieuſe, plus occupée, plus ſacerdotale : nous entrons dans les détails qui regardent toute notre conduite extérieure ; nous examinons les lieux, les tems, les occaſions où notre fragilité s'eſt laiſſée ſurprendre : nous rentrons en nous-mêmes pour aller juſqu'à la ſource du mal, & découvrir quels ſont en nous les panchans qui ont aidé aux occaſions & facilité nos chûtes ; nous préparons de loin les remédes & les précautions néceſſaires pour ne pas être de nouveau

ſurpris : ainſi, nous rentrons dans nos fonctions, dans cette ſainte milice, munis de nouvelles armes ; nous y rentrons avec moins de cette confiance qui précéde toujours les chûtes, mais auſſi avec plus de ſûreté. Un Pilote échappé du naufrage, eſt moins téméraire ; mais inſtruit par ſes propres malheurs, des écueils où il s'eſt briſé, il prend des meſures plus ſolides & plus ſûres pour les éviter. Et ce qui doit encore plus vous conſoler, mes Frères, dans ce ſaint exercice, & vous faire mieux ſentir la prédilection de miſéricorde de Dieu ſur vous, c'eſt que les infidélités ſont communes parmi ceux qui ſont appellés au ſaint miniſtère, & que ces regrets & ces changemens, que forme en nous une piété tendre & touchée, ſont fort rares. La plupart vivent juſques à la fin de leur courſe comme ils avoient vécu en la commençant ; s'ils y changent quelque choſe, c'eſt en empirant ; c'eſt qu'ayant commencé avec quelque apparence de régularité & de zèle, ils continuent bientôt en découvrant toutes les inclinations vicieuſes que

ces commencemens ſpécieux avoient cachées, & qui, laſſées pour ainſi dire, de ſe contraindre, s'échappent enſuite avec moins de retenue & plus de ſcandale. Nous voyons tous les jours dans le monde de ſimples Fidèles, qui touchés de Dieu, changent de vie, & de grands pécheurs qu'ils étoient, deviennent l'exemple & l'édification d'une ville : mais nous ne voyons point de ces changemens parmi les Prêtres ; ce qu'ils ſont une fois, ils le ſont toujours : il ſemble qu'élevés au-deſſus des Anges par nos fonctions, nos premières chûtes capitales, comme les leurs, ſont ſans retour. D'où vient, mes Frères ? c'eſt que l'abus des choſes ſaintes étant preſque toujours une ſuite infaillible de nos égaremens, nous attire cet anathême de la part de Dieu, & cette malédiction ſecrette qui forme dans un Prêtre l'endurciſſement & l'impénitence ; c'eſt une triſte expérience, qui nous a fait gémir plus d'une fois : les peines, les corrections deviennent inutiles à ces miniſtres infidèles ; & nous les voyons avec douleur, ſortir de ces retraites

forcées que nous leur preſcrivons, ſans aucun ſentiment de piété & de repentir, & plus déterminés que jamais à continuer leurs égaremens & leurs ſcandales. Auſſi quand nous leur impoſons cette peine publique, c'eſt plus pour les couvrir de honte, que pour eſpérer un changement : pour réparer l'honneur de l'Egliſe par une improbation publique & éclatante de leurs ſcandales publics, nous voulons les punir ; nous n'eſpérons pas de les corriger.

II. REFLEX.

MAis, mes Frères, quand nous aurions été aſſés heureux pour vivre dans les fonctions du miniſtère, exemts de ces infidélités journalières inſéparables de la foibleſſe humaine & de la diſſipation même attachée à nos fonctions ; quand nous n'aurions pas beſoin de venir nous recueillir ici pour en gémir devant Dieu, & prendre des meſures pour lui être déſormais plus fidéles : n'éprouvons-nous pas tous les jours que notre première ferveur ſe relâche ; que ce goût tendre de piété s'uſe & ſe rallentit par l'uſage même des cho-

ſes ſaintes ; que la ſainteté de nos devoirs fait ſur nous chaque jour des impreſſions moins vives ; que ce qui nous avoit paru d'abord des obligations indiſpenſables, ne nous paroît plus qu'un état de perfection, où il n'eſt pas donné à chacun d'atteindre ; & qu'enfin nous ne marchons plus que languiſſamment dans les voies où nous avions couru d'abord avec un zèle & une célérité ſi édifiante ? Or c'eſt ici, mes Frères, où nous avons puiſé les prémices de l'eſprit ſacerdotal ; c'eſt ici où nous devons venir les renouveller, les ranimer, quand elles commencent à s'affoiblir : c'eſt ma ſeconde Réflexion.

Oui, mes Frères, ce relâchement de piété & de ferveur inévitable aux Miniſtres les plus fidèles, eſt comme une maladie ſecrette qui nous mine, qui nous deſſéche, & qui peu à peu conduit au dépériſſement. Ce ſont de ces maux qui ne ſe manifeſtant point par des ſimptômes viſibles & marqués, & affoibliſſant néanmoins tous les jours les forces, & effaçant cette première fleur de ſanté, trouvent difficilement des remédes, & où l'art

ne connoît d'autre reſſource que de renvoyer à l'air natal de pareilles langueurs. Or c'eſt dans cette ſainte maiſon, mes Frères, que nous ſommes nés dans la cléricature & dans le miniſtère ; c'eſt ici, pour ainſi dire, l'air natal du Sacerdoce, que nous devons venir reſpirer, quand nous ſentons que nos forces s'affoibliſſent ; que notre piété languit ; que notre zèle ſe relâche ; que tout notre intérieur dérangé nous menace d'un dépériſſement entier. Plus nous différons, plus le mal gagne : tout ce qui nous environne dans le monde, loin d'y remédier, l'augmente & l'aigrit : l'uſage lui-même de nos fonctions ſaintes, loin de nous réveiller de notre aſſoupiſſement, n'eſt plus qu'une reſſource uſée à laquelle nos maux ſont accoutumés, & qui preſque toujours au lieu de les guérir les aggrave ; & par le défaut des diſpoſitions & de cet eſprit de piété qui doit les ſanctifier, les change en abus, & tourne contre nous ces reſſources de ſalut. Cet état, mes Frères, a ſes dangers, & d'autant plus grands, qu'il n'a rien qui nous effraye : nous

nous endormons dans cette habitude d'affoibliſſement & de langueur ; nous croyons la mort de l'ame encore bien loin de nous ; nous nous calmons ſur certains deſirs d'une vie plus fervente & plus fidèle, qui échappent quelquefois à notre létargie, & qui nous y laiſſent retomber un moment après. Nous penſons de nous ce que les Apôtres penſoient de Lazare, que notre maladie n'eſt qu'un ſommeil paſſager, & que notre ſalut eſt
Joan. XI. 12. en ſûreté : *Si dormit, ſalvus erit ;* mais Jeſus-Chriſt qui nous voit tels que nous ſommes, en juge peut-être bien
Ibid. 14. différemment : *Tunc dixit eis manifeſtè Jeſus : Lazarus mortuus eſt.* Ce ne ſont pas les grands crimes tout ſeuls, que nous devons le plus craindre : un fonds de Religion, une éducation ſainte, une réputation établie de régularité, le reſpect pour la ſainteté de notre miniſtère, ſuffit pour nous préſerver de ces chûtes honteuſes : ce qu'il y a de dangereux pour nous, c'eſt de laiſſer éteindre cette premiere ferveur, cet eſprit de piété ſi eſſentiel à nos fonctions ; c'eſt de nous endormir dans une vie toute naturel-

le, molle, insensible aux choses du Ciel, accompagnée d'une régularité apparente, & destituée d'esprit & de vie intérieure. Nous n'y voyons point de crime marqué ; & nous ne voyons pas que ce fond de vie dans un Prêtre sur-tout, sans cesse occupé des plus saints ministères, est un grand crime aux yeux de Dieu : nous ne voyons pas que cet état éloigne de nous la bienveillance particulière de Dieu, & ces graces spéciales qu'il réserve aux Ministres fidèles, & que si nous nous défendons encore des chûtes grossières, c'est peut-être un artifice du démon qui craindroit par-là de réveiller les remords de la conscience, & qui aime mieux nous laisser périr plus sûrement dans un sommeil de mort, où il nous a plongés. Le tumulte du monde au milieu duquel nous vivons, nous étourdit, loin de nous réveiller, & de nous rappeller à nous-mêmes : nous y voyons jusques parmi ceux qui nous sont associés au saint ministère, des égaremens qui augmentent notre fausse paix, parceque nous nous en trouvons exemts nous-mêmes, nous

croyons que Dieu eſt content de nous, parceque les hommes le ſont, ou qu'ils ont lieu de l'être. Témoins des excès de quelques-uns de nos confrères, nous nous diſons en ſecret, comme le Pharifien, que nous ne ſommes pas faits comme tels & tels : ce parallèle ſecret nous calme, peut-être même qu'il flate notre orgueil ; & dépourvus au-dedans de cette vie de la foi, de cet eſprit de zèle & de ferveur qui ne nous anime plus, l'amour propre ne ceſſe de nous rappeller nos mœurs irrépréhenſibles, de nous préſenter un phantôme de vertu & de régularité qui nous endort & nous raſſure. C'eſt donc à nous, mes Frères, que s'adreſſe cette parole de l'Eſprit ſaint : *Surge, qui dormis, & illuminabit te Chriſtus.* Venez dans ce lieu de réveil & de lumière, où vos yeux ſe r'ouvriront à des vérités autrefois connues, mais qui peu à peu commençoient à s'effacer de votre cœur : Jeſus-Chriſt vous y manifeſtera de nouveau tout ce qu'exige de vous, de piété, de ferveur, de charité, de déſintéreſſement, votre conſécration & la ſubli-

Epheſ. 5. 14.

mité de vos miniſtères : vous vous trouverez ſi loin aux yeux de Dieu de la ſainteté qu'il demande de vous ; vous regarderez cette régularité apparente, qui vous raſſuroit, cette écorce de vertu, comme un linge ſouillé : *Quaſi pannus menſtruatæ.* Vous vous trouverez vuide, ſans ſuc, ſans vie devant Dieu : ces nouvelles lumières commenceront à réchauffer le froid dangereux de votre ame ; Dieu vous parlera, & ces os arides ſe ranimeront comme ceux que vit le Prophéte, à ſa ſeule parole : *Oſſa arida, audite verbum Domini.* Vous deviendrez comme des hommes nouvellement créés : vous ſortirez de ce lieu ſaint, de ce nouveau cénacle, embraſés d'un feu tout nouveau : une ſainte ivreſſe, une plénitude de l'Eſprit de Dieu vous fera mépriſer tous les reſpects humains, qui avoient comme enchaîné votre zèle & retenu la vérité captive ; vous fera rompre toutes les liaiſons inutiles qui vous déroboient à vos devoirs ; vous affermira contre tous les exemples & les occaſions qui avoient affoibli votre piété : le ſuccès de vos fonctions

Iſ. 64. 6.

Ezech. 37. 4.

répondra à la nouvelle ferveur avec laquelle vous les remplirez : vous verrez votre troupeau ſe réveiller, pour ainſi dire, & ſe renouveller avec vous ; & l'Eſprit de Dieu répandu ſur le Paſteur & ſur ſon peuple pourra dire encore : *Ecce nova facio omnia.* Quelle conſolation, mes Frères, pour un bon Prêtre, de voir fructifier la parole de l'Evangile dans cette portion du champ de Jeſus-Chriſt qui lui eſt confiée ; d'y voir chaque jour quelques ames délivrées de la ſervitude du démon & du péché, & rendues à Jeſus-Chriſt ! & au contraire quels retours effrayans pour un Miniſtre à qui il reſte encore quelque foi, de voir, que pendant le cours d'un long miniſtère, il n'a pas retiré une ſeule ame des voies de la perdition ; il n'a corrigé aucun déſordre ni public ni particulier dans ſa Paroiſſe ; il n'y a opéré aucun changement ! Sa vie irréprochable d'ailleurs aux yeux des hommes, peut-elle le raſſurer ſur la longue inutilité de ſes fonctions ? & ne doit-il pas en chercher la cauſe plus dans ſa tiédeur, dans le relâchement de ſa piété, dans le vuide de

Apoc. 21. 5.

l'eſprit de Dieu, qu'il a laiſſé éteindre en lui, faute de venir l'y renouveller ici, que dans l'endurciſſement de ſon peuple ? C'eſt au ſortir de la ſainte retraite du cénacle, que les Apôtres auparavant foibles, timides, jaloux des premières places, encore à demi charnels, parurent de nouveaux hommes ; & que ſe répandant parmi les peuples, comme des lampes ardentes & luiſantes, ils embrâsèrent tout l'univers de ce feu divin que Jeſus-Chriſt étoit venu porter ſur la terre. C'eſt en deſcendant de ſa retraite ſur la montagne, qu'Elie alloit reprocher avec une ſainte fermeté aux Rois d'Iſrael l'abomination de leurs veaux d'or ; qu'il purgeoit le peuple de la multitude des faux Prophètes ; qu'il faiſoit deſcendre à ſon gré la pluie du ciel ſur la terre ; qu'il rendoit la vie aux morts, & qu'il mérita d'être tranſporté dans un char de lumière, & réſervé pour venir encore s'oppoſer à la fin des tems aux preſtiges de l'homme de péché. C'eſt au ſortir du deſert & de la retraite, que Jeſus-Chriſt lui-même commença ſon miniſtère ; c'eſt en ſe retirant de

tems en tems ſeul pour prier ſur la montagne, qu'il le continua, & qu'il fit des œuvres que perſonne avant lui n'avoit faites. Il n'avoit pas beſoin ſans doute de ces précautions; mais il vouloit nous laiſſer des modèles de conduite, & pouvoir dire à tous ſes Miniſtres, en la perſonne des Apôtres: Je vous ai laiſſé l'exemple, afin que vous faſſiez un jour ce que vous m'avez vû pratiquer à moi-même.

Et certes, mes Frères, tous les ſaints Fondateurs des Ordres réguliers, dans ces régles ſages & ſaintes qu'ils ont laiſſées à leurs Diſciples de l'un & de l'autre ſexe, ont tous ordonné, comme un article eſſentiel de leur régle, un certain tems chaque année de recueillement & de retraite, pour ranimer leur ferveur & ſe renouveller dans l'eſprit de leur état. Hélas! mes Frères, ces hommes inſpirés de Dieu, ces ſaints Patriarches des Ordres monaſtiques, ont cru que des hommes aſſujettis à une régle auſtère, ſéparés du monde, conſacrés à la prière & à la pénitence, dépouillés de tout, de leurs biens, de leurs eſpérances mondaines, & de leur liber-

té mêmepar le ſacrifice de l'obéiſſance ; ils ont cru, que ces hommes dans le fond de leurs retraites, au milieu de tous les ſecours dont ils étoient environnés, couroient riſque de ſe relâcher, de décheoir de leur première ferveur, de languir dans la carrière ſainte où ils étoient entrés, ſi on ne leur preſcrivoit chaque année un tems d'une retraite & d'une ſéparation encore plus entiére pour rentrer en eux-mêmes, pour réveiller leur langueur, pour prévenir des chûtes plus dangereuſes, & renaître, pour ainſi dire, dans le premier eſprit de leur ſaint Inſtitut. Et nous, mes Frères, expoſés ſans ceſſe à la contagion du ſiécle ; nous, environnés de mille périls ; nous, obligés de vivre au milieu de tant de ſcandales, de tant d'exemples qui nous affoibliſſent ou qui nous ſéduiſent ; nous, ſouvent au milieu des campagnes livrés à nous-mêmes ; ſeuls, ſans ſecours, ſans aucune ſociété ſainte qui nous ſoutienne, n'ayant pour tout appui que nous-mêmes, nos langueurs, notre indolence, nos panchans de chair & de ſang, ne voyant rien autour de nous

qui nous rappelle à nous-mêmes ; nous, mes Frères, nous paſſerions toute notre vie ſans rien craindre dans cet état ? nous croirions que la précaution d'un certain tems de recueillement jugée ſi néceſſaire aux ames les plus retirées, nous eſt inutile ? & nous la regarderions comme une de ces pratiques indifférentes, où il entre plus de zèle que de néceſſité ? Nous, mes Frères, occupés à des fonctions dont la ſainteté ſouvent nous touche peu, & dont le tumulte & la variété nous diſſipe ; nous, ſans ceſſe obligés de ſonder les plaies & la corruption des conſciences, & de nous prêter à des récits honteux qui laiſſent en nous milles images dangereuſes ; nous, en un mot, chargés de miniſtères dont les Anges tremble-roient, & nous trouvant tous les jours par leur long uſage même, moins touchés de ce qu'ils ont de ſaint & de terrible, & par conſéquent nous en acquittant avec moins de recueillement & de piété ; nous laiſſerions les remédes de la retraite à des Solitaires qui devroient n'en avoir pas beſoin, & au milieu des périls infinis

de notre état, nous nous croirions en ſûreté, ſans prendre du moins quelque tems, ou pour les connoître, ou pour examiner ſi notre fidélité ne s'y eſt jamais démentie ? nous, mes Frères, établis pour être les Paſteurs & les modèles des Réguliers ; nous, élevés par notre miniſtère à un dégré ſupérieur de grace & d'autorité, qui exige de nous plus de perfection & de ſainteté ; nous enfin, les Paſteurs & les chefs du troupeau dont ils ne ſont que les membres & les ouailles.

III. REFLEX.

ET enfin, mes Frères, à des motifs ſi intéreſſans, & ſi capables de toucher tous les Miniſtres conſacrés aux fonctions ſaintes, permettez-moi d'ajoûter encore une nouvelle Réflexion qui vous regarde en particulier. Plus ce Diocèſe eſt vaſte, plus il eſt à craindre que cet ancien eſprit ſacerdotal ne s'y éteigne peu à peu. La diſtance des lieux nous ôte la connoiſſance de beaucoup de maux, & ſuſpend les remédes que nous y pourrions apporter : l'éloignement de la ſource fait que les branches les plus écartées languiſſent ſouvent dans la

ſéchereſſe : le mal gagne inſenſiblement, & avec d'autant plus de danger, qu'il gagne en ſecret, qu'il gagne loin de nos yeux, & qu'il faut qu'il ſoit pouſſé juſqu'à des ſcandales & à des imprudences d'éclat, pour nous en inſtruire. Quel reméde à un malheur qui peut devenir général, & infecter peu à peu toute la maſſe ? c'eſt que Dieu qui veille ſur ce vaſte Diocèſe, ſur cette ancienne & illuſtre portion de ſon Egliſe, ſur laquelle il ne faut pas douter que les prières de tant de ſaints Evêques nos prédéceſſeurs, proſternés devant le trône de ſa gloire, & ſans ceſſe occupés des beſoins du troupeau qui leur a été ſi cher, n'attirent des regards particuliers de la protection & de la miſéricorde divine ; c'eſt que Dieu, dis-je, y conſerve toujours un certain nombre de Paſteurs fidèles, reſpectables par leur âge & par leur piété, fidèles à venir ſe recueillir ici, & à s'y renouveller dans l'eſprit de leur vocation : c'eſt leur exemple qui anime les nouveaux Miniſtres, & qui leur montre le modèle & la régle de conduite, à laquelle ils doivent ſe con-

former. Vous êtes donc, mes Frères, ce précieux levain que Dieu conſerve dans ce vaſte Diocèſe, non-ſeulement pour empêcher toute la maſſe d'aigrir & de ſe corrompre, mais pour la ſanctifier peu à peu, pour l'étendre, l'augmenter & en multiplier la bénediction ; c'eſt de vous que l'eſprit ſacerdotal coule ſur les nouveaux Miniſtres. Ils trouvent, entrant dans le miniſtère, ce déſaveu public & reſpectable de la conduite peu édifiante de beaucoup de Miniſtres, dont l'exemple auroient pu les ſéduire : c'eſt une barrière inébranlable que la bonté de Dieu nous conſerve, & qui ne permet jamais à la contagion de devenir générale. Diſperſés par l'ordre ſecret de la Providence dans les différens lieux de ce grand Diocèſe, vous êtes comme placés-là de la main de Dieu pour préſerver votre voiſinage, & contenir par votre exemple ceux de vos confrères qui vous environnent. S'ils ne vous imitent, ils ont du moins ſans ceſſe devant les yeux ce qu'ils devroient imiter ; ſi votre exemple ne les convie pas à remplir les devoirs

de leur miniſtère, du moins il ne leur permet pas de les ignorer. La honte d'une conduite ſi diſſemblable à la vôtre ; la grace de leur ordination, qui peut-être n'eſt pas encore tout-à-fait éteinte ; leur éducation dans ces maiſons ſaintes, & les vérités dont on les a nourris : tout cela ſe réveille tôt ou tard, & ils commencent à ſuivre de loin vos traces ; par-là, l'eſprit du ſacerdoce ſe conſerve, & ſe perpetue dans ce Diocéſe. Oui, mes Frères, il en eſt de la milice ſainte comme de celle du ſiécle : dans celle-ci il ne faut qu'un petit nombre de ſoldats aguerris dans certains corps fameux, pour communiquer aux nouveaux venus, & y perpétuer ce premier eſprit de valeur & cette réputation militaire qui les diſtingue des autres troupes ; en y entrant il ſemble qu'on ſe ſent d'abord ſaiſi du même eſprit qui anime les anciens : il en eſt de même dans un Diocèſe ; un petit nombre d'anciens & de vénérables Paſteurs y conſerve & y perpétue ce premier eſprit ſacerdotal, & cette réputation de régularité & de diſcipline qui le diſtingue ; il ſemble

que

que les nouveaux venus ſont ſaiſis & animés de cet eſprit en y entrant : ils craindroient de dégénérer & d'être regardés comme l'opprobre de la milice ſainte, s'ils s'écartoient de l'eſprit général qui paroît dominer dans leur corps. Nous vous regardons donc, mes Frères, comme chargés du précieux dépôt de l'eſprit ſacerdotal qui ſe conſerve entre vos mains dans ce Diocèſe, & qui de-là doit paſſer à ceux que nous aſſocions tous les jours au ſaint miniſtère. Continuez donc, mes chers Frères, & ne vous laſſez point dans cette carrière apoſtolique, où vous avez paru juſqu'ici à la tête des miniſtres qui doivent la remplir comme vous : ſouvenez-vous que vous êtes les principales colomnes de ce grand édifice qui nous eſt confié ; & que pour peu qu'on vous voye mollir ou chanceler, votre affoibliſſement ſeul ébranleroit tout le reſte. Nous vous parlons ici, comme diſoit ſaint Cyprien à la plus illuſtre portion de ſon troupeau, aux vierges ſaintes, nous vous parlons plus avec la tendreſſe d'un père qu'avec l'autorité d'un ſupérieur : *Plus*

S. Cypr. *affectione quàm poteſtate.* Vos infidélités paroîtroient un modèle sûr à ceux de vos Confrères qui ne cherchent qu'à ſe juſtifier leur défection : plus votre réputation annonce la régle, plus votre conduite doit l'exprimer & la manifeſter : on rabat pour toujours des devoirs, ce qu'on vous en a vû négliger une ſeule fois. Aidez-nous donc, mes Frères, à ſoutenir le poids de la ſollicitude paſtorale, ſous lequel nous ſuccomberions, ſi vous, qui êtes nos coopérateurs, ne portiez avec nous une partie du fardeau : retournez dans vos Egliſes remplis de cet eſprit qui vous anime depuis longtems, & dans lequel vous venez encore de vous renouveller : repandez-y encore avec plus d'abondance les dons de grace & de piété dont vous êtes remplis. Ne bornez pas à vos peuples ſeuls le zèle de la maiſon de Dieu ; animez vos Confrères par vos exemples, & par ces douces inſinuations de la charité qui gagnent les cœurs : qu'ils ne vous regardent plus comme leurs cenſeurs, mais comme leurs amis & leurs frères : ne vous prévalez au-deſſus d'eux de vo-

Digitized by Google

tre régularité, que pour être plus doux, plus charitables à leur égard, plus prêts à excuſer leurs foibleſſes, & à louer tout ce qu'ils peuvent avoir encore de louable : c'eſt ainſi qu'on rend la vertu aimable à ceux mêmes qui en paroiſſent les plus éloignés. Attirez-vous par les douceurs de l'amitié & d'un ſupport charitable, la confiance des Miniſtres dont la conduite ne répond pas à la ſainteté de leur miniſtère ; qu'ils vous deviennent plus chers, à meſure que vous voyez qu'ils s'égarent : ne vous rebutez pas, quoiqu'ils paroiſſent rebuter eux-mêmes vos douces remontrances ; la charité eſt patiente, & ſouffre tout : forcez-les, pour ainſi dire, de vous aimer, s'ils ne peuvent encore vous imiter : ſongez qu'en ramenant un ſeul de vos Confrères, vous ſauvez tout un peuple. On ſe fait quelquefois une eſpéce de devoir de rompre tout commerce avec certains Miniſtres moins édifians ; on les fuit comme des anathêmes ; on évite avec une manière de hauteur, tout ce qui pourroit nous obliger de communiquer avec eux : il ſemble qu'on veut

leur faire ſentir avec oſtentation la différence qu'il y a d'eux à nous : ce n'eſt pas-là l'Eſprit de Jeſus-Chriſt ; c'eſt l'eſprit de ces deux diſciples peu inſtruits, qui vouloient faire deſcendre le feu du Ciel ſur une ville infidèle. Je ſai qu'il ne faut pas autoriſer les égaremens de nos Confrères par une aſſiduité de ſociété qui ſemble les approuver : mais il y a de l'orgueil & de l'inhumanité à les abandonner, parcequ'on voit qu'ils ſe perdent : notre tendreſſe pour eux doit, pour ainſi dire, redoubler à meſure que leurs maux empirent : il faut leur faire ſentir par des prévenances & des démonſtrations d'amitié, qu'il y a encore de la reſſource pour eux, & qu'on ne regarde pas leur état comme déſeſpéré. Les cœurs inſenſibles à la vérité ne le ſont pas toujours aux tendres témoignages de la charité ; on aigrit ſouvent le mal en le condamnant ſans réſerve ; on raméne quelquefois le malade en le ſupportant avec bénignité. Je me ſuis étendu là-deſſus, mes Frères, parcequ'il m'a paru que la différence des mœurs & de conduite, mettoit preſque tou-

jours une eſpéce de cahos entre les bons & les mauvais Paſteurs ; que l'unique reſſource pour ceux-ci, étoit la fréquentation des Miniſtres fidèles ; & qu'il étoit eſſentiel de la leur faciliter, afin que vos exemples puſſent leur devenir utiles.

DISCOURS

SUR LE ZÈLE

DES PASTEURS

POUR

LE SALUT DES AMES.

Quis infirmatur, & ego non infirmor? quis ſcandaliſatur, & ego non uror?

Qui eſt foible, ſans que je le ſois avec lui? qui eſt ſcandaliſé, ſans que je brûle? 2. Cor. 11. 29.

VOILÀ mes Frères, le modèle du zèle que doit avoir un Miniſtre de Jeſus-Chriſt pour le ſalut des ames qui lui ſont confiées : voilà les ſentimens dont ſes entrailles paternelles doivent être ſans ceſſe émues. Un Paſteur qui voit tranquillement les déſordres de ſon peuple ; qui ne travaille qu'avec nonchalence, & plus par bienſéance que par une véri-

table zèle, à le retirer de ſes égaremens ; qui borne tout ſon miniſtère à ne pas applaudir aux vices dont il eſt témoin ; en un mot, qui ne ſent pas la perte des ames qui lui ſont confiées, & qui ne peut pas dire avec l'Apôtre, que la chûte des foibles l'accable de triſteſſe, & que les ſcandales, qui peuvent les ſéduire, allument dans ſon cœur un feu dévorant de zèle & d'une ſainte indignation ; un Paſteur de ce caractère a perdu la foi & la grace de ſa vocation, & peut-être même qu'il ne l'a jamais reçue. Le zèle du ſalut des ames eſt donc comme le premier devoir d'un Paſteur : c'eſt le devoir de tous les jours & de tous les momens ; c'eſt lui qui doit animer toutes ſes fonctions, adoucir tout ce qu'elles ont de laborieux & de pénible, régler l'uſage de ſon autorité, être la meſure de ſes ſoins & de ſes peines, devenir le point de vûe fixe & unique de ſes démarches ; & en un mot, qui doit être comme l'ame & toute la conſolation de ſon miniſtère.

En vain ſes mœurs ſeroient d'ail-

leurs irrépréhenſibles : il ne nous ſuffit pas de mener une vie ſage & réglée aux yeux des hommes : ſi, avec ces dehors infructueux de régularité, nous ne ſommes pas pénétrés d'une vive douleur de voir périr des ames qui nous ſont confiées ; ſi nous ne nous armons pas du zèle de la foi & de la charité, & du glaive de la parole ſainte, pour les retirer des voies de l'égarement ; ſi nous n'exhortons pas ; ſi nous ne conjurons pas ; ſi nous ne reprenons pas à tems & à contretems ; ſi contens de notre propre juſtice, nous nous croyons en ſûreté, en déſapprouvant par notre exemple, ou en condamnant mollement les vices de nos peuples ; nous ne ſommes pas des Paſteurs, nous ſommes des idoles : notre prétendue vertu indolente, immobile, létargique, eſt un crime & une abomination devant Dieu : nous ne ſommes plus chargés des intérêts de Dieu ſur la terre ; nous n'y vivons que pour nous-mêmes : nous ne ſommes plus les envoyés de Jeſus-Chriſt, pour accomplir ce qui manque à ſes ſouffrances en rendant à nos peuples le

prix de ſon ſang & de leur rédemption utile ; nous ſommes des ſpectateurs tranquilles, & inutiles de ſes opprobres ; & par notre ſilence & notre inſenſibilité, nous conſentons au crime de ceux qui le crucifient. Non, mes Frères, déſabuſons-nous : la régularité des mœurs non-ſeulement n'excuſe pas l'indolence d'un Paſteur, mais la rend plus criminelle, puiſqu'elle prive ſes peuples d'un zèle que ſes exemples auroient rendu plus utile. Mais d'ailleurs, je l'ai déja dit, & je le répéte ; quelque réglée que paroiſſe ſa vie, il n'a que l'apparence de la piété ; il n'en a pas le fond & la vérité : il paroît vivant, & il eſt mort aux yeux de Dieu : les hommes peut-être le louent, & Dieu le maudit : ſa régularité l'endort ; mais un ſon terrible & les clameurs des ames qu'il laiſſe périr, le réveilleront un jour : il ſe calme, parcequ'il ſe compare en ſecret à des Miniſtres qui ne vivent pas ſi régulièrement que lui ; mais il verra que ſa juſtice n'étoit que la juſtice du Phariſien, que la charité ſeule forme la véritable vertu, & qu'il n'aura point d'autre ſort que celui des

ſerviteurs inutiles & des hypocrites.

Eh ! quoi, mes Frères, un Miniſtre de Jeſus-Chriſt envoyé pour faire ſon œuvre ſur la terre, pour aggrandir ſon Royaume, pour avancer l'édifice de la cité éternelle, & la conſommation des Saints, verroit le régne du démon prévaloir ſur celui de Jeſus-Chriſt, dans la portion du troupeau qui lui eſt confiée ; & ſa foi, & ſa charité, & ſa prétendue piété le laiſſeroient tranquille ? & ſatisfait ſur ce que ſa conſcience ne lui reproche rien de perſonnel, il n'auroit point de remords ſur les déſordres qu'il ſouffre dans ceux dont il eſt chargé ? & il verroit outrager Jeſus-Chriſt, dont il tient la place, & il croiroit l'aimer, & être un Miniſtre ſelon ſon cœur, en le voyant de ſens froid tous les jours crucifier de nouveau à ſes yeux par un peuple dont il doit lui répondre ? Mais quand ces ſcandales ſe paſſeroient ailleurs que parmi ſon peuple, s'il en étoit témoin, & qu'il lui reſtât une étincelle de foi & d'amour pour Jeſus-Chriſt, il devroit du moins en gémir en ſecret ; s'adreſſer à Dieu dans l'amertume de

ſon cœur pour obtenir à ces profanateurs un eſprit de componction & de pénitence : que dis-je ? il devroit uſer de l'autorité que donne toujours la dignité du Sacerdoce pour s'efforcer d'inſpirer des ſentimens plus dignes de la Religion à ces hommes pervers & corrompus ; & il ſeroit un lâche, un prévaricateur, un Miniſtre qui trahiroit ſon miniſtère, ſi une criminelle inſenſibilité, ou une prudence charnelle & timide, lui fermoit alors la bouche : & il ſe croiroit innocent ? & ſa prétendue régularité le calmeroit ? ſi témoin des mêmes ſcandales au milieu de ſon peuple, il y paroiſſoit également inſenſible ? Un père peut-il voir périr ſans douleur ſes enfans à ſes yeux ? un Paſteur voit-il ſes brebis ſe précipiter dans le gouffre, ſans courir après, & leur faire du moins entendre ſa voix ? mais quand une ſeule viendroit à s'égarer, il devroit traverſer les montagnes, & eſſuyer les travaux les plus pénibles pour la ramener ſur ſes épaules. Non, mes Frères ; ce n'eſt pas ici un père, c'eſt un étranger ; ce n'eſt pas un Paſteur, c'eſt un mercénaire ; ce n'eſt

pas un miniſtre de Jeſus-Chriſt, c'eſt un uſurpateur qui porte à faux ce titre honorable ; & malgré ſa fauſſe juſtice, c'eſt un vaſe de réprobation & d'ignominie, placé dans le temple de Dieu.

Mais les peuples de la campagne ſont ſi durs, ſi féroces, ſi peu traitables, qu'un Paſteur s'expoſeroit à bien des inconvéniens, s'il vouloit entreprendre de réformer les abus qui ſe paſſent parmi eux. Quoi, mes Frères l'extrêmité du mal peut-elle devenir l'excuſe & l'apologie de notre indifférence ? vos peuples ſont durs & peu traitables ? mais c'eſt pour cela même qu'il faut redoubler de ſoins, de charité, de travail pour les adoucir & amollir leur cœur : le zèle ſeroit inutile, ſi vous n'aviez que des ames juſtes & dociles à conduire : c'eſt parceque vous voyez vos peuples rebelles à la vérité, que vous ne devez vous permettre, ni repos, ni conſolation, tant que vous les verrez dans ces diſpoſitions criminelles. Quoi ! parcequ'ils ont plus de beſoin de votre ſollicitude paſtorale, vous vous croiriez quitte de tout à leur

égard ? ce qui devroit réveiller votre zèle, le refroidit & l'éteint ? & vous devenez un ouvrier inutile & oiseux, parceque la moisson est plus abondante ? l'Evangile se seroit-il répandu dans l'univers, & la croix de Jesus-Christ auroit-elle triomphé des peuples & des Césars, si les hommes apostoliques qui nous ont précédé avoient eu égard aux dispositions que nos pères, que nos peuples, que tout l'univers payen devoit mettre au progrès de la parole sainte ? Où en serions-nous, si les difficultés insurmontables à la prudence humaine avoient rallenti leur zèle & suspendu leurs travaux ? & si dans la persuasion de nous trouver, comme nous l'étions, féroces & rebelles, il nous eussent malheureusement laissés dans les ténébres de notre première ignorance ? Vous craignez les inconvéniens ; mais qu'y a-t-il à craindre pour un Pasteur qui remplit avec édification son ministère ? Quoi ! les mépris, les calomnies, les contradictions ? mais c'est sa gloire, & la récompense la plus consolante de son zèle. Quoi ! les mauvais traitemens,

les outrages ? ils deviendroient le ſceau le plus honorable de votre apoſtolat. Mais graces à la foi qui eſt montée depuis l'origine de la Monarchie avec nos Rois ſur le trône, vous n'avez pas à réſiſter juſqu'au ſang, comme les premiers Miniſtres de l'Evangile : nous ne vivons plus au ſiécle des Tyrans ; & le zèle peut faire de ſaints Paſteurs, mais il ne fait plus de martyrs.

D'ailleurs, mes Frères, parlons de bonne-foi : ces pauvres peuples que vous nous repréſentez comme ſi féroces & ſi rebelles, ne le ſont pas long-tems pour un Paſteur édifiant & charitable. Ils reſpectent la vertu d'un homme de Dieu : il y a dans ces ames ruſtiques & groſſières, malgré leurs vices, une crainte de Dieu, un fond de la Religion plus ſimple, plus vrai, plus réel, que dans les riches & les puiſſans : leur cœur & leur eſprit ne ſont pas gâtés par les maximes de l'irréligion & de l'incrédulité, qui infectent toutes les ſociétés des villes : ils craignent & reſpectent encore le Dieu qu'ils offenſent ; & la vérité, & les ſaintes inſtructions,

trouvent en eux mille fois plus de reſſources que dans les Grands & les Puiſſans du ſiécle. Loin donc de vous excuſer ſur les déſordres, & l'inſenſibilité prétendue de ces pauvres peuples ; vous devez vous eſtimer heureux de n'avoir à évangéliſer que les pauvres & les petits ; parcequ'ils ont plus de droit que les riches au Royaume des Cieux ; parceque les promeſſes ne ſemblent faites que pour eux ; parceque Jeſus-Chriſt n'a paru envoyé que vers eux : *Evangeliſare pauperibus miſit me* ; & que la ſemence ſainte trouve en eux bien moins d'oppoſition du côté des attachemens de la chair & du ſang, que dans les Grands & les Riches du ſiécle, dans ces ames toutes plongées dans la volupté & la molleſſe. *Luc. 4. 18.*

Et ne nous dites pas, mes Frères, que les mœurs ont fort changé ; que cette ancienne ſimplicité des peuples a dégénéré en une licence effrénée ; que la corruption a ſi fort paſſé des villes aux campagnes, qu'on ne ſait comment s'y prendre pour y rétablir l'ordre & l'amour des devoirs de la Religion : qu'autrefois à peine ſe trou-

voit-il deux ou trois pécheurs ſcandaleux dans une Paroiſſe ; qu'alors le zèle de l'Apôtre contre un ſeul inceſtueux pouvoit être d'uſage, & qu'un Curé pouvoit eſpérer quelque ſuccès de ſes ſoins : mais qu'aujourd'hui que tous preſque ont corrompu leurs voies, & que le déſordre au milieu des champs a gagné tous les âges & tous les états, un Curé ſe ſent découragé & rebuté de rien entreprendre. Mais ſi cela étoit vrai, mes Frères, je pourrois vous demander d'abord ; d'où vient donc ce malheur ? d'où vient ce débordement général de vices parmi vos peuples ? d'où vient que les campagnes ne ſont plus comme autrefois le ſéjour de la ſimplicité & de l'innocence ? Hélas ! mes Frères, n'eſt-ce pas peut-être à nous ſeuls, que nous devons nous en prendre ? n'eſt-ce pas à l'incurie, à la diſſipation, au peu de ſoin des Paſteurs qui les gouvernent ? Vous vous plaignez que le déſordre eſt général dans vos Paroiſſes ; mais examinez-vous aux pieds de Jeſus-Chriſt ; & voyez ſi ce ne ſeront pas là les plaintes les plus foudroyantes qui ſortiront

un jour de ſa bouche contre vous-mêmes ? & où voit-on les peuples ſans Religion, ſans crainte de Dieu, ſans aucune retenue dans le déſordre, que dans les Paroiſſes régies par un mauvais Prêtre ? Mais graces aux miſéricordes du Seigneur ſur ce vaſte Diocèſe, il s'en faut bien que nous ayons la douleur de croire ce malheur ſi général. Non, mes Frères, nous avons vû par nous-mêmes, & nous avons vû avec conſolation que le vice, loin d'être univerſel dans les Paroiſſes gouvernées par un ſaint Paſteur, y eſt au contraire fort rare : nous avons vû que la piété y eſt en honneur ; qu'un grand nombre de ces ames ſimples y conſolent leur Paſteur par une vie innocente ; que tous les exercices de la Religion y ſont pratiqués avec empreſſement ; que les Sacremens y ſont fréquentés ; que la parole de Dieu y eſt écoutée avec édification ; & que s'il s'y trouve quelque pécheur ſcandaleux, il y eſt diſcerné de la foule ; qu'on l'y regarde avec une eſpéce d'horreur, & que ſes exemples, loin d'entraîner les autres dans le vice, leur en donnent encore

plus d'éloignement. Voilà ce que nous avons vû, & ce que la préſence de beaucoup de bons Paſteurs qui m'écoutent, me rappelle encore ici avec une nouvelle conſolation.

D'ailleurs, mes Frères, s'il étoit vrai que vous euſſiez le malheur de gouverner une Paroiſſe où le déſordre fût devenu public & général; ah ! c'eſt pour cela même que vous devriez croire que Dieu ne vous a choiſi & envoyé vers ce pauvre peuple, que pour le corriger & le convertir. Eh, pourquoi ſommes-nous donc le ſel de la terre, & la lumière du monde, que pour remédier à ce qui eſt pourri & infecté, & éclairer ceux qui vivent dans les ténébres ? La multitude des pécheurs qui multiplie nos devoirs, nous autoriſeroit-elle à les mépriſer tous ? & la crainte molle & humaine que les remédes à un mal général, remédes que Dieu nous met en main, ne ſoient inutiles, nous tiendra-t-elle lieu devant lui des ſoins plus empreſſés qu'il exige alors de notre miniſtère ? Moyſe refuſa-t-il ſon zèle & ſes avis à tout un peuple immenſe, quand il le vit tout entier

ſouillé d'idolâtrie, & proſterné aux pieds du veau d'or ? Le ſaint Prêtre Eſdras crut-il que ſon zèle & ſes inſtructions ſeroient inutiles, quand il trouva tout le peuple, & les Prêtres eux-mêmes ſouillés par des mariages illicites, qu'un abus général avoit autoriſés ; & ſe rebuta-t-il, ſe découragea-t-il, crut-il qu'à un déſordre ſi univerſel, il ſeroit inutile de chercher des remédes ? il ne ceſſa d'annoncer les ſaintes ordonnances de la loi, juſqu'à ce que le repentir & les larmes de tout Jéruſalem lui euſſent appris le ſuccès de ſes travaux & de ſon zèle. Tout l'univers étoit corrompu, & le culte lui-même étoit devenu une proſtitution publique, quand les premiers Miniſtres de l'Evangile y furent envoyés : délibérèrent-ils s'ils iroient attaquer des vices & des paſſions que l'uſage autoriſoit parmi tous les peuples, & qu'un culte impie même avoit conſacrées ? C'eſt à cette corruption générale, qu'ils reconnurent la divinité & la néceſſité de leur miſſion : ils ſe regardèrent comme des Miniſtres & des inſtrumens de ſalut, que la miſéricorde de Dieu, que

le ſang de Jeſus-Chriſt venoit offrir à toute la race des hommes infectée & corrompue. N'avons-nous pas ſuccédé à leur miſſion & à leur miniſtère ? croyons-nous donc que Dieu veut perdre tous les pécheurs vers leſquels il nous envoye ? que ſa miſéricorde en nous envoyant, en nous chargeant du même miniſtère que les premiers Diſciples, n'ait pas eu en vûe de leur envoyer des inſtrumens & des Miniſtres de ſalut ? & qu'il approuve que nous demeurions dans une tranquillité barbare, en attendant qu'il ait conſommé leur réprobation & accompli ſur eux ſes jugemens de colère & de vengeance ? Nous ne ſerions donc pas envoyés vers eux pour être leurs Paſteurs & leurs pères, mais comme ces officiers lugubres de la juſtice humaine vers les criminels condamnés à la mort, pour être les témoins & les approbateurs publics de leur ſupplice, & notre miniſtère, loin d'être un miniſtère de vie & de ſalut, ne ſeroit plus qu'un miniſtère affreux de mort & de condamnation.

Mais de plus, mes Frères, quand

de cette multitude de pécheurs dont nous nous plaignons, nous ne ramènerions qu'une ſeule ame à Jeſus-Chriſt, ce gain précieux ne devroit-il pas ſuffire pour nous dédommager des peines & des travaux d'une vie entière ? ne ſerions-nous pas aſſés payés de pouvoir la préſenter un jour à Jeſus-Chriſt, & d'entendre cette ame nous en rendre durant tous les ſiécles des actions de grace dans la ſainte Jéruſalem, devant toute l'aſſemblée des Anges & des Elus ? Eh ! pourquoi nous défierions-nous de la puiſſance de la grace ſur les pécheurs les plus endurcis ? c'eſt-là que Dieu aime à faire éclater la force de ſon bras & les richeſſes immenſes de ſes miſéricordes. Vous auriez raiſon de vous décourager à la vûe des déſordres de votre peuple, ſi vous ne comptiez que ſur vous-même : mais par la grace de notre miſſion, ce n'eſt plus nous, c'eſt Jeſus-Chriſt qui agit en nous & par nous : les inſtrumens les plus foibles ſont ceux très-ſouvent par qui il ſe plaît d'opérer les plus grandes choſes : rempliſſez votre miniſtère ; c'eſt tout ce qu'il demande de

vous ; c'eſt à lui à faire le reſte.

Et en effet, mes Frères, nous parlons ſouvent des vices & des déſordres de nos peuples comme ſi tout étoit perdu ; comme ſi c'étoient des gens inconvertibles, & qu'il n'y eût plus rien à eſpérer d'eux. Mais, mes Frères, qui nous a appris à mettre des bornes aux miſericordes infinies du Seigneur ? à lui ſeul appartient le jugement comme la vengeance ; & pourquoi condamnons-nous ſans retour ceux que le Seigneur peut en un moment abſoudre ? Et nous eſpérons bien nous, que le Seigneur nous féra un jour miſéricorde ; qu'il nous touchera ; qu'il changera notre pareſſe en zèle ? notre vie toute humaine en une vie ſacerdotale, de prière, de mortification, de retraite ; & nous l'eſpérons malgré nos infidélités, que nos lumiéres, nos remords, & les devoirs ſi ſaints de notre état rendent encore plus criminelles. Nous eſpérons que Dieu ne nous livrera pas à l'impénitence & à l'endurciſſement, malgré l'abus que nous avons fait tant de fois de ſes graces & de nos fonctions, & quoique l'endurciſſe-

ment juſqu'à la fin ſoit le châtiment le plus ordinaire que Dieu exerce envers les Prêtres infidèles ; & nous déſeſpérerions du ſalut, & nous regarderions comme incapable de retour, un pauvre peuple que l'ignorance, & le malheur d'une mauvaiſe éducation, plus qu'un fond de malice & d'irréligion fait tomber tous les jours dans des excès criminels ? & nous croirions que les entrailles d'un Dieu toujours miſéricordieux ſont d'airain comme les nôtres, pour ces hommes ſimples & groſſiers, qui ménent une vie pénible, pauvre, laborieuſe ; & qu'après les avoir rendus malheureux ſur la terre, il leur prépare encore un malheur éternel après la mort ? Ah ! c'eſt envers eux principalement, qu'il n'en uſe pas ſelon toute la rigueur de ſa juſtice ; c'eſt pour eux, que touché de leur misère & de leur vie dure & pénible, il réſerve toute ſon indulgence : *Parcet pauperi & inopi, & animas pauperum ſalvas faciet.* Il maudit les riches ; & par les obſtacles que leur état met au ſalut, il ſemble ne leur en laiſſer aucun eſpoir : nous au contraire nous

Pſ. 71. 13.

ménageons les riches & les puiſſans; nous leur paſſons leurs foibleſſes, leur luxe, leurs paſſions; nous leur laiſſons tout eſpérer malgré leurs vices, des miſéricordes du Seigneur. Nous n'avons pour eux au Tribunal & ailleurs, que des paroles de douceur & de charité : quelque incorrigibles qu'ils nous paroiſſent, nous nous trouvons honorés de leur accorder les ſoins de notre miniſtère ; & jamais l'inutilité de ces ſoins n'a été pour nous une raiſon de les rebuter & de les leur refuſer : & nous réſervons toute notre dureté pour les pauvres & les petits; c'eſt envers eux tout ſeuls, que nous faiſons valoir toute la ſévérité de l'Evangile; c'eſt à eux ſeuls, que nous ne paſſons rien; c'eſt pour eux ſeuls, que nous nous rebutons, & que nous croyons nos ſoins inutiles, pour peu qu'ils tardent d'y répondre.

Vous nous direz peut-être enfin, que ce ne ſont pas ces motifs qui vous retiennent, & vous ont empêché juſqu'ici d'uſer de l'autorité de votre miniſtère pour tâcher de détruire les abus publics & trop communs que vous

vous voyez régner parmi vos peuples. Mais on craint, dites-vous, de n'être pas ſoutenu, de paſſer pour imprudent, & de ne retirer point d'autre fruit de ſon zèle que la haine de ſes Paroiſſiens & le blâme de ſes Supérieurs.

Je conviens, mes Frères, qu'il y a un zèle d'humeur & de tempérament qui n'eſt jamais loin de l'imprudence. Mais le zèle qui prend ſa ſource dans la charité, eſt un zèle doux & patient : il ne s'irrite point ; il ne s'enfle point : il hait les vices ; mais il aime les pécheurs : il n'entreprend rien légèrement & à contre-tems ; il ne ſe rebute point ; il oppoſe la patience à l'inſenſibilité ; il attend les momens de Dieu ſans dégoût, ſans inquiétude : il ne compte pas ſes peines & ſes ſoins ; & il eſt moins touché de travailler en vain, que du danger de ſes brebis qui rendent ſes travaux inutiles : il revient avec plus de ferveur & de charité, après avoir été mille fois rebuté ; il eſſaye de tout, des prières, des menaces, de la douceur, d'une ſainte colère : la charité eſt ingénieuſe ; elle nous ouvre mille

voies nouvelles, mille artifices innocens pour ramener ceux qui s'égarent. Non, mes Frères, ne mettons point l'humeur à la place du zèle : montrons à nos peuples plus de charité que d'autorité ; ne nous faiſons pas un faux point d'honneur de l'emporter ſur eux quand nous les trouvons rebelles à nos projets les plus louables ; cherchons à les gagner plutôt qu'à les ſoumettre : ne mêlons point les emportemens, les vivacités, les duretés de l'homme au zèle du Miniſtre : n'entreprenons pas tout à la fois, de peur de tout manquer : que l'amour propre ne nous faſſe pas trop preſſer une œuvre qu'une ſage patience peut finir : n'oppoſons aux contradictions qu'un zèle encore plus doux & plus tranquille. L'œuvre de Dieu eſt toujours le fruit des peines & des obſtacles : ne regardons pas le ſuccès comme une gloire qui doit nous appartenir ; la gloire en eſt à Dieu ſeul ; & tout ce que nous y mettons du nôtre, eſt plutôt capable de faire échouer l'œuvre ſainte que de la conſommer. Alors nous attendrons le ſuccès avec la tranquillité de la foi & de la con-

fiance ; nous le hâterons plus par nos prières & par nos gémiſſemens, que par l'impétuoſité de nos mouvemens & de nos démarches. Attendons-nous à ſoulever des malades auſquels nous ne préſentons que des remédes douloureux ; mais ſouvenons-nous que ces malades ſont nos enfans, & que notre amour pour eux doit croître à meſure que leur oppoſition aux remédes rend leurs maux plus dangereux. Notre zèle alors ne ſera point taxé d'imprudence : nos bonnes intentions trouveront la protection qui leur eſt dûe : nous partagerons avec vous vos peines & vos dégoûts ; & quand, ce qu'à Dieu ne plaiſe, nous ſerions aſſés injuſtes pour vous blâmer, comme ce n'eſt pas pour nous & pour nous plaire ; mais pour la gloire de Jeſus-Chriſt, que vous travaillez, & pour remplir le miniſtère qui vous a été confié, vous aurez de quoi vous conſoler en ſecret devant Dieu, témoin plus fidèle & rémunérateur plus équitable de vos peines, de l'injuſtice des hommes.

Souffrez donc que je finiſſe en vous diſant avec l'Apôtre : Je vous con-

jure, mes Fréres, reſſuſcitez en vous cette grace du miniſtère, ſi vous avez eu le malheur de la laiſſer affoiblir, ou peut-être même éteindre; cette grace de zèle, de charité, de patience, de vigilance, de travail. Ne ceſſez point de corriger ceux qui par les ſuites d'un eſprit léger & inquiet, non-ſeulement paroiſſent incapables de goûter les vérités ſaintes, mais en dégoûtent même les autres; & par une habitude de murmure & de révolte, ſont un obſtacle continuel aux ſoins & aux bonnes intentions d'un Paſteur: faites-leur ſentir les jugemens de colère qu'ils s'attirent ſur leur tête: *Rogamus vos, fratres, corripite inquietos.* Uſez de plus de douceur & d'indulgence envers ceux en qui la foibleſſe & la fragilité ont plus de part à leur chûte, qu'un fond de malice & de mépris de la Religion; & ſoyez plus touchés qu'aigris de leurs misères: animez leur molleſſe & leur puſillanimité par l'eſpérance des ſecours de la grace: & faites-leur entendre que plus ils ſe ſentent foibles, & que moins ils comptent ſur leurs propres forces;

1. *Theſſ.* 5. 14. & *ſeq.*

plus ils doivent tout attendre de celui qui ſe plaît toujours à faire éclater dans notre foibleſſe la force de ſa grace : *Conſolamini puſillanimes.* Portez ſur vos épaules, comme le bon Paſteur, les malades, qui en ſouhaitant leur guériſon, ne laiſſent pas d'aimer toujours leurs maux : ſoutenez les bons deſirs qu'ils mêlent ſans ceſſe à leurs chûtes : cultivez cette étincelle de vie que la grace laiſſe encore dans leur cœur : montrez-leur les remèdes, & travaillez à les leur rendre aimables : les maux ne ſont jamais déſeſpérés, tandis que les malades eux-mêmes les ſentent & ſouhaitent la délivrance : *Suſcipite infirmos.* Sur-tout que la différence des ſoins & des perſonnes ne change jamais rien à l'égalité de votre charité & de votre patience : qu'elle ſoit la même envers les pauvres qu'envers les riches ; envers ceux qui vous réſiſtent, qu'envers ceux que vous trouvez plus dociles à vos inſtructions : *Patientes eſtote ad omnes.* Montrez-leur à tous la même ſérénité : laiſſez-leur voir à tous dans la ſainte joie de votre viſage, ou l'eſpérance

de leur converſion, s'ils ſont pécheurs, ou l'applaudiſſement que mérite leur fidélité dans les voies de la juſtice, s'ils y ſont rentrés : qu'ils retrouvent toujours en vous cette joie d'un père toujours aiſe de voir ſes enfans : qu'il leur paroiſſe à tous que leur préſence fait votre plus douce conſolation ; & ne rebutez jamais les pécheurs même qui vous approchent, par cet air de chagrin & de noirceur, qui ſemble leur annoncer que leur ſalut eſt déſeſpéré : *Semper gaudete.* Enfin, accompagnez vos ſoins de vos prières : parlez encore plus ſouvent à Dieu des déſordres de vos peuples qu'à eux-mêmes : plaignez-vous plus ſouvent à lui des obſtacles que vos infidélités mettent à leur converſion que de ceux que leur obſtination y peut mettre : prenez-vous-en à vous ſeul, à ſes pieds, du peu de fruit de votre miniſtère ; comme un père tendre, excuſez en ſa préſence les fautes de vos enfans, & n'en accuſez que vous-même : portez-les ſans ceſſe dans votre cœur en vous préſentant devant lui ; que votre douleur & vos gémiſſemens ſur

leurs maux assurent le succès de vos soins & de vos instructions ; & souvenez-vous que vous travaillerez toujours en vain, si vos prières continuelles n'attirent sur vos travaux cette onction & ces graces, qui seules peuvent les rendre utiles : *Sine intermissione orate.... Ipse autem Deus pacis sanctificet vos per omnia.*

Ainsi soit-il.

DISCOURS

SUR

LES CARACTRESÈS

QUE DOIT AVOIR

LE ZÉLE DES MINISTRES

CONTRE LES VICES.

Æmulationem Dei habent, ſed non ſecundùm ſcientiam.

Ils paroiſſent avoir du zèle pour Dieu ; mais leur zèle n'eſt pas ſelon la ſcience. Rom. 10. 2.

NOUS vous exposâmes dans notre dernier entretien la néceſſité du zèle dans un Prêtre ; & vous demeurâtes perſuadés que le zèle contre les vices, eſt le devoir le plus eſſentiel du Sacerdoce, & le premier effet de la grace ſacerdotale. Mais comme le zèle a ſes régles & ſes défauts, & qu'il y a un zèle ſelon la

ſcience, & un zèle d'ignorance & de témérité ; il importe de les marquer tous deux par leurs propres caractères ; & en vous expoſant tout ce qui doit ſanctifier le zèle & le rendre utile à nos frères, vous prémunir en même-tems contre tout ce qui eſt capable de le ſouiller & d'en anéantir tout le fruit.

Or, comme le zèle n'eſt que la charité elle-même qui nous preſſe, qui met en nous non-ſeulement un deſir ſincère que nos frères ſoient ſauvés, mais encore une volonté vive & empreſſée de travailler à leur ſalut ; pour connoître ſi notre zèle eſt véritable, il n'y a qu'à examiner ſi nous pouvons lui appliquer tous les caractères que ſaint Paul croit inſéparables de la charité. Car tout zèle qui ne reſſemblera pas à la charité, qui ne ſera pas la charité elle-même agiſſante, compatiſſante, humble, douce, patiente, déſintéreſſée ; ne ſera pas le zèle ſelon la ſcience, le zèle qui honore le miniſtère, & que l'Egliſe attend & exige de ſes Miniſtres.

Je ſai que le zèle, comme l'Eſprit de Dieu dont il eſt le fruit, prend dif-

férentes formes ſelon les différens caractères de ceux dont il embraſe le cœur. Dans les uns il eſt plus vif ; dans les autres, plus doux & plus inſinuant ; dans quelques-uns, plus terrible & plus menaçant. Mais cette diverſité ſe réunit toujours au point fixe de la charité : ce ne ſont là que des voies différentes qui ménent à la même fin, & qui toutes portent le caractère divin du principe d'où elles partent. Chacun a ſon don & ſon talent : mais comme c'eſt la charité qui les forme tous, il n'en eſt aucun qui ne ſoit marqué de ſes traits ineffaçables. Parcourons donc par des réflexions ſimples tous les caractères que l'Apôtre attribue à la charité ; ce ſont les mêmes, trait pour trait, qui forment un zèle véritable.

Le zèle formé par la charité eſt un zèle patient, *patiens eſt ;* premier caractère. Oui, mes Frères, quelque deſir que nous ayons du ſalut des pécheurs, il faut le ſouhaiter & l'attendre dans l'ordre de Dieu. L'orgueil ſecret ſe laſſe & ſe rebutte dès que le ſuccès ne répond pas à ſes ſoins : il voudroit ſouvent faire ſervir la gra-

ce à ſa gloire propre : il cherche dans les fonctions cette complaiſance humaine attachée aux bénédictions promtes & viſibles que Dieu y répand quelquefois : dès que cet appui manque, ſon zèle, que ce feu ſecret & étranger tout ſeul animoit, s'affoiblit & s'éteint ; le travail du miniſtère n'offre plus rien que de dégoûtant & d'inſipide ; on le croit inutile, parceque l'amour propre n'y eſt plus payé comptant de ſes peines : premier défaut contre ce premier caractère, le dégoût.

Quelquefois avec des motifs, ce ſemble, plus épurés, on s'en prend à l'endurciſſement des pécheurs du peu de ſuccès de la parole ſainte. Nous les croyons indignes de nos ſoins : ce n'eſt plus qu'à regret, que nous leur accordons notre miniſtère : leur inſenſibilité excite plus nos murmures & notre impatience, que notre pitié & notre charité : nous nous refroidiſſons à leur égard à meſure que leurs beſoins devroient nous rendre plus ſenſibles & plus ſecourables. Ce n'eſt pas qu'il faille voir d'un œil tranquille la dureté des pécheurs, & tous nos

ſoins inutiles à leur égard. Mais c'eſt de leur triſte ſituation toute ſeule, que nous devons être touchés, & ce ſentiment de compaſſion réveille plutôt nos ſoins & notre zèle, qui ne les rallentit.

On voit tous les jours des Paſteurs qui ſe plaignent de l'indocilité de leur peuple, qui en parlent trop aux hommes & pas aſſez à Dieu : c'eſt une impatience d'orgueil & d'amour propre, & un ſecond défaut oppoſé au premier caractère du zèle. On veut réuſſir, parce que le ſuccès nous flatte, & que nous nous l'attribuons toujours à nous-mêmes ; & nous nous irritons contre ceux qui nous privent de cette conſolation humaine : il ſemble qu'ils nous enlévent une gloire qui nous étoit dûe, & qu'ils nous refuſent une docilité que notre vanité croyoit être en droit d'attendre d'eux : & là-deſſus nous les mépriſons ; nous les abandonnons preſque avec complaiſance à leur cœur endurci ; nous nous vengeons, pour ainſi dire, de leur inſenſibilité par la nôtre à leur égard, & nous paroiſſons auſſi peu touchés de leurs misères, qu'ils le ſont eux-mêmes de nos ſoins.

Mais, mes Frères, le zèle de la charité *reprend*, *conjure*, *corrige*, dit l'Apôtre : ſa patience croît & augmente avec le progrès du déſordre ; & à de nouveaux obſtacles, il n'oppoſe que la *patience qui produit l'eſpérance ;* c'eſt-à-dire de nouveaux ſoins, & de nouvelles inſtructions : *In omni patientiâ & doctrinâ.* Il attend le ſuccès de Dieu ſeul : ſes larmes, ſes ſoupirs, ſes prières le ſollicitent ſans ceſſe : plus la juſtice de Dieu ſemble le différer, plus il travaille à l'obtenir en redoublant ſes travaux & ſes gémiſſemens ; il s'en prend à lui ſeul du peu de ſuccès de ſon miniſtère, à ſes infidélités ſecrettes, à ſon peu de foi, aux foibleſſes humaines qu'il craint de mêler à ſes fonctions. 2. Tim. 4. 2.

Les Paſteurs à qui Dieu refuſe un ſuccès viſible dans leur miniſtère, doivent entrer dans les diſpoſitions où étoient les Apôtres ſur la mer : *Seigneur*, diſoient-ils à Jeſus-Chriſt, *en vain nous avons travaillé toute la nuit ; tous nos efforts ont été inutiles : mais puiſque vous nous ordonnez de continuer, votre parole divine nous ſuffit, & nous allons de nouveau jetter les* Luc 5. 5.

filets. Voilà le langage d'un zèle que la charité rend toujours patient : Seigneur ! juſques ici tous mes ſoins envers le peuple que vous avez daigné me confier n'ont rien opéré : ſon endurciſſement ſemble croître avec mes peines : je ne ceſſe de jetter mes filets, & ils reviennent toujours vuides, & je n'ai pas la conſolation de retirer une ame ſeule de la profondeur des eaux & de l'abîme de l'iniquité. Cependant vous m'ordonnez de travailler encore & de ne pas me laſſer : vous voulez que j'imite votre patience & votre bonté paternelle, qui ne ſe laſſe point de heurter à la porte d'un cœur rebelle, & qui après en avoir été mille fois repouſſée, y revient encore avec de nouveaux empreſſemens. Sur ce modèle conſolant je n'abandonnerai point l'œuvre ſainte : vous me l'ordonnez, & vos ordres répondent toujours du ſuccès : vous l'accordez, quand il vous plaît ; & notre impatience, loin de le hâter, le recule : vous trouvez mauvais que l'homme veuille prévenir l'ordre ſecret & adorable de la diſpenſation de vos graces ; vous voulez nous faire

ſentir que nous n'en ſommes pas les diſtributeurs, que celui qui arroſe n'eſt rien, & que l'accroiſſement & le changement des cœurs eſt l'ouvrage de votre miſéricorde & de votre puiſſance.

Premier caractère du zèle formé par la charité, un zèle patient : *Patiens eſt.*

De la patience naît la douceur : & c'eſt le ſecond caractère du zèle que forme la charité ; il eſt doux & bienfaiſant : *Benigna eſt.*

Mais quand l'Apôtre met la douceur parmi les caractères du véritable zèle, il ne faut pas entendre par la douceur cette molleſſe, cette puſillanimité, cette bénignité outrée qui nous rend ſi doux, ſi complaiſans envers nos frères, ſi attentifs à éloigner tout ce qui pourroit les contriſter, à nous concilier leur affection, à les rendre contens de nous-mêmes, à ne leur parler jamais qu'un langage de paix, de confiance, de miſéricorde, de ſorte que loin de les effrayer ſur leur état de crime, nous les raſſurons, & leur ménageons dans notre douceur une reſſource contre les allarmes ſecrettes de leur conſcience.

Ce défaut peut venir de deux ſources : ou d'un caractère de foibleſſe & de timidité né avec nous, ou de l'ignorance de l'exactitude & de la ſévérité des régles ſaintes : c'eſt-à-dire, ou parceque notre douceur ne nous permet pas de faire uſage de nos lumières, ou parceque nos lumières elles-mêmes ſont fauſſes, & puiſées dans des ſources infidèles. Dans le premier rang il faut placer certains Miniſtres, d'ailleurs inſtruits, éclairés, nourris dans les plus ſaintes maximes de la morale chrétienne ; mais avec cela ſi incapables par leur caractère foible, de rien de ferme, de grand, de généreux, qu'à peine ont-ils la force de dire à un pécheur : *Vous êtes cet homme.* Ils craignent, ce ſemble, de l'affliger en lui expoſant toute l'horreur de ſon état : la douceur du miel ſort de leur bouche, tandis qu'il devroit en ſortir des foudres & des éclairs. Ce n'eſt pas-là ce que l'Apôtre appelle la douceur du zèle & de la charité ; c'eſt plutôt une baſſeſſe de courage que rien ne réveille & n'éléve, & que les grands intérêts de la gloire de Dieu & du

ſalut de nos frères, laiſſe auſſi froide, & auſſi immobile qu'ils l'avoient trouvée : c'eſt une diſpoſition de timidité & de pareſſe, où l'on craint également tout ce qui pourroit altérer notre repos ou troubler celui des autres, & où nos corrections & nos inſtructions portent toujours le caractère mou & paiſible de l'inſenſibilité, & de la quiétude de notre ame. Rien de tout cela ne reſſemble à la douceur du zèle & de la charité qui eſt le fruit de l'Eſprit-ſaint, au lieu que le reſte eſt l'ouvrage tout pur du tempérament & de la nature.

On ſe méprendroit encore davantage ſi l'on confondoit cette ſainte douceur avec cette condeſcendance molle, qui, appuyée ſur une vaine ſcience, ſubſtitue de fauſſes régles de conduite à la ſévérité des régles de l'Evangile ; & qui préfère des opinions nouvelles & humaines, aux maximes des Saints, à la doctrine ancienne, & à l'eſprit du Chriſtianiſme. Cette bénignité eſt une douceur cruelle qui tue, loin de guérir : c'eſt une ſcience ténébreuſe qui cherche plus à pallier les crimes qu'à les corriger,

& qui ſous prétexte de ne pas déſeſpérer les pécheurs, les autoriſe à eſpérer contre l'eſpérance : c'eſt un triſte rafinement de ces derniers ſiécles, qui ne pouvant allier la ſévérité des régles anciennes avec la corruption des mœurs d'aujourd'hui, a ſi fort ſubtiliſé ſur la ſimplicité de l'Evangile, qu'il s'eſt perſuadé avoir trouvé de nouvelles régles plus favorables aux paſſions & plus à la portée de nos mœurs. Ainſi il a changé les régles qui ſont immuables, à meſure que les mœurs ont changé, & a réconcilié avec l'Evangile le monde, contre qui l'Evangile ne ceſſe de prononcer des malédictions & des anathêmes. Tout adouciſſement qui ne tend qu'à juſtifier la corruption des hommes, eſt une barbarie que la charité abhorre : ce n'eſt pas aimer nos frères, que de les flater dans leurs déſordres ; c'eſt leur déguiſer & leur adoucir le poiſon afin qu'ils puiſſent l'avaler ſans crainte : c'eſt laiſſer au fond de leur cœur l'ulcère qui le pourrit & le gangréne, & n'y appliquer que des remédes adouciſſans & palliatifs qui n'empêchent pas le mal

de gagner, & ôtent ſeulement tout ſentiment de douleur au malade.

Ce n'eſt pas qu'il ne faille également éviter cette ſévérité outrée qui ſemble ne montrer que le déſeſpoir aux pécheurs par l'excès & l'impoſſibilité des réparations qu'elle en exige : ce zèle toujours armé de terreur & de dureté, qui outre & l'énormité des crimes & la difficulté du pardon, & qui eſt tout propre à confirmer un pécheur dans le vice par l'idée impraticable qu'il lui donne de la vertu. C'eſt une rigueur indiſcrette, qui décourage les foibles, & qui fournit des motifs de ſécurité aux libertins : c'eſt faire de la vérité qui doit être une conſolation & un reméde, un épouvantail qui éloigne & un joug qui accable : c'eſt ne connoître ni la fragilité de l'homme, ni les miſéricordes infinies du Seigneur : c'eſt oublier enfin que Jeſus-Chriſt n'eſt pas venu appeller les Juſtes, mais les Pécheurs. Auſſi ce n'eſt pas ainſi qu'il attiroit à lui les Publicains & les femmes pécheresſes. Un malade a beſoin de ménagement ſans doute ; il faut même quelquefois ne pas lui découvrir

toute l'extrémité de ſon mal pour ménager ſes frayeurs & ſa foibleſſe : il eſt vrai que c'eſt une prévarication de le traiter comme un homme ſain, quand la plaie eſt invétérée, & qu'il n'y a plus que des remédes violens qui puiſſent la guérir : c'eſt à la ſageſſe du zèle, à meſurer ſes ſoins & ſon miniſtère, de ſorte que le pécheur ne ſoit ni flaté ni rebuté ; qu'il connoiſſe tout le danger de ſon état, & qu'il ne déſeſpère pas du reméde ; en un mot, qu'il ſente tout ce qu'il doit à Dieu, & qu'il voie avec conſolation dans les reſſources de l'Egliſe, & dans le prix du ſang de Jeſus-Chriſt, de quoi le ſatisfaire.

Le zèle de la charité prend donc différentes formes, ſelon les différens beſoins de ſes frères. Tantôt il menace, il effraye, il ne montre que des objets terribles & accablans : d'autres fois il conſole, il s'inſinue, il raſſure les défiances, il calme les frayeurs. Mais c'eſt toujours la douceur de la charité, qui lui fournit les expreſſions, ou de conſolation, ou de terreur : c'eſt toujours elle qui emprunte tantôt les armes d'une ſain-

te indignation, tantôt celles de la tendreſſe : c'eſt ſa douceur, qui forme toute ſa ſévérité ; & c'eſt de ſa ſévérité elle-même, que naît toute ſa douceur. Les emportemens, les hauteurs, les duretés que l'on honore du nom de zèle, elle les déſavoue ; elle n'y reconnoît pas ſes traits divins : ce ſont des ſaillies de l'homme ; c'eſt une fougue de tempérament ; c'eſt une imprudence du Miniſtre ; ce n'eſt pas la fonction ſainte du miniſtère. Le zèle qui veut perdre, déshonorer, rendre publique l'infamie des pécheurs qu'il ne peut corriger, n'eſt pas le zèle qui prend ſa ſource dans la charité : elle fait des déſordres de ſes frères le ſujet de ſes gémiſſemens ſecrets, & non de ſes déclamations & de ſes cenſures publiques : elle ne cherche pas à les couvrir d'opprobre devant les hommes, mais à leur inſpirer cette confuſion ſainte & ſecrette qui conduit au repentir devant Dieu ; tout ce qui peut jetter de l'aigreur & de l'amertume dans le cœur de ſes frères, lui paroît étranger au zèle dont elle eſt le principe.

Souvent en effet, par un faux prê-

texte de zèle, on ſe croit tout permis contre les pécheurs endurcis & obſtinés : on ſe livre à leur égard à toute l'impétuoſité d'un naturel ardent ; on les décrie dans les entretiens particuliers ; on les montre preſque au doigt dans les inſtructions publiques ; on les caractériſe par des traits ſi marqués & ſi frappans que perſonne ne peut les méconnoître ; & l'on s'applaudit, comme ſi un miniſtère de charité & de réconciliation pouvoit devenir, ſans profanation, un miniſtère public d'animoſité & de ſatyre.

Les Paſteurs chargés de l'inſtruction de leurs peuples, ne ſauroient être trop en garde contre cet excès. Ils rendent par-là leur miniſtère, non-ſeulement inutile, mais odieux ; ils ajoûtent à l'éloignement que les pécheurs ont de la vertu, la haine de celui qui le leur annonce : en les aigriſſant, ils leur font du crime une eſpéce de point d'honneur affreux ; de ſorte que ce n'eſt plus leur fragilité ſeule, qui les y retient ; c'eſt une oſtentation de rage, & un plaiſir ſecret de morguer & de contriſter celui qui les condamne & qui les cenſure publiquement.

Le zèle de la charité ſe fait aimer & reſpecter de ceux-mêmes qu'il reprend & qu'il corrige. S'il ne leur rend pas le vice odieux, il ne leur rend pas du moins le Miniſtre mépriſable ; s'il ne les retire pas du déſordre, il leur fait du moins eſtimer la vertu : ſes entrailles ſont ſi tendrement émues ſur le malheur de ſes frères qui périſſent, qu'il n'eſt rien de touchant & d'attirant qu'il ne mette en œuvre pour les ſauver ; s'il excéde quelquefois, c'eſt plutôt un excès de douceur & de tendreſſe, que de rigueur & de dureté. C'eſt une mère qui enfante tous les jours ſes enfans à Jeſus-Chriſt, qui eſt ingénieuſe à éloigner tout ce qui pourroit même bleſſer leur foible délicateſſe, & qui garde pour elle ſeule le travail, les douleurs & les peines. Si le ſuccès ne répond pas à ſes ſoins, ſes larmes & ſes ſoupirs ſont la ſeule vengeance qu'elle tire de leur ingratitude ; ſon amour même pour eux ſemble croître avec leurs égaremens : plus elle les voit ſur le point de périr, plus ſa tendreſſe s'allarme & ſe réveille : errans ou revenus à elle, elle les porte

toujours dans ſon ſein : elle ne les perd point de vûe ; leur péril la touche bien plus que leur dureté à ſon égard : elle conſentiroit même ſans peine à devenir à leur égard une eſpéce d'anathême, pourvû qu'ils ne le fuſſent pas eux-mêmes à l'égard de Jeſus-Chriſt : ce n'eſt jamais l'humeur & le chagrin, c'eſt l'amour ſeul, qui lui dicte ſes remontrances ; & pour peu qu'on ne ſoit pas barbare & dénaturé, il eſt difficile qu'un Paſteur de ce caractère ne trouve des cœurs ſenſibles à ſes ſoins & à ſa tendreſſe, & ne voye ſon miniſtère & ſes travaux conſolés par des ſuccès qu'il n'auroit oſé même attendre. Telle eſt la douceur du zèle qui prend ſa ſource dans la charité : *Benigna eſt.*

Mais en troiſiéme lieu, ce zèle formé par la charité, non-ſeulement éteint dans nos cœurs tout ce que l'humeur & l'impétuoſité pourroient mêler d'aigre & de dur dans nos remontrances ; tout ce que l'endurciſſement des pécheurs, & l'inutilité de nos ſoins à leur égard, pourroit jetter dans notre ame d'impatience & de découragement : mais de plus

il

il nous fait voir avec plaiſir & ſans jalouſie le zèle de nos Confrères plus heureux envers ces pécheurs, & leur miniſtère accompagné de plus de ſuccès & de bénédictions que le nôtre : *Non æmulatur ;* le zèle de la charité n'eſt point jaloux, troiſiéme caractère.

Cette baſſe jalouſie, non-ſeulement déshonore le zèle, mais le ſuppoſe éteint dans nos cœurs. C'eſt une diſpoſition honteuſe qui s'afflige de la converſion même des pécheurs, du progrès de l'Evangile, de la gloire de Jeſus-Chriſt & de ſa grace, quand c'eſt par le miniſtère d'autrui que Dieu opère ces prodiges : ce n'eſt pas le ſalut de nos frères que nous nous propoſons alors ; c'eſt le vain honneur d'en être nous-mêmes les inſtrumens & les miniſtres. La gloire de Dieu ne nous intéreſſe qu'autant que notre gloire propre ſe trouve mêlée avec la ſienne : nous ſouffrons avec chagrin que Dieu ſoit glorifié ; nous voudrions ſuſpendre le cours de ſes miſéricordes infinies ſur nos frères ; & oſerai-je l'ajoûter ici ? nous les verrions périr avec plaiſir, plutôt que

de les voir ſauvés par d'autres ſoins & d'autres talens que les nôtres. Pourvû que Jeſus-Chriſt fût annoncé, ſaint Paul ſe réjouiſſoit de voir l'Evangile fructifier par le miniſtère même de ceux qui cherchoient à le décrier parmi les Fidèles : Moyſe ſouhaitoit que tous ſes frères puſſent recevoir l'eſprit de prophétie, & tous les autres dons miraculeux dont le Seigneur l'avoit favoriſé ; & nous voulons être ſeuls, & ne partager avec perſonne la gloire & les ſuccès du ſaint miniſtère : tout ce qui brille à nos côtés, ou qui nous efface, nous eſt inſupportable, & nous regardons les dons de Dieu dans nos frères, comme notre confuſion & notre opprobre.

C'eſt une grande plaie dans l'Egliſe, que cet eſprit de jalouſie parmi ſes Miniſtres ; & cette plaie eſt d'autant plus triſte, qu'elle eſt plus ancienne & plus commune. Hélas ! les commencemens même de la prédication de l'Evangile, ces ſiécles ſi purs & ſi fervens, n'en furent pas exemts. Oui, mes Frères, ces ſiécles où le martyre étoit comme la récompenſe sûre du miniſtère, furent eux-mêmes infectés

de ce venin : la jalouſie ſuſcita de nouvelles rigueurs aux chaînes du grand Apôtre ; & les ſuccès éclatans & immenſes de ſon apoſtolat, trouvèrent des Miniſtres ravis de les voir arrêtés par ſes liens, comme ſi la parole de Dieu avoit pu être enchaînée avec lui. Eſt-il donc étonnant que cette plaie qui a pu ſouiller le cœur des hommes apoſtoliques, & naître au milieu de tous les prodiges de zèle, de ſainteté, de courage, de déſintéreſſement, de charité, de patience, qui honoroient alors le miniſtère, ſoit devenue plus commune dans la corruption de nos mœurs ? On ſe la cache à ſoi-même ; mais elle jette au-dehors des fruits d'autant plus amers que ſa racine eſt plus profondément cachée dans le cœur : on ſe la déguiſe ſous les noms ſpécieux du zèle & de la charité, mais quel zèle, que l'accroiſſement de la gloire de Dieu & de la connoiſſance de ſon nom remplit de triſteſſe & d'amertume ? quelle charité, que les dons de Dieu dans nos frères aigriſſent & révoltent ?

Voilà cependant le ſcandale dont l'Egliſe gémit tous le jours : c'eſt une

ſorte d'abomination dans le lieu ſaint. Les travaux ſemblables du miniſtère qui devroient, ce ſemble, réunir les ouvriers deſtinés aux mêmes fonctions, les diviſent : on ſe regarde d'un œil jaloux ; on exténue, on dépriſe mutuellement les talens & les ſuccès les uns des autres : les ſuccès de nos frères ne ſont plus dans notre bouche qu'une prévention populaire : nous écoutons leurs éloges avec un air qui les déſavoue ; on ne connoît de bien que celui que l'on fait ſoi-même : il ſemble que l'Eſprit de Dieu ne ſouffle plus où il veut, & qu'il ne peut répandre les dons extérieurs qui ſont fructifier le miniſtère que ſur nous ou ſur les nôtres : on s'empreſſe, on s'intrigue pour s'attirer à ſoi ou aux ſiens les ſuffrages publics ; & on croit avoir rendu gloire à Dieu quand on les a ſouſtrait à ceux à qui ſans nos artificieuſes précautions ils auroient été deſtinés ; comme ſi les applaudiſſemens publics, plutôt que les effuſions ſecrettes de la grace ſur le cœur de ceux qui nous écoutent, décidoient de nos ſuccès aux yeux de Dieu. Que dirai-je encore, puiſque notre oppro-

bre là-deſſus eſt devenu trop public pour le cacher ? Le ſcandale va plus loin : on ſe déchire ; on rend ſuſpect le zèle de ſes frères ; on s'impute mutuellement des excès, ou de rigueur ou de relâchement, oppoſés également à la ſainte ſageſſe de l'Evangile : un miniſtère de paix devient un ſpectacle de guerre & de diſſenſion : on répand parmi les Fidèles cet eſprit de diviſion ; la prévention & la jalouſie des Miniſtres paſſe juſqu'à leurs diſciples ; les uns ſont à Céphas, & les autres à Paul, & l'on fait ſi bien, qu'aucun n'eſt à Jeſus-Chriſt. Quel ſujet d'affliction pour l'Egliſe, & de triomphe pour ſes ennemis ! Ne ſeroit-il pas moins triſte pour elle de manquer d'ouvriers, que de les voir ſe croiſer, ſe décrier, ſe contredire, & ne convenir, ce ſemble, qu'à détruire mutuellement le bien que Dieu pourroit opérer par leur miniſtère ? O mon Dieu ! quand finiront donc ces jours de trouble & de contention ? quand réunis tous dans le même eſprit de paix & dans le ſeul deſir de votre gloire, vous offrirons-nous des travaux & des vœux unanimes pour le ſalut de nos frères ?

En effet, mes Frères, le véritable zèle voit avec de ſaints tranſports de joie, l'œuvre de l'Evangile fructifier entre les mains de tous les Miniſtres employés par l'Egliſe : pourvu que Jeſus-Chriſt ſoit annoncé, ſes deſirs ſont également ſatisfaits. Il eſt même perſuadé que les talens de ceux qui ſont chargés comme lui des fonctions ſaintes, ſont bien plus propres à ſervir d'inſtrumens aux miſéricordes de Dieu ſur les pécheurs, parcequ'il ne les croit pas ſouillés des mêmes foibleſſes que les ſiens. Il demande ſans ceſſe à Dieu comme Moyſe, d'envoyer ceux qu'il doit envoyer, ne ſe croyant pas digne lui-même d'être choiſi pour un miniſtère ſi ſublime : il conſent, comme le Précurſeur, de diminuer, d'être obſcurci, d'être oublié, pourvu que les autres croiſſent, & faſſent croître Jeſus-Chriſt dans les cœurs. Il ſe livre à une joie bien plus pure & plus pleine ſur les ſuccès d'autrui que ſur les ſiens ; parcequ'il ne craint pas alors qu'une complaiſance toute humaine & un orgueil ſecret en ſoit le principe. Rien ne l'attriſte que de voir la moiſſon abon-

dante, & très-peu d'ouvriers capables d'y travailler avec fruit : ſes prières ne montent devant le trône de Dieu que pour le ſolliciter d'en former tous les jours à ſon Egliſe : & quand la bonté de Dieu daigne en ſuſciter quelques-uns & les remplir de ces dons excellens, il joint ſes actions de graces à celles de l'Egliſe ; il bénit le Père des lumières & l'auteur de tous les dons ; ſa joie, ſon amour pour l'Egliſe, ſes deſirs ardens pour la converſion des pécheurs, le font d'avance entrer en part de toutes les bénédictions que le Seigneur va opérer par le miniſtère de ces hommes choiſis qu'il vient de montrer à ſon peuple. Tout ce qui honore l'Egliſe, l'honore lui-même : & il montre par-là que rien n'eſt plus grand & plus digne de la Religion, qu'un zèle que la charité ſeule anime ; & qu'au contraire rien n'eſt ſi bas, ſi mépriſable, ſi ignominieux au ſaint miniſtère, qu'un zèle que la jalouſie ſouille & avilit.

Mais ce ſeroit peu de préſerver notre zèle du poiſon de la jalouſie, ſi nous n'étions en même-tems en garde

contre l'écueil de la témérité & de l'imprudence. Auſſi en quatriéme lieu, le zèle de la charité n'eſt point téméraire & n'agit point en vain : *Non agit perperam ;* quatriéme caractère. Or agir en vain, c'eſt n'avoir égard ni aux tems, ni aux lieux, ni aux perſonnes, ni aux manières, ni à toutes les attentions auſquelles le ſuccès de notre zèle eſt d'ordinaire attaché.

Le zèle eſt une charité ſage & éclairée ; c'eſt un ſaint deſir de ſe rendre utile à ſes frères, mais un deſir rempli de lumière & de prudence, qui nous dirige lui-même dans le choix des moyens. Tout ce qui lui paroît bon, ne lui paroît pas pour cela convenable ; tout ce qui eſt permis, ne lui ſemble pas toujours expédient. Le cœur de la plupart des hommes, mes Frères, eſt ſi corrompu, ſi paîtri d'orgueil, de malignité, de perverſité, & par-là né avec des panchans ſi inalliables avec les régles & les devoirs, que le plus léger contre-tems de notre part, lorſque nous nous efforçons de les y rappeller, devient pour eux une raiſon de s'en éloigner

encore davantage ; il faut, pour ainſi dire, leur applanir toutes les voies. C'eſt bien aſſés qu'ils ayent à combattre leurs inclinations perverſes, ſans que nous les obligions encore de nous pardonner nos contre-tems & nos imprudences. Si vous prévoyez que votre zèle irritera le malade loin de le guérir, attendez que le Seigneur ménage des momens plus favorables à ſa parole : n'expoſez pas la vérité au mépris & à la dériſion : ne cherchez pas à vous décharger de votre zèle, comme d'un fardeau qui vous péſe, ſans prendre garde ſi le lieu où vous voulez le dépoſer, eſt diſpoſé à le recevoir ; ce ſeroit plutôt chercher à ſoulager votre impatience, que les infirmités de votre frère.

L'Apôtre, il eſt vrai, veut que nous reprenions à tems & à contretems : c'eſt-à-dire, qu'il ne faut pas que la réſiſtance & l'endurciſſement des pécheurs nous rebutte, & que l'inutilité de nos ſoins & le défaut de ſuccès nous faſſent abandonner les fonctions ſaintes du miniſtère : c'eſt-à-dire, que lorſque le mal preſſe & gagne, il ne faut pas avoir égard à

la répugnance du malade, & qu'il n'y a pas un moment à perdre pour l'arrêter : c'eſt-à-dire, qu'il y a quelquefois de ſaints excès néceſſaires qui paroiſſent imprudence aux yeux des aux ſages de ce monde ; mais des excès que la charité ordonne & ſanctifie, que l'ordre du Ciel autoriſe, & dont le ſuccès conſolant & ineſpéré juſtifie toujours la ſageſſe. Voilà ce que l'Apôtre appelle reprendre à tems & à contre-tems : mais il ne prétend pas que le zèle dont il nous recommande tant la ſage ſobriété, doive nous diſpenſer des régles de la prudence chrétienne ; & que la ſainteté prétendue de nos intentions, puiſſe excuſer l'irrégularté & la témérité de nos démarches. Ainſi il y a des bienſéances & des meſures de ſageſſe, dont le zèle ne doit jamais s'écarter : il régle ſes inſtructions ſur le caractère de ceux qui l'écoutent ; il choiſit ſes momens pour parler utilement & à propos ; il ne précipite pas des corrections que la patience & la lenteur auroient rendu plus efficaces : ſon grand objet eſt d'être utile à ſes frères ; & le même zèle de

la charité qui forme en nous ce ſaint deſir, eſt toujours ingénieux à nous fournir des expédiens qui en aſſurent le ſuccès.

On voit tous les jours des Miniſtres qu'un zèle inconſidéré jette dans des inconvéniens capables d'anéantir tout le fruit de leurs fonctions, & où l'honneur même de leur caractère eſt avili. Ils entreprennent tout; tout ce qui a l'apparence du bien les anime & les met en mouvement; rien ne leur paroît impoſſible, & rien ne leur ſemble à la place où il doit être: ils voudroient tout changer, tout déplacer: ils commencent par mettre une confuſion univerſelle à tout ce qu'ils touchent, ſous prétexte d'y rétablir l'ordre. Eſprits inquiets, bornés, téméraires, entreprenans, pourvu qu'ils s'agitent, ils ſont contens d'eux-mêmes, & croyent remplir toute juſtice: ils vont hardiment heurter de front à tous les inconvéniens les plus délicats, les plus dignes d'être ménagés, les plus expoſés à des ſuites grandes & fâcheuſes, les plus capables d'arrêter la prudence & l'habileté la plus conſommée: & au ſortir

de cet écueil, où ils viennent de ſe briſer, & de donner au public une ſcène toujours deſagréable au miniſtère, ils vont avec la même ſécurité tenter une autre entrepriſe qui ne leur offre pas moins de péril, & ne leur promet pas moins de confuſion. Cependant ce ſont là des ouvriers édifians d'ailleurs, laborieux, irréprehenſibles, & que la piété elle-même jette dans cet excès : en quoi il eſt d'autant plus triſte pour l'Egliſe, que parmi le petit nombre de Miniſtres qu'elle compte, qui peuvent la ſervir avec fruit par leurs talens & par la ſainteté de leurs mœurs ; il s'en trouve encore que l'indiſcrétion & la témérité lui rendent inutiles & ſouvent même nuiſibles. Car ſi l'irrégularité de leur zèle ne retomboit que ſur eux-mêmes, & ſe bornoit à anéantir le fruit de leurs fonctions ; le ſuccès des Miniſtres ſages pourroit conſoler l'Egliſe de l'inutilité de leurs ſoins. Mais ce qui la remplit d'amertume, c'eſt que le zèle imprudent décrie dans l'eſprit des hommes mondains le zèle le plus meſuré & le plus ſage ; c'eſt qu'il ſuffit qu'un Miniſtre

en voulant remédier aux vices & aux ſcandales, ait donné dans des excès qui lui ont attiré des dériſions ou des cenſures, pour rendre tout zèle ridicule ou mépriſable aux pécheurs. Le monde eſt ravi de pouvoir ſe perſuader qu'on ne peut le condamner ſans ſe jetter dans des extrêmités que le ſimple bon ſens déſavoue : il redit alors avec oſtentation qu'il n'y a que du ridicule & de la foibleſſe d'eſprit dans nos invectives contre le vice ; il triomphe, quand il voit la doctrine ſublime de l'Evangile, dont nous lui vantons tant la ſageſſe, défigurée par les procédés peu ſenſés du miniſtère. Nous avons beau nous préſenter à lui avec les larmes de la modération & de la prudence chrétienne ; le ſeul appareil de la doctrine & de l'inſtruction excite ſon mépris ou ſa riſée : il ne voit plus rien de ſérieux & de ſenſé dans des vérités hors deſquelles tout eſt vanité & folie ; & confondant la Religion avec le Miniſtre qui l'annonce, il fait de l'un & de l'autre un ſujet affreux de dériſion & de cenſure.

Tels ſont les inconvéniens d'un zè-

le indiſcret & mal placé. Nous devons traiter les vérités divines avec la même circonſpection & la même Religion que nous touchons les choſes ſaintes : ce n'eſt pas reſpecter ſon miniſtère, que de le commettre : expoſons à la bonne heure notre vie, notre ſanté, nos biens, pour le ſalut de nos frères, & pour la gloire du Seigneur dont nous ſommes les Miniſtres ; mais n'expoſons pas ſa gloire elle-même dont les intérêts ſont confiés à notre ſageſſe : ſouvenons-nous que le zèle inconſidéré du miniſtre fait preſqu'autant blaſphémer ſon ſaint nom, que ſes mœurs diſſolues & ſcandaleuſes. Car du moins ſes ſcandales, l'impie ne les attribue pas à l'Egliſe qui en gémit, qui les abhorre, qui les punit : mais les excès & les incongruités de ſon zèle, l'impie les croit autoriſés par la Religion : il s'en prend à elle de l'imprudence de ſes Miniſtres : il ſe perſuade que tout eſt outré & exceſſif dans la morale de Jeſus-Chriſt ; & qu'une doctrine dont les Maîtres & les Miniſtres ſont ſi peu ſenſés, ne peut former que des diſciples & des ſectateurs qui leur reſſemblent.

Mais, mes Frères, la jalouſie & la témérité dans le zèle ſont d'ordinaire les ſuites & les triſtes fruits de l'orgueil : voilà pourquoi l'Apôtre, pour bannir plus sûrement ces deux vices du zèle, ajoûte qu'il en faut bannir l'orgueil ; cinquiéme caractère du véritable zèle, il ne s'enfle point : *Non inflatur.*

En effet, il ne s'enfle ni de ſes talens, ni de ſes ſuccès, ni de la médiocrité des talens & des ſuccès de ſes frères, ni des vaines louanges des hommes, ni de leurs cenſures, ni de la faveur des Grands, ni de leurs perſécutions & de leurs mépris ; en un mot, le vent empoiſonné de l'orgueil trouve toutes les avenues de ſon cœur fermées par la charité, & n'y vient point infecter les dons de Dieu. Le zèle de la charité ne s'attribue rien à lui-même : ſa première impreſſion eſt d'anéantir en nous tout retour vers nous ; c'eſt d'établir le ſaint amour dans notre ame ſur les ruines de notre amour propre ; c'eſt de l'y faire régner en ſouverain, d'y effacer l'homme, pour ainſi dire, & d'y mettre Dieu ſeul en ſa place : de ſorte qu'a-

lors unis à Dieu ſeul, nous ne voyons que Dieu ſeul; nous n'agiſſons que pour Dieu ſeul; nous n'avons plus de joie, de triſteſſe, de complaiſance, que par rapport à Dieu ſeul.

Ainſi le zèle de la charité ne s'enfle point de ſes talens: il les a reçus de Dieu; comment s'éleveroit-il des dons qui ne ſont pas à lui, qui ne viennent pas de lui, & qui ne lui ſont donnés que pour ſes frères? des dons qui n'ajoûtent rien à ſa propre vertu, & qui le chargent ſeulement d'un plus grand compte qu'il en faudra rendre? Il ne s'enfle pas plus de ſes ſuccès: c'eſt Dieu ſeul qui les opère dans les cœurs; & ſi l'homme y met quelque choſe du ſien, ce ſont peut-être ſes foibleſſes qui en diminuent le progrès, & qui mettent des obſtacles ſecrets aux miſéricordes du Seigneur ſur ſes frères.

Qu'il eſt rare cependant qu'on ne ſe laiſſe pas éblouir de ce vain éclat! Luc. 10. 20. *Ne vous glorifiez pas*, diſoit Jeſus-Chriſt à ſes Diſciples, *de ce que les démons vous obéiſſent; mais réjouiſſez-vous plutôt de ce que vos noms ſont écrits dans le Ciel.* Hélas! il n'eſt que trop

vrai qu'on s'applaudit des ſuccès de ſon miniſtère qui ne ſont pas à nous, & nous ne ſommes point touchés des infidélités qui nous appartiennent, & qui, lorſque nous contribuons à faire écrire les noms de nos frères dans le livre du ciel, en effaçent peut-être le nôtre. Quels ſuccès peuvent jamais égaler ceux de l'apoſtolat de ſaint Paul? que de villes, que de provinces, que de nations entiéres appellées par ſon miniſtère à la connoiſſance de Jeſus-Chriſt! que d'Egliſes floriſſantes établies par ſes ſoins! il craint cependant qu'en travaillant à inſtruire & à ramener les autres ſous l'empire de Jeſus-Chriſt, il n'en ſoit lui-même rejetté : *Ne cùm aliis prædicaverim, ipſe reprobus efficiar.* Ses grands ſuccès l'allarmoient, loin de le raſſurer. Ce n'eſt pas qu'il s'en fît honneur à lui-même; il nous avoit ſouvent averti que celui qui plante & qui arroſe n'eſt rien : mais il craignoit que les dons de Dieu ne lui fiſſent oublier la foibleſſe & l'impuiſſance de l'homme. 1. Cor. 9. 27.

Le zèle de la charité ne s'enfle donc ni de ſes talens, ni de ſes ſuccès écla-

tans : mais il ne s'enfle pas auſſi de la médiocrité des talens & des ſuccès de ſes frères. Il eſt perſuadé que Dieu ne leur refuſe ces dons extérieurs, que pour les enrichir plus abondamment des dons intérieurs & ſeuls eſtimables de la charité & de la grace : loin donc de s'élever au-deſſus d'eux par ces comparaiſons ſecrettes de l'orgueil, il reſpecte, il envie la plénitude de leur ſainteté & de leur juſtice, tandis qu'il ſe regarde lui-même comme un canal qui demeure ſouvent vuide, après avoir enrichi de ſes eaux les terres & les campagnes. Non, mes Freres, ce ne ſont pas toujours les grands talens, qui ſuppoſent en nous les plus grandes vertus : ils nous rendent plus utiles aux hommes ; mais ils ne nous rendent pas toujours plus agréables à Dieu : ils avancent ſon œuvre dans les autres ; mais ils la retardent ſouvent en nous-mêmes. La ſageſſe de Dieu employe quelquefois pour la conſommation de ſes Elus des inſtrumens qu'il rejette après s'en être ſervi, & qu'il n'avoit deſtinés qu'à ce ſeul uſage. Ce n'eſt pas ce que le Seigneur opère

par nous, qui doit nous raſſurer ; c'eſt uniquement ce qu'il opère en nous. Quand nous parlerions le langage des Anges, nous pouvons n'être devant Dieu qu'un airain ſonnant : il ſemble même que le juſte diſtributeur des dons & des graces, en a tellement ménagé la diſpenſation, que ceux qu'il ſemble le plus combler de ces dons éclatans & extérieurs, ne ſont pas d'ordinaire ceux en qui il verſe plus abondamment les richeſſes intérieures & ſecrettes de la grace ; & qu'au contraire ceux à qui il refuſe ces dons brillans, il ſemble les dédommager par une abondance de ſainteté, connue de lui ſeul, & mille fois plus digne d'être admirée, que tout ce vain éclat qui nous attire les applaudiſſemens des hommes, & qui par-là nous laiſſe ſouvent plus vuides de graces & plus pleins de nous-mêmes devant Dieu.

Enfin, le zèle de la charité ne s'enfle ni des louanges ni des mépris, ni de la faveur ni de la contradiction des hommes. Un Miniſtre ſaint, qui dans ſes fonctions ne ſe propoſe que le ſalut de ſes frères, ne ſent en lui

de joie, de chagrin, de crainte, d'eſpérance, que par rapport à ce ſeul objet : tout ce qui ne lui annonce pas ce fruit unique de ſes peines, ne le touche pas : les louanges des hommes qui ne ſont pas les ſignes conſolans de leur retour à Dieu, ne ſont pour lui que comme les clameurs de ces enfans dont parle l'Evangile, qui n'ont de ſérieux que les jeux puériles de ce bas âge. Il ſait que ces applaudiſſemens n'ont pour principe que l'orgueil, la prévention ou l'inconſtance des hommes ; qu'ils fouleront demain aux pieds l'idole qu'ils viennent d'élever aujourd'hui ; qu'ils louent plutôt pour s'honorer eux-mêmes, que pour honorer la vertu ; que la bizarrerie & le peu de ſolidité de leurs ſuffrages leur ôte tout ce qui pourroit même ſatisfaire l'orgueil ; qu'ils envient ſouvent & mépriſent en ſecret ceux qu'ils ſemblent admirer tout haut ; & qu'il eſt rare que leur cœur ratifie les louanges de leur bouche.

Le zèle de la charité ne s'enfle point des louanges ; mais il ne s'éléve pas auſſi des mépris & des perſécu-

tions. Il eſt vrai qu'elles ſont promiſes à la piété, & propoſées comme la gloire & la récompenſe du miniſtère, & par-là, dès qu'on s'en attire de la part des hommes, il ſemble qu'on eſt en droit de ſe croire marqué du ſceau de l'Apoſtolat : ainſi on s'applaudit de leurs contradictions comme d'un honneur inſéparable de la prédication de l'Evangile ; on croit ſuccéder au zèle des premiers hommes apoſtoliques, parcequ'on ſuccéde à leurs tribulations ; & on ſe perſuade avoir rempli glorieuſement ſon miniſtère, quand on l'a rempli avec le mépris & les mauvais traitemens de ceux envers qui nous l'exerçons. Mais d'où ſavez-vous que vous ne devez pas à votre imprudence plutôt qu'à leur malice, les contradictions que vous eſſuyez de leur part ? L'humeur, l'emportement, l'indiſcrétion n'ont-ils pas ôté à votre zèle tout ce qu'il auroit eu de reſpectable, & fait retomber ſur vous ſeul les mépris & les perſécutions que vous rejettez avec complaiſance ſur votre miniſtère ? n'eſt-ce pas la manière peu meſurée ou peu décente d'annoncer la vérité

qui l'a rendue dans votre bouche odieuſe ou ridicule ? Vous glorifier de ces contradictions, c'eſt vous glorifier ſouvent de l'abus que vous avez fait de votre miniſtère. Ainſi, ni les louanges ni les mépris des hommes dans nos fonctions ne doivent pas flater notre orgueil ; leurs louanges, parcequ'elles ne nous ſont pas dûes ; leurs mépris, parceque ſouvent ils nous ſont dûs.

On voit tous les jours des miniſtres contens d'eux-mêmes, quand ils ont réuſſi à s'attirer la haine des pécheurs : il ſemble que c'eſt là le ſeul ſuccès qui les flate, & qu'ils ſe propoſent dans leurs fonctions : il ſemble que la vérité dont ils ſont les Miniſtres, cette vérité ſi aimable & ſi digne de reſpect, ne doit jamais qu'aigrir & révolter tous ceux qui l'écoutent. J'avoue que le monde, ce monde pour lequel Jeſus-Chriſt n'a pas prié, ne ſauroit la goûter ; il eſt compoſé de cœurs endurcis & rebelles qui la rejettent, d'eſprits ſuperbes & incrédules qui ſe font une gloire affreuſe de la traiter de puérilité & de foibleſſe. Mais il s'y trouve auſſi des

cœurs leſquels, quoique prévenus de mille paſſions honteuſes, ne laiſſent pas de ſentir ſa force, ſa majeſté, ſa néceſſité, ſa ſageſſe, & de reſpecter des maximes qu'ils ne ſont pas encore en état de ſuivre & de goûter ; que dis-je, de les reſpecter ? de ſouhaiter même de s'y conformer, de les aimer d'un amour à la vérité encore foible & impuiſſant, & ſur-tout lorſqu'elles leur ſont annoncées avec la ſageſſe & la dignité qu'exige le miniſtère : or les pécheurs de ce caractère forment toujours le plus grand nombre de ceux qui nous écoutent.

Non, mes Frères, ne mettons rien du nôtre au zèle de la charité ; n'y mêlons point les défauts de l'homme : & alors les vérités que nous annonçons révolteront à la vérité les paſſions ; mais elles ſe feront reſpecter de ceux mêmes que les paſſions entraînent : leur cœur corrompu les rejettera, les mépriſera en apparence ; mais leur raiſon & leur conſcience leur rendront un hommage ſecret : ils les combattront tout haut ; ils en décrieront la prétendue rigueur exceſſive ; mais ils en ſentiront tout

bas l'équité, la modération & la ſageſſe : en un mot, ils ſe feront honneur de nous condamner ; il nous traiteront de déclamateurs outrés ; mais au-dedans, ils nous juſtifieront & ſe condamneront eux-mêmes. Tel eſt le zèle de la charité ; il ne s'enfle point, *non inflatur ;* rien ne l'enorgueillit, parceque ce qu'il met du ſien dans les fonctions, le ſeul endroit par où il pourroit s'élever, c'eſt uniquement ce qui l'humilie.

Mais ſi ce zèle n'eſt pas ſuſceptible du plus léger orgueil, il l'eſt encore moins de cette ambition criminelle, qui eſt comme la conſommation & l'excès le plus marqué de l'orgueil : *Non eſt ambitioſa ;* ſixiéme caractère.

Quand je parle de l'ambition qu'il faut éviter dans le zèle, je ne prétends pas combattre ce zèle abſolument faux & hypocrite, qui regarde les fonctions ſaintes du miniſtère comme la voie des honneurs & des dignités, & qui ne travaille en apparence au ſalut de ſes frères, que par le ſeul motif de s'élever lui-même, & de parvenir à un lieu de repos & de prééminence dans l'Egliſe. C'eſt un

ſcandale

ſcandale dont notre ſiécle a gémi plus d'une fois : les honneurs du Sanctuaire deſtinés au travail & à la piété ſous un Prince religieux, ont pu multiplier les zèles hypocrites dans l'Egliſe; & la même attention du Souverain à ne choiſir que des ouvriers pieux & fidèles, a pu en former qui ont emprunté les dehors & les apparences de la piété pour avoir part à ſes choix. La corruption des hommes abuſe de tout, de la piété des Grands comme de leurs vices : leurs ſcandales multiplient les déſordres ; & leurs ſaints exemples n'enfantent ſouvent parmi nous que de fauſſes vertus.

Ce n'eſt donc pas cette ambition baſſe & groſſière de l'hypocrite, qui corrompu dans le cœur, & vivant dans le crime, ſe dévoue à des fonctions ſaintes comme à la voie la plus ſûre de la fortune & de l'élévation ; ce n'eſt pas, dis-je, cette ambition, qui me paroît la plus à craindre pour ceux qui m'écoutent ici : il faut être né ſans aucun ſentiment d'honneur & de religion pour en être capable ; il faut pouvoir ſe jouer tranquillement de tout ce qu'il y a de plus ſaint

& de plus ſacré, ſoutenir de ſens froid le perſonnage d'impoſteur public, & faire de mille profanations ſacriléges, les moyens affreux de ſoutenir ce perſonnage avec ſuccès : or il ſe trouve peu d'ames d'un caractère aſſés horrible pour avoir perdu à ce point toute pudeur, & toute crainte de Dieu & des hommes.

Mais une ambition plus dangereuſe eſt celle que nous nous diſſimulons à nous-mêmes ; celle qui eſt pourtant le motif ſecret & caché qui anime à notre inſu, & qui par conſéquent infecte, tout le détail de nos fonctions les plus ſaintes. Voilà quelle eſt l'ambition à craindre pour le miniſtère ; & d'autant plus qu'elle bannit tout ce qu'il y a de groſſier & de frappant, avec quoi la conſcience auroit de la peine à ſe familiariſer. On n'eſt point impoſteur public : les mœurs ſont régulières ; on a horreur du crime ; on ſe livre de bonne foi aux fonctions du miniſtère ; on ſe propoſe d'être utile à ſes frères : mais un point de vûe plus éloigné nous anime & nous ſoutient. Tant d'autres avant nous ont réuſſi par cette

voie ; on ne déſeſpère pas d'atteindre où ils ſont parvenus ; on enviſage de loin la récompenſe. On n'oſe en convenir avec ſoi-même : mais dès que nos eſpérances ſont tombées, & que ce phantôme qui nous ſoutenoit a diſparu, le dégoût ſuccéde au zèle ; la ſanté commence à devenir un prétexte qui nous éloigne des fonctions ; le ſalut de nos frères ne nous touche plus que foiblement ; & l'on ceſſe d'être zélé, dès qu'on ceſſe d'eſpérer & de prétendre.

Une autre ambition encore aſſés ordinaire dans le miniſtère, eſt celle du ſuccès. Les Miniſtres les plus pieux ne ſont pas à l'épreuve de cette tentation : on veut réuſſir & entraîner après ſoi par la force de la parole ſainte, les Grands & le Peuple : c'eſt la gloire de Dieu, & l'utilité publique, qui pallie l'orgueil & l'injuſtice de ce deſir : on s'afflige, on ſe rebutte quand le ſuccès ne répond pas à nos eſpérances : un fruit ſecret & ſolide que Dieu peut opérer par notre miniſtère ne dédommage point notre vanité ; on veut de l'éclat & des applaudiſſemens ; on ſouhaiteroit preſ-

que ; comme l'orgueilleux Hérode, entendre ceux qui nous écoutent, s'écrier : *C'eſt la voix de Dieu & non celle de l'homme.* Dès que ce ſpectacle de vanité ne nous environne point, on porte impatiemment le ſilence & la ſolitude qui nous ſuit ; on ne voit plus rien d'attirant dans les fonctions ; on n'en ſent plus que le poids & le travail : on s'y cherchoit ſoi-même ; dès qu'on n'y trouve plus que Dieu ſeul, on croit avoir perdu ſon tems & ſes peines.

Act. 12. 22.

Auſſi le ſeptiéme caractère du zèle, animé par la charité, eſt de ne pas chercher ſes propres intérêts : *Non quærit quæ ſua ſunt.*

Un Miniſtre ſaint ne ſe propoſe de travailler que pour Dieu, dans l'ordre de Dieu, & ſous la main de Dieu. Il ſait que ſon Eſprit ſouffle où il veut ; qu'il y a différens dons & divers talens dans l'Egliſe ; & que les plus applaudis ne ſont pas toujours les plus utiles : il ſe ſouvient que s'étant conſacré à l'Egliſe, tous ſes dons & tous ſes talens ne ſont plus à lui, & qu'il eſt tout à ſes frères : ainſi pourvu qu'il conſacre à leur ſalut ſes ſoins, ſon

travail & ſes veilles, il croit avoir rempli les deſſeins de Dieu ſur lui. Il ne choiſit pas même le genre de travail le plus conforme à ſon goût : il ſe livre à celui que l'Egliſe lui deſtine ; il n'en examine ni les avantages, ni les incommodités : ce qui le regarde lui ſeul, n'eſt compté pour rien dans un miniſtère qui doit être tout pour Dieu & pour ſes frères. Il ſe regarde comme un inſtrument entre les mains de l'Egliſe, prêt à tout, à poſer les fondemens, ou à élever & orner l'édifice ; en un mot, ſans autre deſtination que celle des premiers Paſteurs qui le mettent en œuvre. Auſſi aiſe d'être employé aux miniſtères les plus obſcurs, qu'aux plus éclatans ; auſſi zélé quand il faut, comme Jeſus-Chriſt, laiſſer venir à lui les petits & les enfans, que lorſqu'il s'agit de porter ſa parole devant les Rois & les Grands de la terre : ſon unique gloire eſt que Dieu ſoit glorifié, & que lui-même puiſſe être oublié.

Voilà, mes Frères, le fond & l'eſprit du véritable zèle, un déſintéreſſement univerſel de tout ce qui

ne ſe rapporte qu'à nous ſeuls ; c'eſt-à-dire, non-ſeulement de notre gloire propre & de nos commodités, mais même de nos goûts, de nos préjugés, & de nos vûes particulières. Car ſouvent on veut ſe choiſir à ſoi-même des fonctions que Dieu ne nous a pas réſervées ; on regarde le goût qui nous y porte comme une diſtinction qui vient d'enhaut : le dégoût, la répugnance qu'on ſent pour tout autre travail, nous paroît une raiſon légitime qui nous en diſpenſe. En vain l'ordre de ceux qui ont droit de diſpoſer de nous, nous y applique ; nous trouvons mille prétextes de ſanté, d'inſuffiſance, d'impoſſibilité, pour nous y ſouſtraire : nous ne faiſons pas attention que ce n'eſt pas à nous à nous envoyer nous-mêmes ; qu'il ne ſuffit pas de ſe propoſer le bien ; qu'il n'eſt tel pour nous que lorſque l'Egliſe le demande de nous ; & que l'ordre de Dieu ſur nous eſt plus ſouvent marqué dans nos répugnances que dans nos goûts. Moyſe ne trouvoit en lui qu'une oppoſition infinie à la conduite du peuple à laquelle Dieu l'appelloit : ſa douceur,

ſa timidité, l'embarras de ſa langue lui paroiſſoient des raiſons légitimes pour ſe diſpenſer d'aller porter ſa parole devant Pharaon, & lui ordonner de la part du Seigneur de laiſſer ſortir ſes frères de l'Egypte : ſa répugnance étoit encore plus forte que les raiſons fondées ſur la peine qu'il avoit à s'énoncer, & ſur d'autres craintes qui le regardoient tout ſeul : cependant il les ſacrifie l'une & l'autre à l'ordre de Dieu ; & ſes ſuccès prodigieux furent en même-tems & la preuve éclatante de ſa miſſion, & la récompenſe de ſa ſoumiſſion & de ſon ſacrifice. L'hiſtoire des Saints nous fournit mille pareils exemples : mais à la plupart de ceux qui ſe conſacrent au ſaint miniſtère, il faut quelque choſe de ſenſible & d'humain qui les dédommage de leurs peines ; ſi ce n'eſt pas la gloire, ou un vil intérêt, c'eſt le goût. Ce n'eſt pas qu'il faille s'interdire toutes les fonctions pour leſquelles nous ſentons plus d'attrait ; & que le goût qui nous y porte doive être regardé comme une raiſon légitime de nous en éloigner : ce ſeroit une illuſion encore plus dange-

reuſe. Car le talent pour un miniſtère ſe manifeſte ſouvent par le goût qui nous y determine : mais il ne faut pas que lui ſeul décide de nos choix ; ſa déciſion toute ſeule eſt toujours ſuſpecte ; & s'il ſeroit injuſte de l'en exclure tout-à-fait, il ne l'eſt pas moins de l'en rendre le ſeul arbitre. En effet, ſi nous y prenons garde, nos goûts ne vont guères à ce qu'il y a de plus pénible, de plus abject, de moins ſatisfaiſant pour l'amour propre : comme c'eſt lui ſeul qui d'ordinaire les forme en nous, il n'a garde de nous propoſer des objets qui le mortifient, & ne lui laiſſent aucune reſſource : il ne cherche qu'à ſe ſoutenir & à revivre, pour ainſi dire, de ſes cendres, & par les œuvres mêmes deſtinées à l'éteindre ; & comme il n'oſeroit nous attaquer par les attraits du vice, il nous prend plus ſurement par les apparences de la vertu.

Le zèle de la charité ne ſe cherche donc pas lui-même : *Non quærit quæ ſua ſunt ;* il ne ſe propoſe point de conſolations humaines : mais il ne s'irrite pas auſſi des tribulations :

Non irritatur ; huitiéme caractère.

La vérité dont nous ſommes les Miniſtres eſt l'ennemie du monde, de ce monde que Jeſus-Chriſt a réprouvé ; & ce monde eſt l'ennemi le plus implacable de la vérité. Ce ſont deux puiſſances, dit ſaint Auguſtin, qui travaillent mutuellement à ſe détruire : la vérité fait une guerre continuelle au monde ; & le monde raſſemble tous ſes traits les plus dangereux & les plus violens contre la vérité : c'eſt-là la guerre que Jeſus-Chriſt eſt venu apporter ſur la terre ; il eſt donc inévitable à ceux qui ſont chargés du ſoin d'annoncer la vérité, de trouver le monde armé contre eux ; & comme tous ſes efforts contre elle ſont inutiles, il eſt reduit à s'en prendre preſque toujours à ſes Miniſtres. Il les calomnie ; il les charge d'opprobres ; il les traite de ſéducteurs & d'hypocrites ; il en fait le ſujet impie de ſes dériſions & de ſes cenſures ; il leur ſuſcite des obſtacles & des contradictions ; il met tout en œuvre, afin que le ſaint miniſtère leur devienne auſſi dégoûtant qu'il eſt odieux à lui-même. Telles ſont

les amertumes & les tribulations attachées ſouvent aux fonctions du zèle le plus ſage & le plus modéré : mais alors ce zèle toujours ſoutenu par la charité, ne s'irrite ni contre le monde qui le charge d'outrages, ni contre ſon miniſtère qui les lui attire. Au contraire, comme nous l'avons déja dit, plus il voit les pécheurs révoltés contre la vérité, plus ſa charité pour eux s'attendrit & s'enflâme ; plus ils lui laiſſent voir de fiel & d'aigreur, plus il leur montre de douceur & de tendreſſe ; plus leur ſalut lui paroît déploré, plus ſes entrailles ſont déchirées de mille douleurs cuiſantes & ſecrettes : ce ſont les douleurs d'une mère qui ſent qu'on arrache les enfans de ſon ſein. Le zèle de la charité prend ſeulement toutes les meſures de ſageſſe, de peur que ſon imprudence ne lui attire des contradictions de la part des pécheurs ; mais lorſque malgré ces ſages ménagemens, il les éprouve, ſa douceur & ſa charité pour eux n'y perdent rien. Première épreuve du zèle ; les contradictions de la part du monde.

Mais il eſt encore d'autres épreu-

ves plus délicates & plus dangereuſes : auſſi il ne s'irrite pas, en ſecond lieu, contre les Supérieurs qui l'appliquent à un travail ingrat & ſtérile. Il ne les accuſe pas de manquer de diſcernement & de lumière ; il ne s'érige pas en cenſeur de leur conduite : il ne les ſoupçonne pas de prédilections injuſtes ; de réſerver à d'autres plus favoriſés, des fonctions ou plus conſolantes ou plus honorables, tandis qu'ils ſemblent le condamner à ce qu'il y a de plus pénible & de plus obſcur. Ils reſpectent l'ordre de Dieu dans ceux qui lui tiennent ici-bas ſa place ; il entreprend même avec plus de confiance les œuvres qu'il n'a pas lui-même choiſies, perſuadé que s'il n'y trouve pas la conſolation du ſuccès, il y trouvera toujours du moins le mérite de la ſoumiſſion & de l'obéiſſance. Rien n'eſt capable de troubler ſa tranquillité, parceque rien ne lui paroît arriver que par les ſages ménagemens de la Providence : ſeconde épreuve. Enfin : il en trouvera même dans les Collégues de ſon miniſtère, dans la diverſité des doctrines & des opinions, dont le démon

ne ſe ſert que trop heureuſement pour mettre un obſtacle funeſte au progrès de l'Evangile. Auſſi un Miniſtre ſaintement zélé ne s'irrite pas, ne s'emporte pas, contre ceux de ſes confrères, qui renverſent par leur indiſcrétion ou par leur fauſſe doctrine, le fondement qu'il avoit poſé : il demande ſeulement à Dieu qu'il leur manifeſte ſa vérité ; que cette lumière divine diſſipe leurs erreurs & triomphe de leurs préjugés, afin que la voix unanime des Miniſtres donne à la vérité la force & l'efficace que leurs diviſions lui ôtent : il n'aigrit pas la plaie & la douleur de l'Egliſe en les décriant, & n'ajoûte pas au ſcandale de leur infidélité, celui de ſon emportement & de ſa haine : il ſait que ces triſtes invectives contre les Miniſtres retombent toujours ſur le miniſtère ; qu'en nous condamnant les uns les autres, nous autoriſons le monde à nous refuſer à tous également ſon reſpect & ſa docilité ; qu'il ſuffit de rétablir ce que les Miniſtres ignorans ou infidèles ont détruit, ſans vouloir les détruire eux-mêmes ; & d'effacer les taches dont ils ont pu

défigurer la vérité, ſans noircir & défigurer leur perſonne.

Voilà les épreuves que le monde ſuſcite tous les jours à notre zèle : voilà celles qui nous viennent même du fond du ſanctuaire, d'où nous ne devions attendre que des ſecours & des conſolations. Le zèle n'auroit plus de mérite, s'il ne trouvoit des contradictions & des épreuves : mais ces contradictions, la ſageſſe de Dieu ne les ménage pas à notre zèle pour l'irriter, mais pour l'éprouver & le couronner : s'en prendre alors aux hommes des contradictions dont ils traverſent l'œuvre de Dieu ; c'eſt s'en prendre à Dieu même qui ſe ſert de leur malice pour des fins qui nous ſont inconnues. Il veut peut-être que ſa gloire éclate davantage par les difficultés mêmes qui ſembloient y mettre un obſtacle inſurmontable : il a toujours conduit ſes deſſeins par les voies les plus capables en apparence de les renverſer ; il ordonne le ſacrifice d'Iſaac quand il veut faire naître de lui un peuple innombrable ; il ſouléve le monde entier contre les Apôtres dans le tems même qu'il veut

le ſoumettre à la foi par leur miniſtère. Les contradictions que permet ſa ſageſſe, ont toujours annoncé le ſuccès; toutes ſes œuvres ont toujours été marquées par ce divin caractère: il veut par-là non-ſeulement éprouver notre foi, mais humilier notre orgueil. Nous voudrions pouvoir attribuer le ſuccès des entrepriſes ſaintes à la ſageſſe de nos meſures: il les déconcerte; il permet que la malice des hommes les tourne contre nous-mêmes; il ne nous laiſſe plus voir d'eſpérance de réuſſir, afin que le ſuccès devienne ſon ouvrage ſeul, & que nous lui en rapportions toute la gloire. Si tout réuſſiſſoit d'abord au gré de notre zèle; ſi toutes les voies s'applaniſſoient devant nous, un ſuccès ſi promt, ſi continuel, ſi facile, nous laiſſeroit peut-être croire que nous y avons la meilleure part: nous en ferions peut-être un honneur ſecret à nos talens, & à la ſageſſe de notre conduite; nous n'y verrions pas aſſés le doigt de Dieu. Mais quand les obſtacles eux-mêmes nous facilitent ſon œuvre; que le bien que nous nous propoſons, ſemble ſortir du ſein mê-

me des contradictions qui auroient dû l'étouffer dans ſa naiſſance ; & que tout s'accomplit lorſque tout paroiſſoit le plus déſeſpéré , alors nous nous écrions avec le Prophéte : *C'eſt le Seigneur , & non l'homme , qui a fait toutes ces choſes.* Nous rentrons dans le néant de notre foibleſſe & de notre impuiſſance ; nous ne nous confions plus dans un bras de chair , dans des talens foibles & humains ; nous ne regardons plus les contradictions des hommes comme les amertumes du miniſtère : elles nous conſolent loin de nous aigrir ; elles relévent notre eſpérance , loin de l'abbattre ; elles raniment notre zèle , loin de le refroidir ; plus elles augmentent , plus nous nous croyons près du moment , où celui qui ſe plaît à tirer la lumière des ténébres , va les anéantir & les faire même ſervir à ſon œuvre : nous ne nous en prenons plus aux hommes des obſtacles qui paroiſſent différer ce moment , & le ſuſpendre ; ou ſi nous nous en prenons à quelqu'un , c'eſt à nos foibleſſes ſecrettes , qui ſeules peuvent retarder l'œuvre de Dieu ſur nos frères. Mais

ce ſentiment même de nos propres misères ne nous décourage point ; il excite ſeulement en nous de nouvelles attentions ſur nous-mêmes ; il renouvelle notre fidélité dans les devoirs ; il rallume notre tiédeur & notre pareſſe ; & nous nous préſentons au combat avec plus de ferveur, & des armes plus propres à détruire toute hauteur qui s'éléve contre la ſcience de Dieu.

De ce caractère du zèle il en naît un autre qui ſera le dernier dont nous parlerons ici : non-ſeulement il ne ſait pas s'irriter contre les pécheurs : mais il ne ſait pas même penſer le mal d'eux : *Non cogitat malum.*

C'eſt un défaut aſſés ordinaire aux perſonnes qui ont du zèle, de croire tout déſeſpéré pour certains pécheurs ſur-tout, qu'ils trouvent inſenſibles aux inſtructions, aux avis, aux remontrances ; plus ils deſirent leur ſalut, moins ils l'eſpèrent. Ils croyent voir l'abandon de Dieu écrit dans le caractère de leur cœur & de leurs paſſions : leur langage confirme la témérité de leurs penſées ; ils ſes plaignent tout haut comme des hom-

mes déja jugés ; ils gémiſſent de leur perte ; & comme s'ils étoient déja entrés dans les conſeils du Seigneur, ou que ſes miſéricordes ne fuſſent pas plus abondantes que nos malices, ils pleurent comme perdus, ceux que Dieu eſt peut-être ſur le point de ſauver. C'eſt déja une témérité, de prévenir les jugemens ſecrets de ſa juſtice ; c'eſt un outrage fait à la puiſſance de ſa grace, de ſouſtraire ici-bas les cœurs les plus rebelles à ſon empire ; c'eſt vouloir borner les exemples éclatans de bonté, dont il conſole tous les jours ſon Egliſe dans la converſion des plus grands pécheurs ; c'eſt regarder comme inutile le ſang de Jeſus-Chriſt qui coule encore pour eux dans les canaux des Sacremens ; c'eſt faire du tems de cette vie, qui eſt le temps du repentir & de la miſéricorde, c'eſt en faire le tems de la colère & des vengeances ; c'eſt mépriſer les gémiſſemens des Saints, & les ſupplications de toute l'Egliſe qui prie encore pour eux.

Lorſque Saul perſécutoit l'Egliſe de Dieu, & qu'il faiſoit ſouffrir tant de maux aux Fidèles aſſemblés à Jé-

ruſalem, on n'eût pas cru qu'il y eût de la témérité à le regarder comme un fleau de Dieu deſtiné à purifier ſes Saints, & à être jetté enſuite dans un feu éternel pour y expier ſes perſécutions & ſes cruautés envers les diſciples : cependant lorſqu'il a encore les armes à la main contre Jeſus-Chriſt, un coup ſoudain & inattendu de ſa grace, d'un perſécuteur en fait un Apôtre. Judas au contraire appellé par Jeſus-Chriſt même à l'apoſtolat, le compagnon de ſes courſes, le défenſeur de ſa doctrine, le témoin de ſes prodiges, paroiſſoit ſans doute devoir être aſſis un jour ſur un des douze trônes deſtinés aux Collégues de ſon apoſtolat pour y juger les douze tribus d'Iſrael : cependant il eſt jugé lui-même avant ce grand jour ; il devient un *enfant de perdition*, le premier apoſtat du Chriſtianiſme, & meurt en réprouvé. Les enfans du Royaume peuvent être rejettés ; & Dieu peut ſuſciter des pierres mêmes, des cœurs les plus durs & les plus inſenſibles, des enfans à Abraham. La converſion de Satan ſeul & de ſes anges, eſt la ſeule qu'il

Jean. 17. 12.

eſt défendu d'eſpérer : mais pour nos frères, qui vivent encore parmi nous, & pour leſquels Jeſus-Chriſt eſt mort; quelque abondante que ſoit leur malice, le ſang du véritable Abel peut encore crier pour eux vers le Ciel, & demander, non leur punition, mais leur ſalut & leur délivrance.

Et certes, vous qui jugez votre frère avant que Dieu même l'ait jugé, que ſavez-vous, dit S. Paul, ſi vous qui paroiſſez ſi ferme dans la voie de Dieu, ne tomberez pas pour ne vous plus relever ; & ſi votre frère que vous croyez tombé ſans reſſource, ne ſe relevera pas pour ne plus tomber ? Qui vous a révélé les ſecrets adorables de la miſéricorde & de la juſtice du Seigneur ſur les hommes ? La perſévérance du Juſte & la converſion du pécheur, ne ſont-elles pas également les purs bienfaits de ſa grace & les dons d'une bonté toute gratuite, pourquoi donc croiriez-vous être en droit d'eſpérer le premier pour vous, & de déſeſpérer de l'autre pour votre frère ? Gardez-vous, dit l'Apôtre, de juger avant le tems : il y a dans les tréſors de la

miſéricorde divine tant de reſſources qui nous ſont inconnues, & dans les terreurs de ſa juſtice tant d'abîmes qu'il nous eſt défendu d'approfondir, que nous devons toujours opérer notre ſalut avec crainte, & attendre celui de nos frères avec confiance. Monique pleuroit Auguſtin diſſolu, & infecté des erreurs les plus monſtrueuſes : mais Monique ne le pleuroit pas comme perdu ; & ſon eſpérance pour le retour de cet enfant de ſa douleur donnoit un nouveau crédit auprès de Dieu, à ſes larmes & à ſes prières. Samuel pleura Saül tout le reſte de ſa vie ; & quoique le Seigneur ſemblât avoir rejetté ce Prince infortuné, les larmes du ſaint Prophéte nè laiſſerent pas de ſolliciter toujours ſa converſion & ſon ſalut auprès du Dieu de ſes pères. Le plus haut point de l'iniquité eſt ſouvent le premier moment de la grace : & quand l'enfant prodigue paroît le plus éloigné, ſans eſpoir de retour, & comme perdu dans des régions étrangères ; c'eſt alors qu'il dit : Je retournerai vers mon père ; qu'il revient en effet ; qu'on lui donne le baiſer de

paix & de réconciliation ; & qu'il eſt rétabli dans tous ſes droits. C'eſt ainſi que le véritable zèle de la charité ne déſeſpère jamais : *Omnia ſperat.* Mais ſouvent on ne ſe contente pas de regarder comme déſeſpéré le mal qui eſt, & que l'on voit ; on croit encore voir le mal où il n'eſt pas : autre défaut plus eſſentiel du zèle, contre le caractère dont nous parlons, de ne penſer point le mal : *Non cogitat malum.* Oui, mes Frères, de tous les reproches que le monde toujours calomniateur de la vertu fait aux gens de bien, ce n'eſt pas ici le plus injuſte : l'idée que nous avons de la dépravation des hommes fait que tout nous paroît criminel en eux : nous gémiſſons de leurs déſordres avant d'en être aſſurés, comme ſi l'air de piété que nous mêlons à nos gémiſſemens pouvoit juſtifier la témérité de nos ſoupçons : c'eſt un titre odieux que nous attirons à la vertu, qui fait que le monde la qualifie de ſatirique & de maligne : nous ne faiſons point de grace aux actions des mondains ; & il ſemble que la piété nous autoriſe à violer à leur égard les régles de la

charité ; nous nous érigeons un tribunal ſévère au-dedans de nous, où un faux zèle ſe croit en droit de juger le reſte des hommes. Tout en eux réveille l'idée du vice aux yeux de notre fauſſe vertu : des manières trop libres avec un ſexe différent, quoique ſouvent un pur effet de la légereté, nous les croyons des deſſeins de crime ; un entretien que le hazard ſeul aura ménagé, jette à l'inſtant dans notre eſprit le ſoupçon d'un rendez-vous honteux ; nous croyons voir dans une ſimple indécence de parure, un cœur corrompu & livré à la paſſion ; un extérieur moins recueilli dans une perſonne conſacrée à Dieu, eſt pour nous un ſigne infaillible que l'eſprit du monde a pris dans ſon cœur la place de l'eſprit de ſon état : nous voyons une ambition criminelle & un deſir profane des dignités ſaintes, dans des démarches où ſouvent il n'y a que du zèle & de la charité : nous taxons en ſecret d'orgueil, d'oſtentations, d'envie de faire parler de ſoi, des entrepriſes d'éclat, où l'on ne ſe propoſe que la gloire de Dieu & l'utilité de l'Egliſe : nous

prêtons légèrement aux actions les plus ſaintes des motifs tout humains. Loin de nous affermir dans cette charité qui excuſe tout, nous nous livrons à ce faux zèle qui envenime tout ; nous nous faiſons un pieux mérite de voir plus clair que les autres dans les défauts de nos frères. La charité couvre tout, & voit à peine le mal que tout le monde voit ; & nous voulons voir tout ſeuls celui qui eſt inviſible au reſte des hommes : la charité couvre ce qu'elle ne peut excuſer ; & nous n'excuſons pas même ce que les apparences juſtifient, & rendent du moins incertain. Il ſemble que nous rendons gloire à Dieu, lorſque nous jugeons nos frères plus foibles, plus imparfaits, plus remplis de deſirs humains, qu'ils ne lui paroiſſent ; nous nous applaudiſſons d'une découverte qui vient confirmer nos ſoupçons. Or rien ne reſſemble moins à la charité, que cet œil malin, qui ne s'ouvre que pour chercher les foibleſſes de nos frères : car la même charité qui nous fait deſirer leur ſalut, nous montre en eux mille reſſources qui nous le font eſpérer. Elle

voit dans leurs paſſions mêmes des eſpérances de retour à la juſtice & à la régle ; elle démêle un cœur droit, ſenſible, ſuſceptible un jour de grace, à travers les plaiſirs frivoles auſquels il ſe livre encore ; elle voit dans ſes chûtes mêmes, plutôt le malheur de l'âge & des occaſions, que la dépravation entière d'une ame abîmée dans le vice ; elle trouve plus de légèreté, que de noirceur & de profonde malice, dans des égaremens où le torrent des exemples & la fougue du tempérament précipitent ſes frères. Les ſignes les plus éloignés de bien, qu'elle découvre en eux, loin de les flétrir par la malignité de ſes conjectures, elle les regarde comme les gages & les préjugés d'un changement à venir ; elle ne ſait pas ſe défier des apparences de la piété, & ſoupçonner de l'hypocriſie où il ne paroît que de la vertu : une ſainte crédulité la prévient toujours en faveur de ſes frères. Simple & incapable elle-même d'artifice, elle eſt encore moins capable de le ſoupçonner dans les autres : elle n'eſt pas en garde contre l'erreur, qui nous fait

juger

juger trop favorablement de notre frère ; c'eſt une erreur de piété qui honore la Religion : elle ne craint que la témérité qui ſoupçonne le mal où il n'eſt pas, parceque c'eſt une malignité qui juſtifie les cenſures du monde contre la piété, & qui la deshonore. De tous les événemens, dont les faces différentes font porter des jugemens divers, elle ne voit jamais que le bon côté : & cette pieuſe diſpoſition eſt bien plus propre à gagner vos frères, & à les tirer des voies de l'iniquité. Quand ils nous voyent malgré leurs déſordres, tout eſpérer de leur ſalut, leur parler un langage qui ſemble adoucir les crimes dont ils ſont eux-mêmes honteux, leur faire remarquer en eux des reſſources de grace dans le tems même qu'ils ſe croyoient abſolument rejettés de Dieu, découvrir dans le caractère de leur cœur juſques-là livré au monde & aux paſſions, des panchans qui les raménent au devoir ; quand ils nous voyent prendre le change, pour ainſi dire, en leur faveur ; cette charité, ce zèle tendre, & preſque aveugle à force de ten-

dreſſe, les tranſporte, les attendrit, les couvre d'une ſainte confuſion, & leur fait aimer la vérité en leur rendant aimables ceux qui la leur annoncent.

Laiſſons au monde, mes Frères, la malignité des jugemens & la témérité des ſoupçons & des penſées: comme la haine, l'envie, la jalouſie ſont les grands reſſorts de tous ſes jugemens, il n'eſt pas étonnant qu'ils ſoient tous marqués à ces triſtes caractères. Pour nous, deſtinés par notre état à des fonctions de charité, Vicaires & Miniſtres de la charité de Jeſus-Chriſt envers les hommes, il faut que nos penſées & nos jugemens portent le caractère de nos fonctions & de notre miniſtère. Ce zèle mordant, cruel, ſatyrique; toujours prêt à cenſurer plus qu'à inſtruire; toujours clairvoyant à découvrir le mal qui échappe à tous les autres yeux; toujours difficile à ſe perſuader le bien; toujours conſtant à donner à preſque toutes les actions des pécheurs, des motifs de crime; toujours inacceſſible à l'indulgence, & aux interprétations favorables à ſes

frères : ce zèle qui ſe donne toute licence ſur les défauts d'autrui ; qui en fait le ſujet de ſes ſatyres plus que de ſes larmes & de ſes prières ; qui voit d'avance le mal qui n'eſt pas encore ; qui ſe vante d'avoir prédit les chûtes les plus honteuſes, & ſe fait honneur de la prédiction ; qui ſe glorifie tout haut de n'avoir pas été la dupe des apparences qui avoient abuſé le reſte des hommes, & qui paroît bien plus joyeux d'avoir prophétiſé juſte ſur la chûte de ſon frère, que touché de le voir tombé : ce zèle n'eſt pas la charité qui ne ſe réjouit pas du mal, qui eſpère tout, qui excuſe tout, qui ſupporte tout ; c'eſt la vanité qui ſe fait honneur de tout ; c'eſt la malignité qui voit le mal partout, & qui s'autoriſe de la piété pour donner un air de crime à tout.

Soyons donc en garde, mes Frères, contre nous-mêmes dans des fonctions où il ſemble que nous ne cherchons que la gloire de Dieu & le ſalut de nos frères : la ſainteté de l'objet nous raſſure d'ordinaire ſur le vice des diſpoſitions : il eſt ſi difficile que l'homme ne mêle quelque choſe

du ſien dans tout ce qui paſſe par ſes mains ; c'eſt un canal infecté, & tout ce qui en coule de plus pur, y contracte toujours quelque ſouillure. Mais ce qui doit réveiller encore plus nos attentions, c'eſt que nous ſommes chargés de l'honneur & des intérêts de la Religion ; & que ce que nous mêlons d'humain dans nos fonctions, l'avilit & la déshonore. Le monde ne nous pardonne rien ; il eſt charmé de pouvoir récriminer à notre égard, & de ſe venger des foibleſſes que nous lui reprochons, en nous reprochant ſans indulgence les nôtres. Notre zèle contre ſes déſordres lui eſt déja aſſés odieux, ſans que nous y ajoûtions des défauts qui ſuffiſent ſeuls pour le rendre haïſſable : loin de le ramener nous ne réuſſiſſons par-là qu'à lui fournir de nouveaux prétextes d'impénitence ; nous le révoltons contre la vérité ; nous la lui préſentons ſous une forme hideuſe & rebutante, & nous en ôtons tout ce qu'elle a d'aimable & de propre à gagner les cœurs.

Souvenons-nous donc pour recueillir tout ce que nous venons de vous dire ; ſouvenons-nous, mes

Frères, que le zèle de la charité, comme la charité elle-même, eſt patient, *patiens eſt ;* qu'il eſt doux, *benigna eſt ;* qu'il n'eſt point envieux, *non æmulatur ;* point téméraire, *non agit perperàm ;* point vain, *non inflatur ;* point ambitieux, *non eſt ambitioſa ;* point intéreſſé, *non quærit quæ ſua ſunt ;* point chagrin, bizarre & paîtri d'humeur, *non irritatur ;* en un mot, point ſoupçonneux & toujours prêt à penſer le bien de ſes frères, *non cogitat malum.* Banniſſons ces caractères odieux de notre zèle : dépouillons-nous de notre propre eſprit ; & que l'eſprit de Dieu tout ſeul parle & agiſſe en nous : il a vaincu le monde dans la bouche des premiers Miniſtres de l'Evangile ; il le vaincra encore dans la nôtre, ſi c'eſt lui ſeul qui nous inſpire & qui nous fait parler : ſi la vérité fait ſi peu de progrès parmi les hommes, ce n'eſt pas à elle qu'il faut s'en prendre, c'eſt à nous. Le monde lui étoit encore plus oppoſé autrefois, quand elle commença à paroître avec la prédication de l'Evangile : la fureur des Tyrans, la puiſſance des Céſars, la vaine ſageſſe

des Philoſophes, les anciennes ſuperſtitions du monde entier, les paſſions les plus honteuſes autoriſées par un culte que la majeſté des loix rendoit reſpectable; tous ces obſtacles ſi inſurmontables en apparence diſparurent cependant devant elle: les ténébres les plus profondes ne purent tenir contre la force & l'éclat de ſa lumière: elle ſeroit encore honorée des mêmes triomphes, ſi elle étoit confiée aux mêmes Miniſtres. Entrons dans l'eſprit de nos ſaints Prédéceſſeurs; & nous entrerons dans le ſuccès de leurs travaux: imitons leur zèle; & nous en recueillerons le même fruit: la parole du Seigneur n'eſt pas liée; c'eſt notre langue qui l'eſt par les ſouillures & les chaînes inviſibles de notre cœur: le bras du Seigneur n'eſt pas raccourci; c'eſt notre charité qui eſt foible & languiſſante: le monde n'eſt pas plus vicieux; c'eſt nous ſeuls qui ſommes moins ſaints & moins fidèles. Rendons-nous dignes d'être les Miniſtres & les Docteurs de la vérité; & nous ſerons bientôt dignes de lui former des diſciples, & de délivrer encore une fois le monde par elle.

DISCOURS

SUR L'EXEMPLE

QUE LES PASTEURS

DOIVENT DONNER

A LEURS PEUPLES.

Exemplum eſto fidelium in verbo, in converſatione, in charitate, in fide, in caſtitate.

Rendez-vous l'exemple & le modèle des Fidèles, dans les entretiens, dans la manière d'agir avec le prochain, dans la charité, dans la foi, dans la chaſteté. 1. Tim. 4. 12.

LA puiſſance ſacrée, mes Frères, qui nous éléve au-deſſus du reſte des Fidèles, n'eſt pas une puiſſance de domination, mais une puiſſance de charité. Nous ne ſommes pas établis ſur les peuples comme des maîtres impérieux, qui ne cherchent qu'à leur faire ſentir leur autorité; mais comme des guides charitables

que l'Egliſe a mis à leur tête pour les précéder, & leur montrer les voies du ſalut : *Neque ut dominantes in Cleris, ſed forma facti gregis ex animo.* C'eſt principalement en y marchant nous-mêmes les premiers, & animant les Fidèles par notre exemple, que nous rempliſſons le titre auguſte de chefs & de conducteurs du peuple ſaint. Jeſus-Chriſt lui-même n'eſt pas deſcendu de ſa gloire pour venir la retrouver parmi les hommes ; il n'eſt venu que pour devenir notre exemple ; & quel exemple, mes Frères ? de peine, de travail, de manſuétude, de charité, d'humiliation, de ſouffrance : *Exemplum dedi vobis ;* il ne nous a laiſſés à ſa place que pour continuer à l'être nous-mêmes du reſte des Fidèles : *Ut quemadmodum ego feci vobis, ita & vos faciatis.*

1. Petr. 5. 3.

Joan. 13. 15.

L'exemple eſt donc le premier devoir de notre état : ſans lui, ou toutes nos fonctions deviennent inutiles, ou elles ſont une occaſion de chûte & de ſcandale aux peuples que le Seigneur nous a confiés dans ſa colère.

JE dis, premiérement, que toutes les fonctions d'un Paſteur & d'un Prêtre peu édifiant, deviennent inutiles. Ce n'eſt pas que j'ignore, mes Frères, que la vertu des Sacremens ne dépend pas de celle du Miniſtre : je ſai que les graces dont ils ſont les canaux, découlent infailliblement & ſans interruption du ſang de Jeſus-Chriſt, & non du miniſtère de l'homme. Hélas ! mes Frères, les bienfaits ineſtimables de Dieu ſur ſon Egliſe, ſeroient bien peu ſolides & peu certains, s'il les avoit fait dépendre de la fidélité de ſes Miniſtres, & ſi nos foibleſſes pouvoient en arrêter ou ſuſpendre le cours. I. Reflexe.

Mais je dis que la piété, les inſtructions, les prières d'un Paſteur fidèle préparent les peuples à recevoir ces graces de l'Egliſe, avec les diſpoſitions auſquelles le fruit de ces graces eſt attaché ; au lieu qu'un Paſteur qui n'édifie pas ſon peuple, diſpenſe à la vérité les mêmes tréſors & les mêmes graces, mais elles tombent ſur une terre en friche, ſur des cœurs que ſes exemples non-ſeulement ont

mal préparés, mais ont fermés à toutes les influences de la grace : il ſéme, & il ne recueille point ; il arroſe, & il ne voit point d'accroiſſement, & le champ ſacré qui lui eſt confié eſt toujours frappé de malédiction & de ſtérilité. Je dis que les pécheurs ſortent des pieds de ſon tribunal auſſi peu touchés de leurs égaremens, qu'il l'eſt lui-même de ſes égaremens propres : je dis qu'ils approchent de la table ſainte avec la même irrévérence, les mêmes foibleſſes, avec auſſi peu de fruit, qu'ils l'en voyent tous les jours approcher lui-même : je dis que la parole de l'Evangile dans ſa bouche, s'il fait tant que de l'annoncer, n'eſt plus qu'un airain ſonnant, & que ſes inſtructions ne ſauroient trouver que des auditeurs tout déterminés à n'en faire aucun uſage : je dis que s'il va conſoler de pauvres affligés, il n'a plus le don d'eſſuyer des larmes que la Religion ſeul adoucit, & dont la piété ſeule du conſolateur peut ſuſpendre le cours : s'il exhorte des mourans, hélas ! par ſa ſeule préſence il leur montre plutôt le monde que l'éternité ; l'amour de la vie pré-

ſente, bien plus que l'attente, & le deſir de cette vie qui ne doit plus finir : je dis enfin, que tout ſon miniſtère eſt un vuide affreux, ſon Egliſe un champ ſec & ſtérile qui ne produit que des ronces ; lui-même un ſel affadi incapable de préſerver de la corruption, & inutile à tous les uſages auſquels il étoit d'abord deſtiné. Quel malheur pour un peuple à qui Dieu dans ſa colère a donné un tel Paſteur ! quel malheur encore plus grand, ſi ce peuple ſent les autres calamités paſſagères dont Dieu l'afflige quelquefois, les grêles, les ſtérilités, les dérangemens des ſaiſons ; & s'il ne ſent pas le fléau le plus durable & le plus terrible dont Dieu puiſſe frapper un peuple, qui eſt de le laiſſer conduire par un mauvais Prêtre !

Et ce qu'il y a ici encore de plus triſte, mes Frères, comme un Paſteur de ce caractère n'aime ni l'étude, ni la prière, ni la retraite, il faut qu'il ſe répande ſans ceſſe au-dehors ; & plus il ſe montre à ſon peuple, plus il ſe rend inutile ; plus il ſe montre, plus il manifeſte ce qui

peut anéantir le fruit de ſes fonctions. Car, mes Frères, que peut-il revenir à ſon peuple de ſes converſations & de ſa préſence ? que voyent-ils en le voyant ? ils ne voyent rien qui les porte à Dieu, rien qui ſoutienne leur foi, rien qui leur rappelle les devoirs de la Religion, rien qui les détrompe des erreurs & des préjugés des paſſions répandus dans le monde, qui damnent la plupart des Chrétiens ; enfin, la préſence d'un Paſteur qui leur tient la place de Jeſus-Chriſt, n'eſt pas pour eux un ſpectacle de Religion, c'eſt un ſpectacle ordinaire du ſiécle.

Et voilà, mes Frères, le bien ineſtimable que fait dans une Paroiſſe l'exemple & la préſence ſeule d'un ſaint Paſteur. Qu'il ſe montre ſeulement, ſa vie, ſes mœurs deviennent une inſtruction continuelle pour ſon peuple : il ne ſe paſſe pas de jour où cet exemple vivant & reſpectable, n'arrête quelque pécheur ſur le point de ſe livrer au crime, n'inſpire à quelqu'autre des deſirs de converſion, ne faſſe rougir en ſecret le libertin; & s'il ne le corrige pas de ſes vices,

ne l'oblige du moins d'en cacher le ſcandale ; ne ſoutienne les ames foibles & chancelantes, ne conſole & n'encourage la piété des Juſtes, ne faſſe enfin reſpecter la vertu à ceux même qui vivent dans le vice. Que de biens, mes Frères, ne pouvons-nous pas faire quand nous ſommes fidèles à notre vocation ! & quel compte terrible le ſouverain Paſteur ne nous demandera-t-il pas, ſi nos mœurs peu ſacerdotales ont mis un obſtacle aux fruits infinis qu'il attendoit de notre ſacerdoce, & qu'un ſaint Paſteur à notre place lui auroit offerts ? Rappellons-nous ſouvent cette vérité ſi terrible & ſi humiliante pour nous : Si un ſaint Prêtre eût été à la tête du troupeau que je conduis, & au milieu duquel mon miniſtère n'a opéré juſqu'ici aucun changement en mieux, aucun renouvellement de piété, que d'ames n'auroit-il pas gagnées à Jeſus-Chriſt ? que de crimes n'auroit-il pas prévenus ? que de plaies invétérées n'auroit-il pas guéries ? que de conſciences ſéduites, & tranquilles dans leurs erreurs, n'auroit-il pas éclairées ? que d'ames ſur le point de tom-

ber n'auroit-il pas préſervées ? quelles glorieuſes dépouilles ſur le Prince du ſiécle, n'auroit-il pas préſentées au ſortir de la vie devant le trône de l'Agneau ? qu'il y auroit paru avec une ſainte confiance, accompagné de toutes ces ames, qui lui auroient dû leur ſalut, & qu'il auroit rendues à Jeſus-Chriſt, à qui elles appartenoient par tant de titres ? C'eſt ainſi qu'un ſaint Paſteur à notre place, à l'exemple du ſouverain Paſteur, ſeroit monté dans le ciel, & auroit paru devant Dieu environné des dépouilles précieuſes qu'il auroit remportées ſur toutes les puiſſances des ténébres, menant avec lui en triomphe les ames qu'il auroit délivrées de la captivité du péché : *Expolians principatus & poteſtates, aſcendens in cœlum captivam duxit captivitatem.*

Coloſſ. 2. 15. *Epheſ.* 4. 8.

Mais, hélas ! comment y paroîtra un Paſteur inutile, & dont les exemples loin d'édifier ſon peuple, en ont augmenté, comme nous dirons bientôt, les déréglemens ? Comment paroîtra-il devant ſon Juge, ſeul, humilié, confondu, revétu d'un caractère ſaint, qui deviendra alors le

titre le plus affreux de ſa condamnation ? Et s'il eſt ſuivi des ames qui lui avoient été confiées, ce ſeront des ames qu'il avoit négligées, affermies dans l'erreur par ſes exemples ; des ames qui demanderont juſtice contre lui, & qui repréſenteront au tribunal redoutable, que ſi le Seigneur dans ſa miſéricorde leur eût envoyé un Prêtre ſelon ſon cœur, un Paſteur qui eût été en même-tems leur guide & leur modèle, elles auroient fait pénitence, comme Tyr & Sidon, dans la cendre & dans le cilice.

Ainſi, mes Frères, c'eſt déja, comme vous venez de le voir, un grand malheur, qu'un Paſteur dont les exemples n'édifient pas ſon peuple, rende par-là toutes ſes fonctions inutiles : c'eſt un grand malheur, que combattant par ſes mœurs, comme dit ſaint Grégoire, les vérités qu'il annonce, il en énerve la force & la vertu dans l'eſprit de ſes peuples ; & que la prédication de l'Evangile, le principal moyen établi de Dieu pour le ſalut des Juſtes & la converſion des pécheurs, devienne inutile dans ſa bouche à tous ceux qui l'écoutent :

c'eſt un grand malheur, que tous les autres ſecours de la Religion, dont il eſt le diſpenſateur, perdent entre ſes mains tout ce qui auroit pu les rendre utiles & ſalutaires à un pauvre peuple.

II. REFLEX. MAis ce n'eſt là que le commencement des maux & des calamités de ce peuple infortuné : *Initium dolorum* Marc. 13. 8. *hæc.* Non-ſeulement les exemples de ce Paſteur peu édifiant rendent à ſon peuple toutes ſes fonctions inutiles ; mais elles deviennent encore un piége, &, comme parle un Prophéte, une occaſion perpétuelle & comme inévitable de chûte & de déréglement Oſée. 9. 8. à ce malheureux troupeau : *Propheta laqueus ruinæ.* Non-ſeulement c'eſt un ouvrier inutile dans le champ de Jeſus-Chriſt ; mais il le détruit, il le ravage, il en fait la demeure des démons : c'eſt peu de n'être d'aucun ſecours à ſon troupeau, il l'infecte, il y répand une odeur de mort, il l'empoiſonne. Car, de bonne foi, mes Frères, quelle impreſſion doit faire ſur un peuple ſimple & groſſier, la vie peu édifiante d'un Paſteur qu'il

à ſans ceſſe ſous les yeux ? eh ! où voulez-vous que ce pauvre peuple au fond des champs découvre des traces d'une Religion & des devoirs qu'elle impoſe ; ſi le ſeul homme chargé par ſon état des intérêts de la vertu auprès de lui, chargé de l'inſpirer, de l'annoncer, de la protéger, devient par ſes mœurs un objet de ſéduction & un modèle de vice ? L'ignorance & la corruption juſtifient déja aſſés aux peuples leurs propres déſordres ; & un Paſteur fidèle voit tous les jours ſes ſoins, ſes inſtructions, ſes exemples, échouer long-tems contre la force de ces malheureux préjugés : quel reméde y peut-il reſter, quand un Paſteur infidèle les juſtifie par ſa conduite ? les peuples attendoient de lui des exemples de pudeur, de charité, de modeſtie, de tempérance ; ils le regardoient comme un cenſeur pieux & ſévère, incapable de ſouffrir au milieu d'eux des déſordres publics oppoſés à ces vertus ; ils comptoient les dérober à ſes yeux, & ſe cacher de lui en s'y livrant, pour ne pas réveiller ſon zèle, & s'expoſer à ſa juſte indignation : quelle ſurpriſe

agréable de le trouver, non-ſeulement le ſpectateur tranquille, mais approbateur public, & complice par ſes mœurs de leurs vices ! quelles traces de Religion & de piété peut-il reſter alors au milieu de ce peuple ? le crime s'y montre ſans ménagement: on ſe le permet ſans ſcrupule : tous ſe perſuadent qu'on peut ſans danger ſuivre un guide qui en ſait plus qu'eux, & qui doit être plus inſtruit de ce que la Religion défend ou ordonne : tous les remords de la conſcience ſe calment, & cédent à cette perſuaſion. Ce mauvais Paſteur devient une apologie vivante & continuelle du vice : & ſi la corruption des hommes eſt telle qu'un Miniſtre fidèle qui la combat ſans ceſſe au milieu de ſon peuple ne peut en arrêter le cours, quel débordement de crimes & de dépravation ne répandra pas ſur toute une Paroiſſe, l'exemple qu'un mauvais Paſteur en donne ?

Hélas ! mes Frères, ſi les peuples ſe ſcandaliſent ſouvent de nos actions les plus innocentes ; s'ils ſont plus ſévères, plus critiques, plus clairvoyans à notre égard qu'envers le reſte des

hommes ; ſi nous ſommes obligés ſouvent de nous abſtenir des choſes les plus permiſes & les plus indifférentes, de peur de bleſſer leur foibleſſe ; ſi tout ce qui n'eſt pas vertu en nous, leur paroît un crime ; ſi nous leur paroiſſons coupables, dès que nous ne ſommes pas des ſaints à leurs yeux ; ſi les repas innocens de Jeſus-Chriſt, le faiſoient paſſer dans l'eſprit des Juifs pour un homme adonné au vin & à la bonne chère ; ſi ſa charité qui converſoit avec les hommes chargés de crimes & de concuſſions, pour les rappeller à la pénitence, lui faiſoit donner par les Phariſiens le titre injuſte d'ami des pécheurs & des Publicains ; ſi l'innocence, ſi la piété elle-même n'eſt pas à couvert de la malignité des ſoupçons ; & ſi les peuples vont chercher juſques dans la conduite la plus ſainte & la plus irréprehenſible des Miniſtres, des motifs criminels d'avarice, d'orgueil, d'animoſité, pour ſe juſtifier à eux-mêmes leurs propres crimes ; de quel ſcandale ne ſeront-ils pas frapés par les familiarités ſuſpectes, par les liaiſons publiques & criminelles,

par la crapule & l'intempérance, par l'avarice ſordide d'un mauvais Paſteur ? Si les ſoupçons injuſtes tout ſeuls qu'ils forment contre la vertu d'un bon Prêtre, les autoriſent dans le vice, & leur rendent toutes ſes inſtructions inutiles ; de quel poids ſera cette parole ſainte dans la bouche d'un Paſteur ſcandaleux ? c'eſt peu qu'elle ne ſoit comptée pour rien ; elle devient mépriſable ; elle perd, non-ſeulement ſa force, mais ſa divine vérité ; non-ſeulement elle ne touche pas les pécheurs, elle les révolte même contre ſon autorité, & fait des impies & des incredules, où elle auroit dû confirmer la foi & inſpirer la piété. Un peuple groſſier & corrompu regarde comme des fables, des vérités & des maximes qu'un Prêtre qui ne les pratique pas lui annonce : il ſe perſuade que ſon Paſteur les regarde de même ; & que ſa place ſeule qui l'oblige de les annoncer, eſt une fonction de pure bienſéance, & une momerie établie pour tromper les ſimples : il s'arrête aux mœurs & à la conduite peu édifiante de ſon Paſteur ; c'eſt là ſa Religion &

ſon Evangile; cet article ſeul lui paroît ſans réplique, & le décide: toutes ſes exhortations après cela, ne lui paroiſſent plus que des clameurs de théâtre; il tourne en riſée & le miniſtère & le Miniſtre; il en parle comme d'un vil acteur qui a bien joué ſon rôle; il s'affermit dans ſa manière groſſière & brutale de penſer ſur la Religion. L'autel profané par un Paſteur ſcandaleux ne lui paroît pas plus ſérieux & plus reſpectable que la chaire déshonorée : toute la Religion ne lui paroît plus qu'une invention humaine, établie pour le profit de ceux qui en ſont les Miniſtres, & qui ne prennent de ſes maximes que ce qui les accommode, & leur attire de la conſidération & des honneurs.

Ces blaſphêmes vous font horreur, mes Frères; mais c'eſt nous ſeuls qui y donnons occaſion, quand la ſainteté de nos mœurs ne répond pas à celle de notre caractère. C'eſt par les ſcandales tout ſeuls, que donnent les mauvais Pre res, que la Religion tombe, & que l'impiété ſe répand parmi les peuples : *Per vos nomen Dei blaſphematur inter gentes.* Tous les im- Rom. 2. 24.

pies, tous les pécheurs les plus diſſolus & les plus endurcis, ne nous donnent point d'autre garant de leur sûreté dans cet état déplorable, & point d'autre apologie de leurs vices, que les exemples d'un mauvais Prêtre : c'eſt là, vous le ſavez, le grand refrein d'un monde impie & dépravé, & ce diſcours ſi univerſel, ſi déshonorant pour le miniſtère, ſi affligeant pour les Miniſtres fidèles, doit nous faire ſentir les ſuites immenſes & affreuſes de la vie peu édifiante d'un Prêtre. Hélas ! peut-être il ne ſe commet aucun crime dans le monde qui ne ſoit né de cette ſource fatale : peut-être toutes ces ames malheureuſes qui nous ont précédé avec le ſigne de la foi, & qui dans le lieu des tourmens ſont ſéparées de Dieu pour toute une éternité, ne doivent leur malheur qu'au déréglement & aux exemples pernicieux des Miniſtres avec qui elles ont vécu : peut-être, je le dis en gémiſſant, s'en trouve-t-il actuellement dans ce lieu d'horreur qui ne doivent leur infortune éternelle qu'à nos exemples mêmes. Tous ces fléaux de dépravation & de cri-

me qui inondent le peuple de Dieu, ſont ſortis, dit un Prophéte, du fond même du Sanctuaire. Et il faut, mes Frères, que les miſéricordes du Seigneur ſoient bien grandes & bien particulières ſur une Paroiſſe conduite par un Paſteur ſcandaleux, il faut que la force de ſon bras s'y déploye bien viſiblement, lorſqu'une ame ſeule peut s'y préſerver de la contagion, & de toutes les ſuites funeſtes inſéparables de ſes mauvais exemples.

Hélas! mes Frères, on ſe plaint quelquefois que ceux qui ſont ici préposés à l'éducation des Clercs & à l'examen de leur vocation, uſent de trop de ſévérité dans l'examen de ceux qu'ils nous préſentent pour être admis aux ſaints Ordres. Mais, mes Frères, ſi vous pouviez comprendre les ſuites affreuſes qu'ont parmi les peuples les exemples & les dérèglemens d'un mauvais Prêtre; ſi le voile qui nous couvre ce qui ſe paſſe dans le ſecret des conſciences pouvoit nous être ouvert; ſi ce myſtère d'iniquité qui s'opère en ſecret, pouvoit nous être ici-bas dévoilé; que de crimes,

que de blaſphêmes, que de dériſions ſacriléges de la Religion ! que de pécheurs timides affermis dans le déſordre ! que d'ames nées avec des ſentimens de vertu, précipitées dans le vice ! que de Juſtes mal affermis, rentraînés dans leurs premiers égaremens ! que de cœurs innocens, empoiſonnés dès les premières années de leur vie ! que de doutes impies ſur la ſainteté de la doctrine de Jeſus-Chriſt & ſur les devoirs qu'elle nous impoſe ! que de maximes affreuſes d'impiété & de libertinage ! que dirai-je encore ? nous verrions tous ces monſtres & tant d'autres que l'œil n'a pas vûs, & que la langue auroit horreur de nommer, nous les verrions naître & ſe répandre par-tout de cette ſource fatale. Quelles précautions pourroient donc paroître exceſſives pour épargner de ſi grands malheurs à l'Egliſe, & ne pas lui donner des Miniſtres que Dieu rejette, & qui en ſont toujours les infortunés auteurs ? Eh ! quoi, mes Frères, des conſidérations frivoles & humaines pourroient l'emporter auprès de nous ſur des intérêts ſi grands

grands & ſi ſérieux ? une fauſſe pitié pourroit-elle prévaloir ſur la perte inévitable de tant d'ames que le choix d'un mauvais Prêtre entraîne toujours avec lui dans un malheur éternel ? & ne ſerions-nous pas dignes de tous les anathêmes du Ciel, ſi la première ſource de tous ces ſcandales affligeans, & de tous ces maux de l'Egliſe, ne ſe trouvoit que dans notre funeſte condeſcendance, & dans nos égards indignes pour des ſollicitations de la chair & du ſang ?

Non, mes Frères, telle eſt la deſtinée d'un Prêtre ; ou il faut qu'étant élevé de la terre par l'éminence de ſa dignité, il attire tout après lui comme Jeſus-Chriſt le véritable ſerpent d'airain ; ou que comme ce dragon de l'Apocalypſe, il précipite avec lui dans l'abîme toutes les étoiles qui lui ſont attachées, c'eſt-à-dire, toutes les ames qui lui ont été confiées. Il n'y a pas preſque de milieu, pour un Paſteur ſur-tout : s'il n'édifie pas, il ſcandaliſe ; s'il ne vivifie pas, il tue & donne la mort ; ſi ſes mœurs ne ſont pas un modèle, elles deviennent

un écueil ; s'il n'annonce pas la piété par toute ſa conduite, il inſpire, il autoriſe, il multiplie le vice. Cependant le miniſtère qui nous charge du ſoin des ames, & nous établit ſur une portion du troupeau, n'effraye perſonne ; on le ſouhaite, on le ſollicite, on eſt bien aiſe quand on l'a obtenu ; on employe ſouvent pour l'obtenir des moyens que les loix de l'Egliſe condamnent, puiſque toute recherche & tout deſir même ſont contraires à ſon eſprit, & qu'elle les a toujours regardés comme une intruſion. Quiconque s'appelle lui-même eſt un *intrus ;* il n'eſt pas entré par la porte : il n'y a de véritablement appellés que ceux que l'Egliſe appelle ; & la plus sûre marque de leur vocation, eſt une ſainte frayeur de ſuccomber ſous le fardeau qu'elle leur impoſe. Hélas ! mes Frères, nous ne regardons dans les places du miniſtère que des avantages terreſtres & temporels ; nous ne les ſouhaitons que comme des ſituations qui nous aſſurent enfin un état fixe & commode, & le terme d'un travail toujours ſubordonné, & toujours

incertain : nous ne faiſons pas attention à quoi nous nous engageons, & quelles obligations nous contractons envers les peuples que l'Egliſe confie à nos ſoins. Nous devenons comme les dépoſitaires du ſalut de toutes ces ames que Jeſus-Chriſt met entre nos mains : ſi une ſeule vient à périr, il nous en demandera un compte rigoureux, & ce ſera à nous à lui prouver qu'il n'a tenu ni à nos ſoins, ni à nos inſtructions, ni à nos exemples, ni à nos prières, que cette ame dont il nous avoit confié le dépôt n'ait pas péri : nous tenions ſa place au milieu de ce troupeau ; & pourrions-nous lui dire comme il le diſoit à ſon Père, que de tous ceux qu'il nous avoit confiés, il n'en eſt péri aucun par notre faute ?

Souffrez donc, mes Frères, que je finiſſe en vous diſant avec l'Apôtre : Cela étant ainſi, mes Frères, & vos exemples devant décider & du ſuccès de vos fonctions, & de tout le fruit de votre miniſtère, & du ſalut de vos peuples & du votre : *Itaque, fratres mei dilecti, ſtabiles eſtote & immobiles ;* vous ſur-tout, mes Frères, 1. Cor. 15. 58.

qui rempliſſez avec édification les devoirs de votre miniſtère, ne vous relâchez jamais de cette première ferveur : que les exemples de la négligence, & de la conduite peu ſacerdotale de quelques-uns de vos Confrères, n'ébranle point la ſolidité de votre foi, & ne vous faſſe rien rabattre du zèle & de l'exactitude de vos fonctions ; que les abus autoriſés ſouvent par le plus grand nombre de Miniſtres, ne prévalent jamais auprès de vous contre les régles ſaintes qui les condamnent ; que la tiédeur, la diſſipation, la nonchalance, l'attachement aux biens périſſables qui ſemble infecter preſque par-tout le miniſtère, loin de vous faire oublier la ſainteté de votre état vous la rappellent ſans ceſſe ; que les abus dont vous êtes témoins, vous rendent les régles plus préſentes, plus chères, & plus reſpectables. Loin de regarder autour de vous, où vous ne voyez ſouvent dans vos Confrères que des ſujets de douleur ou de ſéduction, ne perdez jamais de vûe ces premiers Miniſtres qui vinrent nous annoncer Jeſus-Chriſt ; ces anciens & vénéra-

bles modèles, au zèle, au travail, & à la vertu desquels nous sommes encore si loin d'oser nous flater d'atteindre : *Itaque, fratres mei dilecti, stabiles estote & immobiles ; abundantes in opere Domini semper.* Ne regardez jamais dans quelque tems que ce soit, votre ministère comme le terme heureux de votre travail, & comme une place d'un honorable repos : souvenez-vous que vous ne perdez pas un moment, où vous n'eussiez pû gagner une ame à Jesus-Christ : ne vous contentez pas même de remplir ces fonctions publiques & ordinaires, après lesquelles un Pasteur se croit quitte de tout le reste ; tant que vous verrez dans votre peuple des pécheurs à ramener, des abus à corriger, des foibles à soutenir, ne croyez pas vos obligations acquittées : que le zèle & la charité vous imposent des soins que la lettre grossière de la loi ne semble pas exiger, mais que son esprit exige : ne mesurez pas votre sollicitude pastorale sur les régles communes, mais sur les besoins des peuples qui vous sont confiés : *Abun-*

dantes in opere Domini ſemper. Que l'âge lui-même ; que la longue durée des fonctions, où vous avez vieilli, ne vous paroiſſe pas une raiſon légitime de ceſſer le combat, & de goûter enfin le repos que tant d'années de travail ſemblent vous accorder : renouvellez plutôt votre jeuneſſe comme celle de l'aigle ; la charité donne les forces que la nature ſemble refuſer ; ces reſtes précieux de votre caducité ſont honorables au miniſtère : ſoyez les Eléazars de la nouvelle Loi ; & que votre vieilleſſe elle-même vous devienne un motif de ne vous rien permettre qui puiſſe paroître indécent à une longue vie conſommée dans les fonctions, & devenir un exemple de négligence & de relâchement aux jeunes Miniſtres, qui n'ayant pas été témoins de votre fidélité paſſée, ne prendroient pour modèle que votre relâchement préſent : *Abundantes in opere Domini ſemper.* Ainſi plus vous approchez du terme, plus votre zèle doit ſe ranimer : nous touchons vous & moi, mes Frères, au moment qui va con-

ſommer notre courſe ; quel malheur ſi vous manquiez de forces & de courage ſur le point d'arriver, & ſi vous alliez perdre par un repos prématuré le fruit d'une vie entière de travail & d'aſſiduité à vos fonctions !

DISCOURS
SUR
LA MODESTIE
DES CLERCS.

Modeſtia veſtra nota ſit omnibus hominibus.

Que votre modeſtie frappe & édifie tous les hommes. Philip. 4. 5.

PENSEZ que le Seigneur, dont nous ſommes les Miniſtres nous regarde, nous obſerve, eſt ſans ceſſe près de nous; & comme nous ſommes chargés des intérêts de ſa gloire, ſes regards ſont continuellement ſur nous, de peur que la plus légère indécence ne l'aviliſſe & ne la déshonore.

Auſſi, mes Frères, rien n'eſt plus recommandé, & dans les Livres ſaints, & dans les régles de l'Egliſe,

que la modeſtie des Miniſtres conſacrés au Seigneur. La même décence, la même circonſpection, la même majeſté qui les accompagne à l'autel, doit les ſuivre par-tout ; & comme ils ſont par-tout les envoyés de Jeſus-Chriſt, & que par-tout ils repréſentent ſa perſonne, ils doivent par-tout ſoutenir la dignité de ce caractère, dans la ſageſſe de leurs diſcours, dans la décence de leurs vétemens, dans le ſérieux de toutes leurs actions.

I.

JE dis dans la ſageſſe de leurs diſ- REFLEX.
cours. Vous ſavez, mes Frères, ce qu'exige là-deſſus l'Evangile, même des ſimples Fidèles : Jeſus-Chriſt leur déclare à tous qu'ils rendront un compte rigoureux, non-ſeulement de ces paroles de licence, qui ne doivent pas même être nommées parmi eux, comme dit ſaint Paul ; non-ſeulement de ces diſcours de boufonnerie, qui, ſelon le même Apôtre, ne conviennent pas à des Saints ; non-ſeulement de ces paroles de malignité, de haine, d'amertume, de médiſance, qui éteignent en nous l'eſprit de charité, & nous rendent homicides de

nos frères ; non-ſeulement de ces paroles de colère, de fureur, d'emportement, qui nous privent de cette douceur & de cette manſuétude à laquelle ſeule eſt promiſe la poſſeſſion éternelle de la terre des vivans ; mais encore d'une ſeule parole oiſeuſe : *De quocumque verbo otioſo.* Ce n'eſt point ici une exhortation pour nous animer à ſanctifier nos converſations ; c'eſt une régle à l'infraction de laquelle eſt attachée la menace qui nous obligera un jour d'en rendre compte : ce n'eſt pas un conſeil : Jeſus-Chriſt ne dit pas à ce jeune homme qui n'avoit pas renoncé à tous ſes biens pour le ſuivre, qu'il lui demanderoit un jour compte de ce refus ; mais il le dit à tout Fidèle qui perdra ſon tems à des paroles oiſeuſes & inutiles ; une ſeule lui ſera reprochée, & ſera inſcrite dans ce compte redoutable que le ſouverain Juge exigera de chacun de nous. Mais d'où vient une ſévérité ſi peu convenable en apparence à la foibleſſe de l'homme & aux liens les plus innocens de la ſociété ? elle vient du fonds même de la vocation chrétienne ; elle vient

du premier principe, que tous les Chrétiens ſont ſaints; que leur converſation doit être dans le ciel; que ſoit que nous parlions ou que nous agiſſions, tout doit être au nom de Jeſus-Chriſt & pour ſa gloire; que le tems de la vie préſente n'eſt qu'un moment rapide, deſtiné à nous aſſurer un poids immenſe & éternel de gloire; & que nous ne pouvons ſans prévarication en diſtraire un ſeul inſtant, pour vacquer à des actions ou à des diſcours qui ne ſe rapportent pas au ſalut.

Or, mes Frères, ſi la régle, qui ſeule peut rendre innocens les entretiens des ſimples Fidèles eſt ſi ſévère; ſi l'Evangile exige tant de circonſpection, de réſerve, de modeſtie dans leurs diſcours, juſqu'à leur faire un reproche & une tranſgreſſion d'une parole même oiſeuſe, que n'exigera-t-il pas des Miniſtres de Jeſus-Chriſt?

La bouche d'un Prêtre, ſanctifiée par les paroles redoutables qu'il prononce tous les jours à l'autel, conſacrée par le corps & le ſang de Jeſus-Chriſt dont il vient de ſe nourrir, peut-elle s'ouvrir au ſortir de là à

des diſcours badins, inſenſés ou profanes ? il vient de porter ſa langue juſques dans le Ciel, juſques dans le ſein de Dieu, pour en faire deſcendre ſon Verbe fait homme ſur l'autel; & un moment après, il ira la traîner dans la boue & dans l'ignominie par des paroles terreſtres, vaines, indécentes ? *Poſuerunt in cœlum os ſuum, & lingua eorum tranſivit in terra.* Que devroit-il ſortir d'une bouche encore toute fumante, pour ainſi dire, du ſang de Jeſus-Chriſt; d'une bouche qui deſcend du ciel, & qui en a attiré ſur la terre l'Agneau ſaint avec tous les millions d'Eſprits céleſtes qui le ſuivent & qui l'adorent ? que devroit-il en ſortir, que des paroles ſaintes, céleſtes; que le cantique des Eſprits qui ſont ſans ceſſe autour de l'Agneau; que des paroles de louange, de bénédiction, d'actions de graces ? D'ailleurs, mes Frères, les lévres du Prêtre, vous le ſavez, ſont les dépoſitaires de la ſcience : la loi de Dieu eſt miſe comme en dépôt dans ſa bouche, pour y être ſans ceſſe annoncée aux peuples; & quand l'Eſprit de Dieu nous ap-

Pſ. 72. 9.

pelle au ſaint miniſtère, il nous dit, comme autrefois au Prophéte : Voilà que je viens de mettre mes paroles dans votre bouche, afin que vous plantiez le ciel, & que vous fondiez la terre : *Ecce poſui verba mea in ore tuo, ut plantes cœlos, & fundes terram, & dicas ad Sion : Populus meus es tu :* Iſ. 51. 16. c'eſt-à-dire, afin que vous faſſiez comme un nouveau ciel & une nouvelle terre du peuple qui vous eſt confié ; que vous l'accoutumiez à me regarder comme le ſeul Dieu qui mérite ſes affections & ſes hommages ; qu'il apprenne à ſe regarder comme un peuple ſaint qui m'eſt uniquement conſacré ; que le ciel & la terre qu'il voit ſont à la vérité les bienfaits de ma main libérale, mais qui ne méritent ni leur amour ni leurs hommages, & que je leur deſtine un ciel plus brillant & plus durable, & une terre plus ſainte & éternelle, où ils jouiront avec mes Elus des délices que l'œil n'a jamais vûes, qu'aucun mortel n'a jamais goûtées. Que s'enſuit-il de-là, mes Frères ? que notre langue n'eſt plus à nous ; qu'elle eſt conſacrée à la loi de Dieu & à l'édifi-

cation des peuples ; que les inutilités, les bouffonneries, les diſcours peu décens, peuvent être des amuſemens illicites dans la bouche des Fidèles ; mais qu'ils ſont, comme dit un Père, des blaſphêmes & des profanations dans la nôtre. Ce n'eſt pas que nous voulions vous interdire ici les délaſſemens d'une innocente ſociété : mais ce que je veux dire, mes Frères, c'eſt que nos entretiens doivent toujours être marqués d'un caractère particulier de piété, de gravité, de modeſtie ; ce que je veux dire eſt, qu'en converſant avec vos Confrères, vous devez avec une ſainte joie vous édifier, & vous animer les uns les autres par des paroles de charité, de vérité, de bénédiction ; ce que je veux dire eſt, que vous devez bannir de vos entretiens la joie profane & immodérée, les baſſes plaiſanteries, l'indécence des diſcours des gens du monde, & ne pas croire, comme il arrive ſouvent, que parceque vous n'êtes aſſemblés qu'avec vos Confrères, & qu'il n'y a point de Laïque préſent qui puiſſe s'en ſcandaliſer, il vous

ſoit permis de vous livrer à des excès de diſcours & de joie que vous rougiriez de vous permettre devant le monde, comme ſi vous ne vous deviez rien à vous-mêmes, & au caractère qui vous conſacre ; comme ſi Jeſus-Chriſt qui vous voit, étoit un ſpectateur moins à craindre & à reſpecter que les hommes ; comme ſi vos diſcours devenoient plus innocens & plus dignes de la ſainteté de votre caractère, parcequ'ils n'ont point d'autres témoins que ceux mêmes qu'ils déshonorent ; comme enfin s'il vous étoit plus permis de tenir parmi vous & loin du monde, des diſcours indécens que le monde lui-même par reſpect pour votre caractère n'oſeroit ſe permettre devant vous : ce que je veux dire, c'eſt qu'en vous accoutumant à ne point meſurer vos paroles en converſant avec vos Confrères, vous portez la même indiſcrétion & la même licence devant le monde ; on va même quelquefois juſqu'à ſe faire un honneur déplorable de cette ignominie ; on ſe croit d'un meilleur commerce, en dépoſant cette réſerve & cette

ſainte gravité que le monde lui-même attend de nous. Oui, mes Frères, on voit des Prêtres plus mondains, plus libres, plus indiſcrets dans leurs diſcours, que les mondains eux-mêmes : rien de ſérieux, rien de digne de leur état, rien d'édifiant ne ſort jamais de leur bouche : le monde, la vanité, le déréglement peut-être qu'ils portent dans le cœur, s'exhale, pour ainſi dire, ſe manifeſte par tous leurs entretiens. Sont-ce là, mes Frères, les organes du ſaint Eſprit ? ſont-ce là des bouches conſacrées à Jeſus-Chriſt, & deſtinées à porter ſon nom & ſa loi devant les peuples ? ſont-ce là ces voix qui crient dant le déſert de ce monde ? ces hérauts du Ciel envoyés pour préparer les voies au Seigneur, & rendre droits les ſentiers obliques des pécheurs ? eſt-ce là ce ſel de la terre répandu pour la purifier & la préſerver de la corruption ? ſont-ce les envoyés de Jeſus-Chriſt, diſperſés dans le monde pour y porter la parole de réconciliation ? ou les envoyés de ſon ennemi, du prince de ce monde, pour lui former des ſecta-

teurs & aggrandir ſon malheureux empire ? Quel crime, mes Frères pour un Prêtre, de profaner ſa langue deſtinée à des miniſtères ſi ſaints & ſi ſublimes ! quel crime de faire de l'inſtrument vénérable du ſalut des Fidèles, l'occaſion funeſte de leur perte ou de leur ſcandale ! quel crime de changer le glaive de la parole que Dieu met dans la bouche de ſes Miniſtres, pour percer juſques dans le fond des ames corrompues, en faire ſortir la pourriture & leur aſſurer la vie, de le changer, dis-je, en un glaive meurtrier & vénimeux qui les infecte & leur donne la mort : *Et posuit os meum quaſi gladium acutum.* Et quoi, mes Frères ? & au ſortir de ces entretiens boufons, licentieux, un Miniſtre ira monter à l'autel, & y prononcer les paroles redoutables qu'il n'eſt pas permis aux Anges mêmes de prononcer ? & il montera dans la tribune ſainte annoncer à ſon peuple la loi chaſte du Seigneur, & les vérités graves & triſtes de l'Evangile ? cette bouche mille fois profanée par l'indécence & la ſcurrilité des diſcours, oſera s'ouvrir à des paroles

Iſ 49. 2.

de ſalut & de ſainteté ? mais quelle grace aura-t-il à exercer un miniſtère ſi ſérieux & ſi divin ? que pourra-t-il ſortir d'une bouche auſſi déshonorée, qui puiſſe édifier les Fidèles ? le langage de la piété eſt pour elle un langage étranger. Hélas ! peut-être portera-t-il dans la chaire les indiſcrétions de ſes diſcours accoutumés; peut-être déshonorera-t-il la majeſté de la parole ſainte par des boufonneries profanes; peut-être mêlera-t-il la baſſeſſe, l'indécence, la mondanité de ſes expreſſions ordinaires, aux vérités ſublimes qu'une bouche ſeule purifiée comme celle d'Iſaïe par le feu du ſaint Eſprit eſt digne d'annoncer ; & nous n'avons que trop ſouvent gémi de pareil ſcandale, qui plus d'une fois eſt venu juſqu'à nous ; & il n'eſt arrivé que trop ſouvent, que des Paſteurs d'une converſation baſſe, boufonne, indécente, ont porté le même langage dans la chaire de la doctrine & de la vérité, & y ont paru plutôt comme des hiſtrions & des bateleurs, que comme des Miniſtres reſpectables de l'Evangile : de ſorte que la parole ſainte deſtinée à confondre les

pécheurs, & à conſoler & animer les Juſtes, n'eſt plus dans leur bouche qu'un ſcandale affligeant pour les uns, & une dériſion de mépris & ſouvent d'impiété pour les autres. Rappellons-nous ſouvent, mes Frères, les avis que l'Apôtre donnoit là-deſſus aux premiers Miniſtres de l'Evangile. Comme nos fonctions nous mêlent néceſſairement avec les perſonnes du monde ; qu'elles ne ſortent jamais de nos entretiens ſans en rapporter quelque parole d'édification, ſans un nouveau reſpect pour la Religion & pour ſes Miniſtres, ſans quelque nouveau deſir d'une vie plus chrétienne ; qu'elles apprennent, en converſant avec nous, comment on peut ſanctifier les liens de la ſociété ; qu'une ſainte joie, qu'une circonſpection de ſageſſe & de charité dans les diſcours, qu'une indulgence aimable pour les défauts du prochain, que les maximes ſaintes ſur le bonheur des gens de bien, ſur les malheurs des paſſions, ſur le faux & ſur le vuide du monde, rendent les commerces plus doux, les entretiens plus aimables, les ſociétés plus deſirables, que les mé-

diſances, les libertés, les indécences, les inutilités des entretiens ordinaires. Ne craignons pas, mes Frères, d'éloigner de nous les gens du monde en obſervant ces régles; ils les attendent de nous. Ils ne nous chercheront pas pour nous mettre de part à leurs amuſemens, je l'avoue; & c'eſt une occaſion de chûte & de ſcandale de moins pour nous: mais ils nous chercheront, quand ils voudront s'édifier; quand laſſés du monde & des paſſions, ils formeront la réſolution de commencer une vie plus réguliére; quand accablés par des adverſités, ils auront beſoin de conſolation; quand frappés de la main de Dieu par des infirmités dangereuſes, ils chercheront notre miniſtère pour appaiſer ſa colère, & expier les crimes qui la leur ont attirée: nous ne ſerons pas de leurs plaiſirs; mais nous leur deviendrons plus utiles dans leurs beſoins. Telle doit être la modeſtie des Clercs dans leurs diſcours.

II. REFLEX. IL ſeroit inutile d'ajoûter qu'en vain ils édifieroient les Fidèles par leur langage, ſi la mondanité de leur ex-

térieur devenoit pour les peuples un nouveau ſujet de ſcandale. On regarde d'ordinaire les régles de l'Egliſe, & les précautions des ſaints Canons ſur la modeſtie des vêtemens ordonnée aux Clercs, comme des minuties & des détails peu importans, plutôt que comme des devoirs ſérieux & eſſentiels ; on ſe fait une eſpéce de force d'eſprit de les mépriſer ; on renvoye aux ſcrupules & à la rigidité des Séminaires, la rigoureuſe obſervance de ces régles. Mais, mes Frères, les aſſemblées reſpectables de tant de Conciles qui nous les ont laiſſées, ont-elles été capables de s'occuper de minuties ? l'Eſprit de Dieu, cet Eſprit de ſageſſe & de vérité qui préſidoit à leurs délibérations, a-t-il pu nous laiſſer des régles inutiles qu'on puiſſe ſans crime traiter avec indifférence & avec mépris ? ces Paſteurs vénérables qui les compoſoient, dépoſitaires de la foi & de la diſcipline de leur ſiécle, & dont l'Eſprit ſaint s'eſt ſervi pour les tranſmettre juſqu'à nous ; ces Paſteurs qui ont enrichi l'Egliſe de leurs ouvrages, qui nous ont laiſſés tant de précieux

monumens de leur ſcience & de leurs talens éminens ; étoient-ils donc des eſprits ſimples & bornés, capables de s'attacher à des détails puériles, & de nous en faire des devoirs ſérieux & des régles canoniques ? Mais, mes Frères, Dieu lui-même dans l'ancienne loi n'avoit-il pas réglé la forme, la figure, & tout l'appareil extérieur des vêtemens du Pontife, des Prêtres du commun & des Lévites ? étoit-il digne de la majeſté ſuprême d'entrer dans ce détail ? que pouvoit importer à ſa gloire une telle ou une autre forme de vétement ? le culte qu'on lui doit n'eſt-il pas trop élevé & trop ſublime, pour dépendre d'un objet auſſi mince & auſſi arbitraire ? Cependant cet objet ſi mince faiſoit un point eſſentiel de ſon culte ; & un Miniſtre qui auroit paru aux pieds de l'autel, ou en public, ſans être revétu des ornemens preſcrits, auroit été regardé comme un profanateur, & peut-être lapidé comme un ſacrilége. D'où vient cela, mes Frères ? c'eſt que tout ce qui donne atteinte à la décence de ſes Miniſtres inſulte le culte & la Religion elle-

même ; c'eſt qu'un Prêtre doit paroître par-tout ce qu'il eſt, & qu'il ne peut dépoſer l'extérieur du Sacerdoce ſans un mépris criminel, & ſans en dépoſer l'eſprit & la dignité ; c'eſt que l'habit clérical apprend aux peuples à reſpecter le Miniſtre, & au Miniſtre à reſpecter ſon caractère ; c'eſt qu'il eſt comme un moniteur toujours préſent qui le retient & le feroit rougir, de ſe permettre des indécences peu convenables à la gravité que ſes vétemens annoncent ; c'eſt enfin que l'habit clérical eſt, pour ainſi dire l'uniforme de la milice ſainte, le ſignal ſacré & commun qui nous unit & qui nous honore ; qu'en rougir & le dépoſer, c'eſt être un déſerteur, un transfuge, & ſe déclarer indigne de le porter. Hélas ! mes Frères, tous les autres états ſe font un honneur de porter les marques extérieures de leur profeſſion : les Princes, les Grands, l'Homme de guerre, le Magiſtrat, tous ſont jaloux d'étaler aux yeux du public les marques qui les diſtinguent des autres hommes. Les Cénobites regardent comme un devoir eſſentiel de ne ja-

mais dépouiller l'habit que leurs Fondateurs leur ont preſcrit ; & il s'en font une gloire : ils en reſpectent juſques aux plus légères reſſemblances ; & celui d'entr'eux qui ſe montreroit en public ſous un vétement étranger, ſeroit regardé comme un apoſtat, & puni comme l'opprobre de ſes frères. Ce ſont à la vérité, ces pieux Fondateurs, des hommes d'une piété rare qui leur ont preſcrit cette forme de vétement ; mais enfin, ce ſont des hommes particuliers, dont les loix ne ſemblent tenir leur force que de l'acceptation libre de ceux qui ont bien voulu s'y ſoumettre & en vouer l'obſervance. Et pour nous, mes Frères, c'eſt l'Egliſe en corps qui nous impoſe la forme de l'habit clérical ; ce ſont les régles & les canons de l'Egliſe : ce ne ſont pas ici des pratiques de piété particulières à une Congrégation ; ce ſont des loix que l'Egliſe impoſe à tous les Clercs : quoi de plus ſérieux & dont l'obſervance doive être plus religieuſe & plus ſévère ? Cependant, mes Frères, tandis que tous les autres états ſe font un honneur de porter les marques extérieures

rieures qui les distinguent des autres hommes ; tandis qu'un pieux Cénobite regarderoit comme un sacrilége & une apostasie de dépouiller le vétement que sa régle lui prescrit ; nous regardons comme un vain scrupule, l'obligation qu'on veut nous imposer de ne pas dépouiller le vétement clérical que toutes les loix anciennes & nouvelles de l'Eglise nous prescrivent : nous nous distinguons de tous les autres états par le mépris des marques extérieures qui annoncent le nôtre, le plus grand, le plus sublime, le plus honorable de tous.

Il semble que l'honneur que l'Eglise nous a fait de nous associer au nombre de ses Ministres, nous est à charge ; nous retranchons l'appareil le plus respectable ; & nous avons meilleure opinion de nous, quand nous paroissons revétus d'un extérieur qui nous attire moins le respect & la vénération des Fidèles. Oui, mes Frères, on voit des Prêtres ne conserver presque plus aucun vestige sur leur personne de l'habit Ecclésiastique, ni dans la forme, ni dans la couleur ; se montrer en public, dans les compa-

gnies & dans les villes, comme des ſéculiers, & en prendre avec l'habit toutes les manières : on les voit ſe glorifier de cette inſulte publique qu'ils font à leur état & aux régles de l'Egliſe, & regarder comme des eſprits ſimples & groſſiers, ceux qui n'oſent imiter leur ſcandaleuſe indécence : on en voit d'autres, leſquels en conſervant la forme de l'habit clérical y ajoûtent une affectation de luxe, de mondanité, de recherche, auſſi oppoſée à la modeſtie ſacerdotale, que l'extérieur tout ſéculier des premiers : enfin, il s'en trouve qui donnant dans un excès oppoſé déshonorent le Sacerdoce par une malpropreté, un extérieur ſi vil, ſi craſſeux, ſi peu décent, qu'à peine les diſtingue-t-on de ces néceſſiteux qui ne ſe montrent que pour ſolliciter les largeſſes de ceux qu'ils abordent. Nos campagnes ne voyent que trop ſouvent de ces ſpectacles honteux à la dignité du caractère ; des Prêtres qu'une avarice ſordide, ou une baſſeſſe d'éducation laiſſe couverts de haillons, expoſant ainſi leur perſonne & leur dignité au mépris & à la riſée

publique. Les régles de l'Egliſe, mes Frères, gardent un juſte milieu : elles banniſſent également & cette affectation mondaine, & cette ſordidité mépriſable : elles nous preſcrivent une décence modeſte, une noble ſimplicité, une gravité reſpectable ; un extérieur, où rien ne ſe faſſe remarquer, où l'on oublie le vétement pour ne s'occuper que de la perſonne, où rien ne frappe dans l'habillement que la ſainteté de celui qui le porte. Ce qu'il y a ici d'inconteſtable, c'eſt qu'un Prêtre qui dépouille ſans ſcrupule l'extérieur de ſon état, en a dépouillé depuis longtems l'eſprit intérieur & la piété ; c'eſt que cette décence de vétemens ne l'embarraſſe & ne lui eſt à charge, que parcequ'elle lui ſeroit incommode, & dans les occupations peu Eccléſiaſtiques où il vacque, & dans les ſociétés qu'il fréquente ; c'eſt que vivant avec le monde, & comme le monde, & voulant être de tous ſes plaiſirs, un extérieur grave & décent annonceroit trop qu'il n'eſt pas où il devroit être ; c'eſt qu'un Miniſtre qui ne veut ſe permettre que des

occupations conformes à ſon état, n'eſt jamais incommodé d'en porter les marques. Si nos mœurs, mes Frères, étoient auſſi ſérieuſes & auſſi ſacerdotales qu'elles doivent l'être ; ſi nos fonctions faiſoient notre occupation de tous les jours ; ſi le ſoin de nos peuples nous étoit cher, & qu'attendris ſur leurs beſoins, nous ne nous permiſſions qu'à regret de les perdre de vûe ; ſi après leur avoir donné quelques momens rapides, nous n'allions pas chercher à nous délaſſer ailleurs de l'ennui de la réſidence ; ſi nous aimions à vivre au milieu du troupeau que l'Egliſe nous a confié, le garder, le conduire, le ſoulager, le ſervir, l'habit & l'extérieur de Paſteur ne nous ſeroit point à charge : n'en quittant jamais les fonctions, nous ne nous aviſerions pas d'en dépoſer les marques.

III. REFLEX. ET c'eſt ici une dernière réflexion ſur la modeſtie ſacerdotale. Nos délaſſemens même doivent avoir je ne ſçai quoi de décent, de réſervé, de ſérieux, qui n'y donne aucune atteinte. Je ſçai que l'eſprit & le corps ont

beſoin de relâche ; mais ces momens que nous donnons à la nature ne deviennent utiles & permis, que lorſqu'ils nous diſpoſent à nos devoirs & nous en facilitent la pratique. Le repos n'eſt établi qu'afin de nous donner une nouvelle force pour continuer la carrière : tous les délaſſemens qui nous en éloignent, qui nous reculent, qui nous découragent, qui nous inſpirent du dégoût pour nos fonctions, l'Egliſe nous les interdit comme des indécences ou des crimes : la chaſſe, le jeu habituel, les ſociétés de la table, les compagnies, ou dangereuſes, ou ſuſpectes ; voilà ce que les régles de l'Egliſe ſur la modeſtie cléricale nous ont rigoureuſement interdit ; ce ne ſont pas là des délaſſemens accordés au travail, ce ſont des occupations indécentes qui le déshonorent & le rendent inutile. Car, mes Frères, outre l'immodeſtie inſéparable d'une occupation auſſi indécente pour un Prêtre que la chaſſe ; eſt-ce là un exercice convenable à la douceur & à la gravité de notre caractère ? un Prêtre, les armes à la main, ne reſpirant que le ſang & le

carnage, repréſente-t-il le divin Paſteur occupé à conduire paiſiblement ſon troupeau, ou le loup préparé à le dévorer & à le détruire ? Les armes de notre milice, dit ſaint Paul, ſont des armes ſpirituelles, deſtinées à combattre l'orgueil, l'avarice, la volupté, & toute hauteur qui s'éléve contre la ſcience de Dieu : la foi eſt notre bouclier ; le zèle du ſalut des ames, notre glaive ; voilà les armes que l'Egliſe nous met en main en nous aſſociant au Sacerdoce. Or quelle indécence à un Prêtre & à un Paſteur, de dépoſer ces armes ſaintes, & de ſe revétir des armes de la milice du ſiécle ! Il néglige ſon troupeau ; il ne daigne pas d'aller au ſecours de celles de ſes brebis qui périſſent ; & il court comme un inſenſé après des animaux : il s'attache à une proie vile ; & il mépriſe la proie ſainte d'une ame qu'il pourroit gagner à Jeſus-Chriſt & l'enlever à la puiſſance du démon. Mais au ſortir d'un exercice ſi tumultueux & ſanguinaire, eſt-il plus en état de s'aller recueillir aux pieds des autels, d'aller immoler la victime de paix & de propitiation, d'offrir le ſang myſti-

que de l'Agneau, & de lever au ciel des mains pures, des mains qu'il vient de ſouiller tant de fois d'un ſang profane ? le recueillement, la gravité, le reſpect, la ferveur ſainte néceſſaires aux fonctions, ne ſouffrent-elles pas de la diſſipation bruyante qui les a précédées ? ne porte-t-il pas juſqu'à l'autel ſaint, juſqu'au calme reſpectable du Sanctuaire, cet air militaire & guerrier dont il vient de dépoſer les marques ? Quelle vénération peuvent avoir les peuples pour un Paſteur qu'on voit tenir en ſes mains le ſigne & le gage de notre ſalut, le pain de vie, le Sacrement de la paix & de la réconciliation, des Myſtères que les Anges ne regardent qu'en tremblant, & que la piété la plus recueillie ne ſçauroit toucher avec aſſés de révérence ; après avoir vû, il n'y a qu'un moment, ces mains deſtinées à des uſages ſi divins, employées à manier des armes meurtrières, & dreſſées à porter la mort & la terreur à de vils animaux.

Ce que je viens de dire de la chaſſe, on doit le dire de même d'un jeu habituel. Un Prêtre joueur de pro-

feſſion eſt une eſpece d'opprobre dans l'Egliſe : il y perd un tems deſtiné au ſalut & à la ſanctification de ſon peuple ; il y perd un argent ſaint qui n'eſt pas à lui, & qui appartient aux pauvres, dès qu'il ne lui eſt pas néceſſaire ; il y perd le goût de tout ce qu'il y a de ſaint & de ſérieux dans ſon état ; il y perd ſon ame par les paſſions inſéparables des événemens du jeu ; il y perd le reſpect & la confiance de ſes peuples ; il y perd le calme & la tranquillité de l'eſprit : que dirai-je encore ? & que n'y perd-il pas, puiſqu'il y perd l'eſprit de ſa vocation, & tout le fruit de ſon miniſtère ? voilà des pertes qui ne peuvent plus ſe réparer, & mille fois plus importantes que celles de ſon argent.

Pour vous, mes Frères, ſouffrez que je finiſſe cet entretien avec ces paroles de l'Apôtre ; pour vous, dis-je, qui êtes notre gloire & notre conſolation, ce n'eſt pas ainſi que vous déshonorez votre miniſtère ; ce n'eſt pas ainſi que vous tournez en ſcandale pour les peuples, le caractère ſacré que vous avez reçu de Jeſus-Chriſt pour les ſauver ; ce ne ſont pas

les maximes ſaintes qu'il a gravées dans votre cœur, & dont vous avez été nourris dans ces maiſons de retraite : *Vos autem non ita didiciſtis Chriſtum.* Continuez donc, mes Frères, à vous conduire devant vos peuples d'une manière digne de la ſainteté & de la gravité de votre vocation : *Videte itaque, fratres, quomodo cautè ambuletis, non quaſi inſipientes, ſed ut ſapientes..... quoniam dies mali ſunt.* La réſerve, la circonſpection dans toute votre conduite ne ſçauroient être exceſſives : tout ce qui peut vous être permis, n'eſt pas toujours expédient : regardez les peuples qui vous environnent, comme autant de cenſeurs, qui les yeux toujours attachés ſur vous ne vous pardonnent rien, & ſont bien plus portés à vous faire un crime de la plus légère diſſipation, qu'à l'excuſer comme un délaſſement néceſſaire. Nous ſommes dans des tems où la foi preſque éteinte parmi les Fidèles, où les ſcandales que donnent ſi ſouvent au public les Miniſtres infidèles, où la licence des mœurs publiques, ne nous laiſſe plus pour éviter la malignité des ſoupçons &

Epheſ. 4. 20.

Epheſ. 5. 15. 16.

le mépris des peuples, qu'une vie ſérieuſe, ſacerdotale; qu'une piété, une gravité, une modeſtie reſpectables, ſoutenues dans tout le détail de nos mœurs : *Videte quomodo cautè ambuletis.... quoniam dies mali ſunt.* L'irréligion eſt montée à un point, que le monde eſt charmé de trouver un Prêtre coupable : il ſemble que c'eſt un gain & une victoire pour lui, quand il peut ſe perſuader que nous foulons aux pieds les devoirs de notre état : *Videte quomodo cautè ambuletis.... quoniam dies mali ſunt :* il ne voit pas que le déréglement des Miniſtres conſacrés à la Religion, quand il eſt vrai, eſt le plus terrible fléau dont Dieu puniſſe les crimes des peuples : ce ſont des reſſources qu'il leur rend inutiles; ce ſont des voix qu'il rend muettes, & qui devroient crier pour les rappeller à la pénitence; ce ſont des médiateurs devenus inutiles, qui auroient pu les réconcilier avec Dieu, & appaiſer ſa juſtice qu'ils irritent eux-mêmes. N'augmentons pas, mes Frères, l'aveuglement du monde en le confirmant dans ſes erreurs par nos exemples : *Videte.*

quomodo cautè ambuletis.... quoniam dies mali ſunt : ne devenons pas des pierres d'achoppement à des peuples dont nous devons être les guides dans les voies du ſalut, & ne ſoyons pas la plaie la plus douloureuſe qui afflige l'Egliſe ; nous qu'elle avoit honorés de ſon choix, de ſon autorité & de ſa confiance, pour être les diſpenſateurs de ſes tréſors, & les dépoſitaires de ſes ſecrets & de ſes myſtères.

DISCOURS

SUR

LA MANIÈRE

DONT LES ECCLÉSIASTIQUES

DOIVENT CONVERSER

AVEC

LES PERSONNES DU MONDE.

Converſationem veſtram inter gentes habentes bonam, ut in eo, quod detrectant de vobis tanquam de malefactoribus, ex bonis operibus vos conſiderantes, glorificent Deum.

Conduiſez vous parmi les perſonnes du monde d'une manière digne de la ſainteté de votre caractère, afin qu'au lieu qu'ils ſont naturellement portés à mal parler de vous, les bonnes œuvres qu'ils vous verront faire les portent à rendre gloire à Dieu, & à reſpecter la Religion dont nous ſommes les Miniſtres. 1. Petr. 2. 12.

C'Est ſur cet avis de l'Apôtre ſaint Pierre que je me propoſe, mes Frères, de faire quelques ré-

flexions ; rien ne me paroiſſant d'une plus grande conſéquence pour la dignité de notre miniſtère, que la manière dont nous devons vivre & converſer avec les perſonnes du monde.

Il eſt vrai, mes Frères, que notre état & nos fonctions nous font une néceſſité inévitable de vivre au milieu du monde. C'étoit le privilége & la conſolation de ces heureux ſolitaires, que leur vocation & leur première inſtitution conſacroit à la retraite & à la pénitence, de vivre ſéparés entièrement de lui. Effrayés des iniquités & des contradictions de cette cité perverſe, ils cherchoient un azile dans la ſolitude des Cloîtres ; & là ſous les loix d'une diſcipline ſévère, uniquement occupés des miſéricordes du Dieu qui les avoit ſéparés de la corruption générale, ils lui chantoient enſemble jour & nuit des Cantiques d'actions de graces, & intercédoient pour tous les enfans de l'Egliſe, expoſés aux périls & à la dépravation du ſiécle.

Pour nous, mes Frères, deſtinés à être le ſel de la terre, il faut que nous ſoyons, pour ainſi dire, mêlés avec

elle ; que nous ne formions qu'une maſſe & qu'un corps de ſociété avec ceux qui l'habitent ; & qu'au lieu de chercher au loin un azile contre la contagion de leurs vices, nous leur en préſentions ſans ceſſe les remédes. Cette ſituation qui devroit avoir de ſi grandes utilités pour le monde, n'a ſouvent que des périls pour nous ; & établis pour nous oppoſer au torrent des déſordres & des erreurs qui l'inondent, nous nous y laiſſons ſouvent entraîner nous-mêmes. Pour éviter donc ce malheur auquel nous ſommes tous les jours expoſés, il n'y a qu'à établir les régles de prudence & de Religion que nous devons obſerver dans notre commerce avec les perſonnes du monde ; régles dont l'obſervation peut ſeule en ſanctifier les périls, & dont le mépris ne peut que les multiplier ſans ceſſe.

La première régle eſt le choix des perſonnes avec qui il nous eſt permis de lier quelque ſociété ; & par là vous ſentez d'abord que la ſociété de la plus grande partie de ceux qui compoſent ce qu'on appelle le monde, nous eſt interdite. Je ne parle pas ſeu-

lement des commerces inutiles & fréquens, avec un ſexe dont la bienſéance ſeule, & les loix même du monde doivent nous éloigner. Quand nous y porterions les intentions les plus pures; quand nous pourrions nous répondre que notre œil y ſera toujours ſimple & ſans tache; quand nous croirions n'avoir rien à nous reprocher juſqu'ici là-deſſus devant Dieu; le frivole ſeul de ces ſociétés aſſidues convient-il à la gravité d'un Prêtre, & au ſérieux de notre miniſtère? De plus le monde qui vous voit déplacés dans ces ſociétés, jugera-t-il de vous par une innocence de cœur qu'il ne voit pas, ou par une conduite indécente qui le bleſſe? excuſera-t-il une imprudence viſible ſur une vertu qui lui eſt inconnue, lui, toujours enclin à mal penſer de nous, lui qui empoiſonne nos démarches les plus innocentes, & qui nous fait ſouvent un crime de nos vertus mêmes? Or un Prêtre, un Paſteur dont la réputation eſt ſi précieuſe à l'Egliſe, & doit être ſi chère à lui-même, puiſque tout le fruit de ſon miniſtère en dépend, peut-il perſévérer tranquil-

lement dans un genre de vie qui la flétrit & la rend ſuſpecte ? doit-il être écouté, quand ſur les murmures & les clameurs publiques qui ſont venues juſqu'à nous, & que nous lui reprochons, il nous répond que ce ſont des calomnies inventées par ſes ennemis pour le perdre, & qu'il prend Dieu à témoin de ſon innocence ? De ſon innocence, mes Frères ? mais quand il n'y auroit que de l'imprudence, peut-il être innocent ? mais quand il n'auroit donné lieu qu'à des ſoupçons, ſeroit-il excuſable de n'avoir pris aucune précaution pour lever le ſcandale ? mais ſuffit-il à un Prêtre d'être exemt de crime, ne doit-il pas l'être de l'apparence & du ſoupçon ? mais eſt-il innocent quand il ſacrifie l'opinion publique ſi reſpectable pour un Paſteur, & l'honneur de l'Egliſe, à des aſſiduités dont le frivole, l'indécence, & l'inutilité font toujours le moindre crime ?

Mais faut-il, dira-t-on, ſur des bruits ridicules, & au premier mauvais diſcours d'un libertin, s'interdire des ſociétés que la bienſéance, ou des liens anciens de connoiſſance ou

d'amitié avoient formées ? & n'eſt-ce pas s'avouer coupable, & déclarer ſoi-même au public que ces liaiſons n'étoient pas innocentes, de les rompre au premier bruit qui nous en vient ? C'eſt ainſi qu'on ſe fait une illuſion groſſière à ſoi-même : car, mes Frères, n'eſt-ce pas déja un grand mal, & un préjugé honteux à un Prêtre, que ces liaiſons ayent été d'une nature à donner lieu à de tels diſcours ? un ſaint Prêtre, un bon Paſteur tout occupé de ſes fonctions, ne trouve pas beaucoup de tems de reſte pour des liaiſons aſſidues & inutiles ; des bienſéances inévitables ſeules, des devoirs de charité, & l'exercice de ſes fonctions le produiſent en public ; le ſérieux de ſon miniſtère l'y accompagne par-tout. Les inutilités & les aſſiduités d'un commerce dont on peut parler, & qui peut paroître ſuſpect, ne conviennent guères qu'à un Paſteur oiſeux, & dont la vie peu grave & peu ſacerdotale, loin de prévenir la témérité des ſoupçons, y donne lieu & les fait naître. Mais il les autoriſe, dit-on, en y ayant égard, & ſe retirant : c'eſt-à-dire, qu'il con-

fond la malice de ceux qui ont été capables de les former : c'eſt-à-dire, qu'il ferme la bouche à la calomnie ; qu'il déclare ne tenir à rien de plus cher qu'à ſon devoir & à ſa réputation ; qu'il ne lui en coûte rien d'arracher l'œil qui ſcandaliſe le moindre de ſes frères : c'eſt-à-dire, en un mot, qu'il reſpecte ſon caractère, & qu'il force à le reſpecter ceux-mêmes qui cherchoient à le flétrir : voilà comment il ſe déshonore en faiſant ceſſer l'occaſion du ſcandale. Eh ! plût à Dieu qu'il ne ſe déshonorât pas davantage en ſe roidiſſant contre les bruits publics ! plût à Dieu qu'en perſévérant dans ces liaiſons ſuſpectes ; il ne déclarât pas lui-même tout haut qu'il y tient par des liens où il n'eſt pas poſſible de ſuppoſer de l'innocence ! qu'il ne donnât pas lieu de dire qu'un malheureux panchant l'emporte ſur la ſainteté de ſon état, & ſur l'amour de ſa réputation ; & qu'il ne mépriſe & n'oublie les diſcours publics, que parceque depuis long-tems il s'eſt oublié lui-même !

Hélas ! mes Frères, que de larmes ont coûté, & coûtent encore tous

les jours à l'Egliſe affligée, les ſcandales & les chûtes publiques, où la prétendue innocence de ces ſociétés a conduit les Miniſtres ! de quel opprobre public n'ont-ils pas couvert cette chaſte Epouſe de Jeſus-Chriſt ! quel mépris humiliant n'ont-ils pas attiré ſur tout le ſaint miniſtère ! & quelle occaſion n'ont-ils pas donné aux ſectateurs impies du vice, de blaſphêmer le nom du Seigneur, & de s'en prendre à la Religion même des déſordres de ſes Miniſtres ! Mais laiſſons un voile éternel ſur ces horreurs ; & ne renouvellons pas notre douleur devant des Miniſtres fidèles, qui la partagent avec nous, & dont la préſence même l'adoucit & la conſole.

Par la ſuite de la même régle, toute ſociété dans le monde avec les amateurs publics du vice, & les contempteurs de la vertu, nous eſt interdite ; avec ces hommes dont le plaiſir fait l'unique occupation, & qui ſe font un honneur inſenſé de leurs excès & de leur intempérance. Hélas ! mes Frères, quel pourroit être le prétexte d'un Prêtre, d'un Miniſtre

conſacré à la piété & à la défenſe de ſes maximes, dans de pareilles aſſemblées ? s'il s'y plaît, il participe à leurs œuvres de ténébres : s'il ne les déſapprouve que foiblement & comme par une eſpéce de honte, c'eſt un hypocrite qui n'a honte que de lui-même, & non des excès dont il eſt témoin ; c'eſt un déſerteur de l'Evangile ; & ſa modération ſimulée & connue pour telle, ne ſert que de nouvel aiguillon à la débauche, & à attirer de nouvelles dériſions à la vertu. Quel ſcandale, mes Frères, & quelle honte pour le Sacerdoce, qu'un Prêtre & un Paſteur puiſſe être cité dans le récit d'une aſſemblée, dont la licence & la crapule ont fait tout l'honneur ; qu'on le cite peut-être comme celui qui s'y eſt le plus ſignalé, & qui a fait des excès, où perſonne que lui n'a pu atteindre ! Car, mes Frères, tel eſt d'ordinaire le ſort malheureux d'un Prêtre qui ſort des bornes de ſon état, d'aller toujours plus loin que les gens du monde en fait de licence, & de joindre au mépris des régles, celui même de la modération & des bienſéances.

On nous dira ſans doute que toutes les ſociétés avec les perſonnes du monde ne ſont pas de ce caractère ; qu'on a beſoin de délaſſement ; & qu'il s'y trouve des gens ſages & réglés avec leſquels on peut vivre ſans danger, & ſans que la Religion, ni les bienſéances du caractère en ſouffrent. J'en conviens, mes Frères : mais avant de vous expoſer les régles qui doivent vous conduire dans ces liaiſons mondaines, je vous dis que dans la ſociété des mondains, ſages même ſelon le monde, on y reſpire toujours un air du monde & de ſes maximes, qui ſe répand peu à peu ſur tout notre extérieur, & qui y prend inſenſiblement la place de ce maintien ſacerdotal ſi recommandé par les ſaints Canons, & ſi digne de notre miniſtère : je vous dis qu'en vivant avec ce monde qu'on appelle ſage, on s'y nourrit de ces maximes que la fauſſe ſageſſe du monde approuve, toujours infiniment éloignées des maximes de l'Evangile ; qu'on y laiſſe éteindre peu à peu le premier eſprit de ſon état, & qu'on y ſubſtitue l'eſprit faux & étranger du

ſiécle : je vous dis, qu'il n'eſt que la conformité des goûts & des panchans qui lie les ſociétés & les commerces ; & que ſi ceux du monde vous ſont néceſſaires, c'eſt une preuve certaine que ſes goûts ſont les vôtres, & que vous n'êtes à votre place qu'avec lui.

Mais on a beſoin de délaſſement, dites-vous, & on ne peut pas toujours vacquer à des occupations ſérieuſes. Mais, mes Frères, ſouffrez que je vous réponde ici ce que ſaint Paul reprochoit autrefois à des Diſciples, qui loin de s'adreſſer à leurs frères pour finir leurs conteſtations, s'adreſſoient à des Juges Gentils : *Sic non eſt inter vos ſapiens quiſquam ?* Quoi ! vous ne ſauriez trouver parmi vos Confrères des Miniſtres ſages & aimables pour vous délaſſer avec eux du ſérieux de vos occupations ? *Sic non eſt inter vos ſapiens quiſquam ?* Eſt-il poſſible qu'au milieu de tant d'Eccléſiaſtiques d'une ſociété douce, édifiante, honorable pour vous, vous ayez beſoin d'appeller le monde à votre ſecours, & chercher des délaſſemens où vous ne devriez porter que vos fonctions & vos peines ? Hé-

I. Cor. 6. 5.

las ! mes Frères, un bon Prêtre, un Prêtre rempli de foi, peut-il aller chercher des délaſſemens au milieu du monde ? & que trouvera-t-il parmi ſes amateurs les plus réglés mêmes aux yeux du monde ? des erreurs & des abus que l'uſage a conſacrés, & que la Religion déteſte ; les paſſions honorées des éloges qu'on refuſe à la vertu ; Jeſus-Chriſt outragé dans ſes maximes, dans ſon culte, ſouvent dans ſes ſerviteurs ; la charité éteinte par les haines, par les intérêts, par les jalouſies ; les entretiens ſouillés par des médiſances noires & publiques ; Dieu offenſé & oublié preſque par-tout ; & le monde entier devenu preſque auſſi diſſolu, auſſi plongé dans les ténébres, auſſi payen dans ſa doctrine, qu'il l'étoit avant le bienfait de ſa converſion & la lumière de l'Evangile. Voilà le monde, mes Frères ; & un Miniſtre de Jeſus-Chriſt chercheroit un délaſſement au milieu de ces horreurs ? Mais pourroit-il y retenir ſes larmes ? mais ne ſe ſentiroit-il pas, comme Paul au milieu des déſordres & des ſuperſtitions d'Athénes, déchirer le cœur

par les plus vives impreſſions de l'Eſ-
Act. 17. 16. prit de Dieu ? *Incitabatur ſpiritus ejus in ipſo ;* & ſeroit-il capable d'un moment de joie au milieu de tant d'objets ſi capables de l'accabler de douleur & de triſteſſe ? Non, mes Frères, le monde ne peut être qu'une vallée de larmes pour un Miniſtre de Jeſus-Chriſt : il éloigne de lui le ſpectacle affligeant de cette multitude de Fidèles qui y périſſent ; il en fait le ſujet continuel de ſes gémiſſemens & de ſes prières : & comment iroit-il chercher à ſe réjouir ſur les ruines & la déſolation de la ſainte Jéruſalem, ſur les cadavres, pour ainſi dire, de ſes frères, qu'il voit tous les jours périr aux yeux de Dieu ?

Et ce qu'il y a ici de plus injuſte pour les Miniſtres qui nous alléguent l'innocence & la néceſſité des délaſſemens qu'ils vont chercher dans le monde ; c'eſt que d'ordinaire ce ſont ceux qui en ont le moins de beſoin, & qui négligent plus leurs devoirs, & les occupations les plus pénibles attachées à leur état. Oui, mes Frères, il n'eſt que les Miniſtres oiſeux, ennemis de l'étude & de la retraite, peu

peu fidèles à leurs fonctions, qui ſe traînent dans le monde, non pour ſe délaſſer du travail, mais pour le fuir, & pour y occuper un loiſir & une oiſiveté qui leur eſt à charge : ce ſont eux ſeuls, qu'on voit donner à des commerces oiſeux & inutiles, un tems qu'ils dérobent à leurs peuples ; précipiter la ſainte gravité de leurs fonctions, & ſe hâter d'aller dépoſer au milieu des diſſipations du monde, le perſonnage ſérieux de Miniſtre qui les gêne. Toute leur vie eſt une déſoccupation éternelle : on n'y voit rien de ſérieux, pas même les ſaintes fonctions du miniſtère, avilies preſque toujours par un air d'ennui, de vîteſſe & d'indécence ; ce qui devroit les conſoler, les ennuie & les fatigue, & au ſortir de-là ils courent dans le monde, ſe délaſſer d'une prévarication par des prévarications nouvelles.

JE l'ai déja dit, mes Frères, un Paſteur fidèle à ſes devoirs, qui reſpecte ſon état, qui aime ſon peuple, ne trouve pas bien des momens de reſte pour les aller ſacrifier aux inutilités II. Reflex.

& aux diſſipations des commerces du monde. Il y paroît rarement, parceque les occaſions inévitables des devoirs & des bienſéances qui l'y engagent quelquefois, n'étant pas multipliées par le goût ni par de vains prétextes, ſont rares; & c'eſt ici une ſeconde régle auſſi eſſentielle que la première, la rareté de nos communications avec le monde. Nous ne pouvons que perdre & nous y avilir en nous y montrant trop ſouvent : tout corrompu qu'il eſt, il exige de nous une vertu ſans tache, ſans nuages, & ſans même aucune de ces foibleſſes inſéparables de l'humanité.

Plus il eſt indulgent pour lui-même, plus il devient ſévère à notre égard : il croit pouvoir tout ſe permettre, & il croit auſſi ne devoir rien nous paſſer : il a ſans ceſſe ſur nous des yeux cenſeurs & malins; une parole moins meſurée, une ſimple inattention, une démarche moins décente, une complaiſance accordée ſans réflexion, deviennent pour nous des crimes qu'il ne pardonne pas; il les groſſit, il en tire des conſéquences odieuſes, & il n'oublie rien dans les momens

où nous ſemblons nous relâcher un peu en ſa faveur de la gravité de notre caractère, pour y découvrir plus de goût de notre part que de condeſcendance pour lui. Il nous exhorte à l'imiter dans la licence de ſes joies & de ſes plaiſirs; il traite de minutie & de petiteſſe d'eſprit nos précautions là-deſſus, & nos réſerves, & pour peu que nous en rabattions pour lui complaire, il retombe au ſortir de-là ſur nous, & nous paye de notre complaiſance par des dériſions outrageantes, & par les jugemens les plus inſenſés & les plus deshonorans.

Ainſi, mes Frères, c'eſt ſe tromper, de croire qu'on s'aſſure l'eſtime & la bienveillance du monde en ſe familiariſant avec lui & s'y montrant ſans ceſſe. Plus il nous voit, moins il nous reſpecte & nous eſtime; il nous mépriſe, dès qu'il ſent que nous ne pouvons nous paſſer de lui; devenons-y rares, alors nous y paroîtrons avec plus de dignité, & il nous verra avec plus de reſpect: attendons que des bienſéances inévitables, que des devoirs de charité, que des œuvres

ſaintes, que des ſollicitations pour le ſoulagement des pauvres nous y appellent; paroiſſons-y environnés de tout le ſaint appareil de notre caractère, comme des envoyés de Jeſus-Chriſt, comme y tenant ſa place; c'eſt alors que notre miniſtère tout ſeul, & l'ordre de Dieu, nous y tiendront lieu de ſauve-garde. Quand on cherche le monde pour le monde même, il faut ſe conformer à ſes goûts & à ſes manières: on y ſeroit mal reçu, ſi l'on vouloit y porter cette gravité, cette retenue ſacerdotale, qui doit toujours nous accompagner: nous dérangerions ſes plaiſirs, nous déconcerterions ſes aſſemblées & la licence de ſes entretiens; nous lui ſerions à charge; notre préſence ſeule ſeroit pour lui un contre-tems, & il diroit de nous ce que les ennemis de la vertu diſoient autrefois du Juſte dans la Sageſſe: *Gravis eſt nobis etiam ad videndum.* Ou il ne faut pas chercher le monde, ou il faut vivre comme lui.

Sap. 2. 15.

III
REFLEX. AInſi, mes Frères, ſi nous ſommes fidèles à la régle qui nous preſcrit d'y paroître rarement, il nous ſera facile

d'y porter la gravité, l'édification, & le zèle qui forment la dernière régle ſur la manière dont nous devons converſer avec les perſonnes du monde ; car ce ſont les caractères qui doivent annoncer aux perſonnes du monde un Miniſtre de Jeſus-Chriſt.

Je dis la gravité. Nos manières, nos démarches, notre langage, tout notre extérieur doit y ſoutenir la ſainte dignité de notre état, les délaſſemens les plus autoriſés dans le monde, les familiarités les plus uſitées, les diſcours de joie & de plaiſanterie les plus reçus y deviennent pour nous des indécences : tout ce qui n'eſt pas digne de notre miniſtère, eſt indigne de nous. On ſe perſuade ſouvent qu'il faut s'accommoder au goût, au langage, & aux maximes du monde, pour n'y pas paroître de mauvaiſe compagnie : mais, mes Frères, un Prêtre n'eſt à ſa place & décemment dans le monde, que lorſqu'il y eſt, ce qu'on appelle, de mauvaiſe compagnie pour le monde : dès que le monde le recherche, l'adopte, l'aſſocie, ſe plaît avec lui, c'eſt une preuve déciſive que ce Prêtre ne reſ-

pecte plus les bienſéances de ſon état. & c'eſt ce que nous voyons tous les jours, mes Frères : tous ces Prêtres que le monde recherche, que le monde applaudit, avec leſquels il eſt ravi d'être en ſociété, ſont des Prêtres mondains qui ne conſervent de leur état que le nom : cet eſprit du monde ſort de tous côtés de leur extérieur ; il ſe manifeſte dans l'indécence de leurs vétemens, dans la légèreté de leurs diſcours & de leurs démarches, & ſouvent même dans le peu de gravité de leurs fonctions les plus ſaintes. Si vous étiez du monde, diſoit Jeſus-Chriſt à ſes Apôtres, le monde vous aimeroit, vous rechercheroit, parcequ'il n'aime que ce qui eſt à lui : *Quod ſuum erat, diligeret ;* mais il vous hait, parceque vous ne l'aimez point. Non, mes Frères, le monde ne court point après un Prêtre ſaint & reſpectable : il ne s'empreſſe point de l'aſſocier à ſes aſſemblées. C'eſt quand il a beſoin de conſolation dans les afflictions dont Dieu le frappe ; c'eſt quand les approches de la mort lui font voir de près l'éternité ; ah ! c'eſt alors qu'il a recours à un ſaint Prêtre.

Joan. 15. 19.

Il laiſſe là ceux dont il paroiſſoit faire tant de cas : il ſent bien qu'ils ne ſont d'aucun uſage pour lui, & pour les ſeules fonctions auſquelles leur état les deſtinoit ; & que s'ils étoient bons pour les choſes du monde, ils ſont ineptes & inutiles pour celles du ciel. Déſabuſons-nous, mes Frères ; il en coûte toujours quelque choſe à la dignité & à la ſainte gravité de notre miniſtère, pour acheter l'amitié & les ſuffrages du monde : ce n'eſt pas lui qui rabat de ſes préjugés & de ſes fauſſes maximes pour s'unir à nous ; c'eſt nous ſeuls qui rabattons de la ſévérité des régles ſaintes pour être admis à ſes ſociétés. Ne dépoſons donc jamais aux yeux des gens du monde la ſainte gravité de notre état, & le perſonnage reſpectable de Miniſtre de Jeſus-Chriſt : qu'ils ne diſtinguent pas le Miniſtre aux pieds des autels, & le Miniſtre dans le commerce des hommes ; qu'ils ne méconnoiſſent point dans leurs aſſemblées, celui qu'ils viennent de quitter dans le Temple ſaint ; qu'ils le retrouvent par-tout le même, par-tout reſpectant ſon caractère, & le faiſant

reſpecter aux autres ; par-tout, comme dit ſaint Paul, annonçant la piété
1. Tim 2. 10. par ſa ſeule préſence : *Promittentes pietatem.*

Alors, mes Frères, ſi nous ſommes témoins de ces abus que l'uſage juſtifie dans le monde, nous ſommes en droit de les condamner : alors ſi on ſe permet devant nous de ces diſcours ſi ordinaires où la charité, où la pudeur eſt offenſée, notre caractère nous autoriſe à les blâmer : alors le monde lui-même ne trouve pas mauvais que nous tâchions de ſanctifier ſes entretiens par des diſcours d'édification. Car, mes Frères, comme diſoit autrefois le ſaint homme Tobie, le Seigneur ne nous a diſperſés parmi les gens du monde, qui ne connoiſſent point Dieu, qu'afin que nous leur manifeſtions les merveilles
Tob. 13. 4. de ſa loi ſainte : *Ideò diſperſit vos inter gentes, ut enarretis mirabilia ejus.* Non, mes Frères, il ne convient pas à un bon Prêtre de ſortir d'un entretien avec les gens du monde, ſans y avoir mêlé quelques paroles d'édification : quand on eſt touché des vérités de la foi ; qu'on les médite

tous les jours aux pieds de Jeſus-Chriſt ; qu'on eſt pénétré d'un ſaint deſir pour le ſalut de ſes frères, il eſt bien difficile de les voir s'égarer & périr, ſans les plaindre du moins quelquefois, ſans prendre occaſion de leurs erreurs & de leurs préjugés, pour y placer à propos une parole de ſalut : on n'eſt pas le maître de ſe contenir, & de s'impoſer un ſilence de timidité ou d'indifférence. Et que ſavez-vous ſi une réflexion ſimple & édifiante, placée dans un tems où l'on ne s'y attendoit pas, ne deviendra pas pour votre frère une parole de vie ou de ſalut ? Dans les inſtructions publiques, les gens du monde y viennent comme en garde, pour ainſi dire, prévenus contre les vérités que nous leur allons annoncer ; mais dans un entretien familier, la vérité prend, pour ainſi dire, le pécheur au dépourvu ; l'amitié, la douceur, la ſimplicité, donnent à la vérité ni préparée, ni attendue, une force que les autres diſcours n'ont pas d'ordinaire ; c'eſt un trait imprévu qui porte plus ſûrement ſon coup : mais d'ailleurs quand le caractère de ceux qui

nous écoutent, le rendroit inutile, nous avons du moins honoré notre miniſtère ; nous avons édifié ceux que nous n'avons pû détromper ; & fidèles à l'avis de l'Apôtre, nous avons ſanctifié tous nos entretiens : *In omni converſatione ſancti ſitis.*

1. Petr. 1. 15.

Mais ne doit-on pas craindre de ſe rendre importun, ou d'expoſer la vérité au mépris & à la dériſion de ceux qui nous écoutent. Non, mes Frères, un Prêtre diſſipé & mondain, auroit mauvaiſe grace, je l'avoue, de venir porter des diſcours d'édification au milieu des perſonnes du monde : il eſt déchu de ce droit par ſa conduite ; il ſe rendroit ridicule de venir rappeller aux autres, des vérités qu'il paroît avoir oubliées pour lui-même. La doctrine de la piété rougiroit dans ſa bouche ; on l'écouteroit avec mépris ; & on ſe demanderoit encore depuis quand Saül s'aviſe de faire le perſonnage de prophéte : *Num & Saül inter prophetas ?* Mais un ſaint Prêtre fait reſpecter ſes avis ſages & édifians : le monde lui-même les attend de lui ; il peut en être ennuyé, mais il n'en

1. Reg. 10. 12.

eſt pas ſurpris : il peut rejetter la vérité, mais il eſtime en ſecret celui qui l'annonce. Je conviens que la prudence doit ici conduire la régle ; & qu'il ne faut pas rendre la vérité mépriſable à force de la rendre importune, & de la placer à contre-tems : la charité qui ne cherche qu'à ſe rendre utile, veut qu'on choiſiſſe ſes momens ; & combien s'en préſente-t-il à un ſaint Miniſtre dans l'inutilité des entretiens des perſonnes du monde ? Ils l'entretiennent de leurs affaires, de leurs projets, de leurs embarras, de leurs ſujets de plainte contre leurs ennemis ou leurs concurrens, de leurs contre-tems & de leurs chagrins : or l'Eſprit de Dieu dans un Prêtre ne trouve-t-il pas en tout cela mille occaſions de déplorer la vie triſte & agitée de ceux qui aiment le monde ; de leur rappeller la paix, la douceur, les conſolations d'une vie & ſainte & chrétienne ; & de les plaindre, ſur ce qu'ils ſont bien malheureux de ne jouir d'aucun bonheur en ce monde, & de ſe préparer à travers mille agitations & mille peines, un malheur éternel dans l'autre ?

D'ailleurs, mes Frères, il eſt des occaſions où il ne s'agit plus de craindre qu'on ſe rende importun, & où le zèle ſeul doit tenir lieu de prudence à un ſaint Miniſtre : dernier caractère ; le zèle. Oui, mes Frères, un Prêtre eſt un Miniſtre public, chargé des intérêts de la gloire de Dieu, & de l'honneur de la Religion, parmi les hommes : il ne doit jamais ſouffrir que devant lui les perſonnes du monde, quelles qu'elles puiſſent être, ſe permettent des diſcours où le reſpect dû à la majeſté de la Religion eſt bleſſé, où les maximes de l'Evangile ſont mépriſées, où les doutes impies ſur la foi ſont propoſés avec audace, où nos plus auguſtes Myſtères ſont traités avec dériſion, où le vice eſt juſtifié, où la vertu eſt tournée en ridicule ; enfin, où le libertinage & l'impiété des diſcours déshonorent notre préſence. Ah ! c'eſt alors que la piété & la dignité d'un Miniſtre ne doit plus ſe preſcrire de meſures & de bornes que celles de ſon zèle : c'eſt alors que chargé par ſon état des intérêts de la Religion, il ne doit plus connoître perſonne ſelon la chair ;

oublier les noms, les titres, les distinctions de ceux qui s'oublient eux-mêmes; se souvenir seulement qu'il est établi de Dieu, leur maître & leur docteur, & qu'il tient de l'Eglise une autorité qui lui donne droit d'abbattre & de terrasser avec une sainte fierté tout orgueil impie & mépriſable, qui veut s'élever contre la ſcience de Dieu: *Deſtruentes omnem altitudinem extollentem ſe adversùs ſcientiam Dei.* 2. Cor. 10. 4. 5. Quiconque ne ménage point devant nous ce qu'il y a de plus reſpectable ſur la terre, ne doit point être ménagé; nous devons l'écouter avec la même indignation que Dieu l'écoute: la vivacité du zèle, un ſaint courroux, ſont alors les ſeules bienſéances que notre caractère nous impoſe: il ne s'agit plus d'y mêler des adouciſſemens & des politeſſes; il faut répondre au fou, comme nous l'ordonne l'Eſprit de Dieu, ſelon ſa folie; humilier ſon oſtentation & ſon ignorance, & venger la gloire du Dieu très-haut, des outrages que lui fait la vile créature: on ne doit plus de meſures à des pécheurs qui n'en connoiſſent plus eux-mêmes. Eh!

quoi, mes Frères, on ſe fait un honneur dans le monde de ſoutenir avec vivacité les intérêts d'un ami qu'on outrage en notre préſence : on impoſe, avec fermeté, ſilence au calomniateur : on ſeroit déshonoré, & l'on paſſeroit pour un faux ami, & pour un cœur bas & lâche, ſi l'on avoit laiſſé outrager ſon ami, ſans prendre ſa défenſe ; & nous n'aurions pas le même zèle pour fermer la bouche à l'impie, & ſoutenir tout haut les intérêts de Jeſus-Chriſt ? & nous croirions, nous qu'il a appellés ſes amis, en nous aſſociant au ſaint miniſtère : *Jam non dicam vos ſervos, ſed amicos* ; nous croirions avoir rempli tout ce qu'un titre ſi tendre & ſi honorable exige de nous, en diſſimulant, en nous contentant d'improuver par un lâche ſilence les outrages dont on le charge, & ſacrifiant par une foibleſſe déshonorante, à des égards humains, ſon nom & ſa gloire ? Non, mes Frères, nous ne ſommes plus les amis que Jeſus-Chriſt s'eſt choiſi, & ce titre nous déshonore, quand ſon nom outragé ne réveille plus notre amour & notre zèle.

Jean.15. 15.

Voilà, mes Frères, de quelle manière nous devons vivre & converſer avec les perſonnes du monde; les ſociétés qu'il y faut éviter; la rareté de nos communications avec celles mêmes qui nous ſont permiſes; la gravité, l'édification, & le zèle qui doivent nous y accompagner partout.

C'eſt ce que l'Apôtre recommandoit à ſon diſciple Timothée : Il s'élevera parmi nous, lui diſoit-il, des Miniſtres de l'Evangile, inquiets, diſſipés, mondains, plus occupés d'eux-mêmes, que de l'œuvre de l'Evangile; & nous en voyons déja de ce caractère, qui ſe font un accès familier dans toutes les maiſons des Fidèles, ſe montrent par-tout, entrent dans tous les démêlés & toutes les affaires des nos Frères, paſſent tout leurs tems à des entretiens & des commerces inutiles, parlent ſans ceſſe, & toujours mal-à-propos, & de ce qu'ils ſavent, & de ce qu'ils ne ſavent pas : abuſent de la foibleſſe d'un ſexe toujours prêt à ſe laiſſer gouverner, & ſe rendent maîtres des maiſons qu'ils fréquentent. Pour vous, ô

homme de Dieu, ajoûtoit l'Apôtre, ne ſuivez pas des exemples ſi honteux au ſaint miniſtère, & ſi capables de faire blaſphêmer par les Gentils l'Evangile du ſalut que nous annonçons : 1. Tim. 6. 11. *Tu autem, ô homo Dei, hæc fuge.*

Et je finis, mes Frères, en vous adreſſant les mêmes paroles : *Tu autem, ô homo Dei, hæc fuge.* Si vous étiez les hommes du monde, ſes intérêts, ſes erreurs, ſes préjugés, ſes inutilités devroient être votre partage; vous ſeriez chargés de vous conformer à ſes maximes & à ſon langage, de les juſtifier, & de vous élever contre tous ceux qui oſent les condamner. Mais vous êtes chacun les hommes de Dieu ſur la terre : *Tu autem, ô homo Dei ;* c'eſt-à-dire, chargés au milieu du monde, des intérêts de Dieu, du ſoin de ſa gloire, de l'honneur de ſon culte, du dépôt de ſes loix & de ſa doctrine. L'homme du Roi parmi les peuples, ne parle qu'au nom de ſon maître ; fait reſpecter ſes ordres ; ne connoît perſonne, quand il s'agit de l'autorité & des intérêts du maître qu'il repréſente : il dépoſe l'homme privé ; il ne montre que

l'homme public, que l'homme du Roi. Et nous, mes Frères, qui ſommes les hommes de Dieu au milieu du monde : *Tu autem, ô homo Dei ;* nous dépoſerions ce caractère ſaint & public, dont nous ſommes revétus, ce caractère qui nous éléve & nous conſacre, pour devenir les hommes du monde ? Et nous, mes Frères, nous rougirions de parler le langage de celui qui nous envoye ; nous le laiſſerions outrager à nos yeux ſans ſoutenir ſes intérêts & ſa gloire ; ſans uſer de l'autorité dont il nous a revétus, pour nous élever avec un ſaint zèle contre les contempteurs de ſon nom, de ſes loix, & de ſon culte ? *Tu autem, ô homo Dei.* Et nous, mes Frères, oubliant la majeſté de celui que nous repréſentons, & l'honneur qu'il nous a fait de nous confier ſon autorité ; nous autoriſerions même par notre conduite, les maximes du monde ſon ennemi, & nous paroîtrions d'intelligence avec lui pour faire prévaloir ſes erreurs & ſes préjugés, ſur les loix & ſur les maximes ſaintes dont il nous a chargés d'être les dépoſitaires publics & les défen-

ſeurs? *Tu autem, ô homo Dei.* Non, mes Frères, portons ce titre auguſte ſur notre front & dans tout le détail de notre conduite : ſoyons par-tout les hommes de Dieu : que nos actions les plus communes, nos entretiens, nos ſociétés, nos commerces ſoient ennoblis & ſanctifiés par ce caractère ſaint & honorable : ne nous aviliſſons jamais en le dépouillant ; & ſouvenons-nous que le monde le reſpectera toujours en nous, tant que nous le reſpecterons nous-mêmes.

DISCOURS

SUR

LA NECESSITÉ

OÙ SONT LES MINISTRES

DE

SE RENOUVELLER DANS L'ESPRIT

DE LEUR VOCATION.

Renovamini ſpiritu mentis veſtræ.

Renouvellez-vous dans l'eſprit de votre vocation. Eph. 4. 23.

A Quels hommes, mes Frères, l'Apôtre adreſſoit-il autrefois cette parole d'exhortation ? à des Miniſtres de l'Evangile qui mouroient tous les jours pour celui qui les avoit envoyés, à qui la mort paroiſſoit un gain, perſécutés, humiliés, foulés aux pieds, & ſouffrant tout avec joie

pour les Elus ; aux premiers Prédicateurs de la foi parmi leſquels les uns étoient Apôtres, les autres Prophétes ; les autres avoient reçu le don des langues & des miracles ; à la ſainteté deſquels, l'univers entier, avec toute ſa vaine oſtentation de ſcience, de ſageſſe, de philoſophie, d'incrédulité, n'avoit pu réſiſter

Voilà les hommes à qui l'Apôtre recommandoit autrefois de ſe renouveller dans l'eſprit de leur vocation ; eux qui étoient encore remplis des prémices de cet eſprit depuis peu deſcendu du Ciel ; eux qui comme leur maître, le répandoient de leur plénitude ſur les peuples & ſur les nations.

Tant il eſt vrai que les dépériſſemens & les diminutions de ce premier eſprit de notre miniſtère, ſont la plus grande plaie de l'Egliſe, & la ſource de la perte & de l'aviliſſement de ſes Miniſtres.

C'eſt cette même parole que je vous adreſſe, & que je m'adreſſe à moi-même aujourd'hui, mes Frères ; à nous, qui appellés au miniſtère dans la décadence & le relâchement des

ſiécles, en avons, pour ainſi dire, ſuivi l'eſprit & la deſtinée: à nous qui dans le refroidiſſement général de la foi, à peine nous ſoutenons-nous encore, loin de donner la main à ceux qui périſſent.

Souffrez donc que dans ces commencemens de mon Epiſcopat, dont vous devez être toute la conſolation & la force, je vous exhorte, en m'exhortant moi-même, à nous rappeller au premier eſprit de notre vocation. Ranimons-nous enſemble comme chargés du même fardeau: & puiſque la Providence par des jugemens peut-être rigoureux ſur moi, & ſur les peuples qui me ſont confiés, m'a établi ſur cette Egliſe ſi reſpectable, & vous a aſſociés à moi comme les coopérateurs de mon Epiſcopat & de mon miniſtère; allons à la ſource de nos maux, & tâchons d'en découvrir les remédes.

I. Reflex.

LA première ſource de nos affoibliſſemens dans les fonctions du miniſtère, c'eſt que ſouvent ſans conſulter la voix du Ciel, nous nous y ſommes appellés nous-mêmes; c'eſt

un vil intérêt, c'eſt l'ambition, c'eſt une deſtination domeſtique, c'eſt la chair & le ſang, ce ſont des mains humaines, qui nous ont ouvert les portes terribles du ſanctuaire ; c'eſt elles qui nous ont inſtallé dans le lieu ſaint: nous n'y ſommes plus les envoyés de Dieu ; nous n'y ſommes que l'ouvrage des paſſions, & nous en devenons bientôt les jouets & les Miniſtres.

De quel œil, mes Frères, Dieu peut-il regarder les uſurpateurs de ſon Sacerdoce & de ſa gloire ; quel accroiſſement peut-il donner aux travaux des ouvriers qu'il ne connoît point, & qu'il réprouve ? Tout ſera pour eux un écueil ; l'autel ſaint, les myſtères redoutables, la confiance des Fidèles, l'autorité du miniſtère, les revenus du Sanctuaire, les talens même de la nature, ils abuſeront de tout : la ſource empoiſonnée répandra ſon venin ſur tout le cours de leurs fonctions. Ils n'étoient pas, dit l'Ecriture, de la race de ces hommes, par le miniſtère deſquels Iſrael devoit être ſauvé ; ils n'avoient point été deſtinés de Dieu pour conduire & défendre ſon peuple : le premier

choc les a renverſés ; ils ſont devenus le jouet & la dériſion des ennemis du peuple ſaint ; ils ont fait blaſphémer ſon nom par le ſcandale de leur vie ; ils ont été l'écueil des ames dont ils auroient dû être les guides & les ſauveurs ; & n'étant point entrés par Jeſus-Chriſt qui eſt la voie & la vie, leur miniſtère a été un miniſtère d'égarement, de mort, & de condamnation : *Ipſi autem non erant de ſemine virorum illorum per quos ſalus facta eſt in Iſrael.* 1. Mach. 5. 62.

Que de Miniſtres l'Egliſe nourrit dans ſon ſein, que l'ordre de Dieu n'avoit pas deſtinés pour elle ? A cela quelle reſſource ? les remédes ſont rares ; & il eſt difficile qu'une voie qui n'eſt pas la vôtre, devienne pour vous une voie de ſalut.

Mais les talens utiles aux Fidèles, ſembloient être la voix de Dieu qui vous appelloit à les conduire ? Ce n'eſt pas à vous à régler l'uſage de vos talens ; c'eſt au père de famille qui vous les a confiés : ils deviendront eux-mêmes la ſource & l'occaſion de vos chûtes. Le premier & le grand talent, dit l'Apôtre, c'eſt la piété

qui eſt utile à tout; & vous n'étiez pas de la race de ces hommes par le miniſtère deſquels Iſrael devoit être ſauvé : *Ipſi autem non erant de ſemine virorum illorum per quos ſalus facta eſt in Iſrael.*

Mais le ſuccès dans les fonctions ne peut-il pas ratifier le défaut des motifs qui ont pu nous y conduire ? En vain prophétiſeriez-vous au nom du Seigneur, dit Jeſus-Chriſt ; en vain chaſſeriez-vous les eſprits impurs de l'ame des Fidèles par le miniſtère de la parole ; en vain vous verroit-on opérer des prodiges, & auriez-vous les ſuffrages de tous les hommes, le Seigneur ne vous connoît pas : ces louanges elles-mêmes corrompront votre cœur ; elles deviendront la vaine récompenſe de vos vains travaux. Vous êtes des ouvriers d'iniquité, dit l'Evangile : la chair & le ſang ont pu vous ouvrir les portes de l'Egliſe, de ce Royaume de Dieu ; mais elles ne le poſſéderont jamais à juſte titre, & vous n'êtes pas de la race de ces hommes par le miniſtère deſquels Iſrael devoit être ſauvé : *Ipſi autem non erant, &c.*

Que

Que conclure de cette première réflexion ? qu'il faut rendre ſa vocation certaine par ſes bonnes œuvres ; que la ſainteté de la vie eſt la marque la plus déciſive d'une ſainte vocation ; & que la grace qui nous ſoutient dans le miniſtère, eſt toujours l'effet heureux & preſque infaillible de la grace qui nous l'a confié.

II. Réflex.

PRemière ſource de nos affoibliſſemens, le défaut de vocation. Mais je la ſuppoſe légitime ; & je dis que la familiarité des choſes ſaintes devient pour nous une ſeconde ſource de relâchement & de chûte.

La première fois que les Prêtres & les Lévites virent dans le déſert le Tabernacle ſaint que Moyſe venoit de conſtruire, la nuée miraculeuſe qui le précédoit, la majeſté de Dieu qui couvroit ce lieu terrible, les oracles qui ſortoient du fond du Sanctuaire, la magnificence & l'appareil auguſte des ſacrifices & des cérémonies, ils n'en approchoient qu'avec une ſainte horreur : rien n'étoit omis des purifications & de tous les autres préparatifs que la loi preſcrivoit aux

Miniſtres. Mais peu à peu la vûe journalière du Tabernacle les familiariſa avec ce lieu ſaint ; les précautions ceſsèrent avec le reſpect ; le prodige de la colomne de feu que Dieu y opéroit tous les jours, s'avilit par le long uſage ; les profanations ſuivirent de près : des Miniſtres téméraires osèrent préſenter un feu étranger ; d'autres uſurpèrent des fonctions réſervées au ſeul Pontife ; enfin, les filles de Madian leur devinrent bientôt une occaſion de chûte & de ſcandale ; & à peine dans toute la Tribu de Lévi ſe trouva-t-il un Phinées, un ſeul Prêtre ſaint & zélé, qui osât venger l'honneur du Sacerdoce & la ſainteté de la loi indignement déshonorée devant un peuple infidèle.

Voilà notre hiſtoire. Dans ces jours heureux, où nous commençâmes à approcher de l'autel ſaint, la majeſté des myſtères terribles, le prodige qui s'opère entre les mains du Prêtre, la préſence du Dieu qu'on immole, le ſilence & la terreur des Anges mêmes qui environnent le Sanctuaire, tout cela frappoit nos cœurs d'un ſaint ſaiſiſſement ; nous trem-

blions ſous le poids des vétemens ſacrés, & de l'honneur du Sacerdoce; les taches les plus légères nous couvroient de confuſion; nous croyions voir comme autrefois l'Ange du ciel, le glaive de feu à la main, qui nous défendoit l'entrée de ce lieu ſaint; l'appareil des plus légères cérémonies, nous paroiſſoit myſtérieux & reſpectable.

Mais inſenſiblement nous nous ſommes raſſurés: le reſpect a diminué avec la crainte: nous nous ſommes familiariſés, & avec nos foibleſſes, & avec les myſtères terribles qu'elles déshonorent: la prière, le recueillement, la fuite des occaſions ne nous ont plus paru des précautions utiles; une conſcience douteuſe, embarraſſée, ſouillée par conſéquent, ne nous a plus effrayé, & nous l'avons portée dans le Sanctuaire: les fonctions les plus ſaintes & les plus terribles, n'ont plus été pour nous que des fonctions vulgaires; à peine ont-elles réveillé notre attention, loin de réveiller nos frayeurs & notre foi: l'ennui même, le dégoût criminel, a été la diſpoſition la plus

innocente qui les ait précédées ; & l'autel qui auroit dû être le lieu de notre conſolation & de notre force, eſt devenu le lieu & la ſource de nos malheurs & de nos crimes.

Et de-là tant d'indécence dans les fonctions les plus ſaintes de notre miniſtère : de-là tant de Miniſtres paroiſſent à l'autel, ou au milieu du Temple ſaint, avec moins de ſérieux & de précaution que dans une aſſemblée profane : de-là les louanges du Seigneur, ces cantiques ſacrés qui ſont le langage de la foi & de la piété de tous les ſiécles, ſe chantent avec autant d'irrévérence & d'immodeſtie, que les chants mêmes de diſſolution & de débauche.

Auſſi la piété des Fidèles ſe refroidit, & ne les raſſemble plus qu'avec peine dans nos temples. Ces aſſemblées ſaintes où les louanges du Seigneur étoient célébrées avec tant de foi, de componction & de majeſté, faiſoient toute la conſolation des premiers Chrétiens : ils partageoient avec les Miniſtres les heures du jour par ces chants divins ; & au milieu des perſécutions, c'étoit la plus

douce reſſource de leurs peines.

Aujourd'hui hélas ! les jours les plus ſolemnels mêmes, les attirent à peine au pied des autels : ils n'entendent plus qu'avec ennui des cantiques ſaints que l'ennui & le dégoût, plutôt que la religion & la piété, ſemblent chanter.

Ceux de Babylone autrefois, malgré leur idolâtrie, & quoiqu'ils ne connuſſent pas le Dieu d'Iſrael, touchés de la majeſté des cantiques du Peuple ſaint, captif ſur les bords de leurs fleuves, venoient les prier de chanter les cantiques de Sion : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.* Dégoûtés des chants fabuleux & bizarres de leurs Prêtres, pénétrés de la magnificence & de la ſublimité des louanges du Seigneur, ils ne pouvoient ſe laſſer d'entendre le récit de ſes merveilles & de ſes grandeurs, publiées par la ſainte harmonie des hymnes & des cantiques : ces chants ſacrés attiroient en foule les idolâtres ſur les bords de leurs fleuves, où gémiſſoient les tribus ; & ils venoient pleurer avec elles ſur les malheurs de Jéruſalem : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.* *Pſ. 136. 3.*

Et le peuple de Dieu lui-même aujourd'hui fuit ces cantiques divins ; & la nation ſainte laiſſe ſans regret les Miniſtres ſacrés dans la ſolitude de nos Temples, chanter les louanges du Dieu de leurs pères ; & ce devoir ſi conſolant eſt devenu un devoir vil & vulgaire, qu'on regarde comme le partage du ſimple peuple.

D'où vient ce malheur ? de l'indécence & du peu de recueillement des Miniſtres : les louanges du Seigneur, mes Frères, ſe ſont avilies dans nos bouches. Mais vous n'en êtes pas plus excuſables, gens du monde : la ſainteté du miniſtère n'eſt pas attachée à celle des Miniſtres : les paroles de la vie éternelle dans des bouches mêmes profanes, ſont toujours dignes de votre amour & de votre reſpect ; & dans cette Egliſe principale ſur-tout, où la majeſté des cérémonies, & le recueillement des Miniſtres, ſemble encore rappeller la piété & la gravité des premiers tems, & devroit auſſi rappeller la foi, le zèle, & la ferveur des premiers Fidèles.

Voilà où nous méne la familiarité

des choſes ſaintes : au relâchement, à l'ennui ; à traiter les myſtères ſaints ſans précaution, ſans foi, ſans aucune des diſpoſitions néceſſaires : & de-là le crime de l'abus devient inévitable. Dernière ſource de nos affoibliſſemens & de nos malheurs : l'abus des choſes ſaintes.

ABîme affreux, d'où le retour eſt preſque impoſſible : un mauvais Prêtre s'eſt-il encore converti ? auſſi le Prophéte appelle les plaies du Sanctuaire, des plaies déſeſpérées : *Deſperata eſt plaga ejus.* III. Reflex. *Mich.* 1. 9.

Et de quoi n'abuſe pas un Miniſtre infortuné, quand une fois il en eſt venu à ce point d'abandon & de malheur ? l'autel ſaint devient le lieu de ſes profanations & de ſes crimes ; la diſpenſation des Sacremens & des Myſtères, un trafic honteux d'avarice & de cupidité ; l'autorité du miniſtère, un piége dont il ſe ſert pour ſurprendre la Religion & l'innocence des Fidèles ; l'inſtruction des peuples un aviliſſement public de la parole ſainte, & ſa propre condamnation prononcée par ſa bouche. Al-

lant de crime en crime, à meſure qu'il paſſe de fonction en fonction ; c'eſt un homme de péché dans le Temple de Dieu : ce que la Religion a de plus ſaint, conſomme tous les jours ſa réprobation ; & les remédes deviennent ſes maux les plus affreux & les plus incurables.

Et de-là quel ſcandale pour les Fidèles ! la foi des peuples s'éteint ; la piété des Juſtes chancelle ; les foibles n'ont plus rien qui les ſoutienne ; les libertins s'autoriſent de nos exemples ; la Religion s'avilit avec ceux qui en ſont les dépoſitaires.

Malheur au peuple fidèle auquel Dieu dans ſa colère a donné de tels Paſteurs ! il faut que les crimes du peuple ayent bien irrité la juſtice divine, lorſqu'elle permet que ces loups entrent dans la bergerie.

Vous en triomphez ſouvent, gens du monde ; vous faites des chûtes & des foibleſſes des Miniſtres, le ſujet le plus vif & le plus ordinaire de vos dériſions & de vos cenſures : & vous ne voyez pas que leur déréglement eſt la peine de vos crimes ; vous ne voyez pas que la plus terrible puni-

tion que Dieu puiſſe exercer envers un peuple, c'eſt de lui ſuſciter un Paſteur infidèle, & des Miniſtres ſcandaleux.

Il avoit puni autrefois les prévarications des Juifs par la captivité, par la priſe & la déſolation de Jéruſalem, par des calamités publiques, par la ſtérilité des ſaiſons, par les tributs exceſſifs que l'Egypte & l'Aſſyrie impoſoit ſur le peuple de Dieu; tous ces fléaux ne les rappelloient pas à l'obéiſſance de la loi: il ſembloit que la juſtice de Dieu étoit épuiſée, & qu'elle n'avoit plus de châtiment à exercer ſur ſon peuple; mais elle s'en réſervoit un plus terrible que tous les autres.

„ Puiſque j'ai viſité en vain Iſrael „ dans ma colère, dit le Seigneur, & „ que tous mes châtimens lui ont été „ inutiles; je lui ſuſciterai de faux „ Prophétes; je lui ſuſciterai des „ Paſteurs qui le ſéduiront par leurs „ exemples, & qui lui ſeront une „ occaſion de ſcandale: ma colère „ ne ſauroit aller plus loin.

Tremblez, Chrétiens, que Dieu ne tienne à votre égard la même con-

duite. Il vous a châtiés par des calamités publiques, par le fléau des guerres & le dérangement des saisons, par les charges excessives que la nécessité des affaires publiques vous imposoit, par une misère presque générale ; tous ces fléaux ne vous ont pas rappellés au Seigneur ; vos crimes ont semblé croître avec vos malheurs : Quel nouveau châtiment, dit le Seigneur, pourrois-je exercer sur mon peuple, puisqu'il ne cesse d'ajoûter de nouvelles prévarications aux
Is. 1. 5. anciennes ? *Super quo percutiam vos ultra, addentes prævaricationem* ? je lui susciterai des Chefs sans vigueur, des Pasteurs infidèles, des Ministres scandaleux ou mercénaires, qui leur aideront à se perdre, & à m'oublier
Ibid. ℣. 23. tout-à-fait : *Omne caput languidum, principes tui infideles, socii furum, omnes diligunt munera, sequuntur retributiones ?* C'est la dernière vengeance que Dieu dans sa fureur exerce sur les crimes de la terre, & dont il est peut-être sur le point d'user à notre égard.

Mais non, grand Dieu, vous ne l'exercerez pas sur cette Eglise, que

le ſang de tant de Martyrs qui en ont jetté les fondemens, qui repoſent ſous ſes autels, & qui crient ſans ceſſe vers vous en faveur de leurs frères, vous rendra toujours chère & précieuſe. Si l'indignité du Paſteur principal, que vous avez peut-être dans votre colère ſuſcité à cette Egliſe, armoit votre bras contre le peuple fidèle, la foi de tant de ſaints Evêques qui l'ont autrefois gouvernée le retiendroit ; vous vous ſouviendriez toujours de vos ſerviteurs, de ces hommes vénérables qui ont ſanctifié la terre que nous habitons : les pierres de nos Temples, où leurs cendres repoſent, parleroient pour nous ; & vous ne permettrez pas que votre héritage qu'ils ont acquis par leur ſang, ou ſanctifié par leurs travaux, devienne jamais la proie de l'infidélité ou du libertinage.

Grand Dieu ! regardez donc du haut du ciel ; & jettez des yeux de miſéricorde ſur cette Egliſe, ſur cette vigne ſi chérie que votre main elle-même a plantée : ſoyez-en toujours jaloux comme de votre plus ancien héritage : renouvellez en elle ces

premiers jours de ferveur & de beauté, qui la rendoient ſi agréable à vos yeux ; réparez ce que les tems & les années lui ont fait perdre de ſon ancienne ſplendeur : *Reſpice de cælo, & vide, & viſita vineam iſtam, & perfice eam quam plantavit dextera tua.* Pſ. 79. 15. 16.

Purifiez ſes Miniſtres ici aſſemblés : renouvellez en eux les prémices de cet eſprit qui vous les a conſacrés par l'onction ſainte : animez-les d'un feu nouveau ; & qu'au ſortir de ce Temple, comme d'un autre Cénacle, ils en aillent embraſer les peuples qui leur ſont confiés : *Et perfice eam quam plantavit dextera tua.*

Etendez ſur-tout le bras de votre protection ſur le Fils de l'homme que vous vous êtes choiſi, ſur le premier Paſteur qui vous adreſſe ici ſes ſupplications & ſes prières : *Et ſuper filium hominis quem confirmaſti tibi.* Fermez les yeux à ſes foibleſſes ; revétez-le de force & de vertu ; ſoutenez-le afin qu'il ſoutienne ſes frères : faites-en le modèle du troupeau dont vous l'avez déja établi le conducteur & le guide : *Et ſuper filium ho-*

minis quem confirmaſti tibi ; afin que marchant tous dans vos voies, nous puiſſions tous arriver à cette patrie où nos pères & nos premiers Paſteurs nous ont déja précédés.

Ainſi ſoit-il.

INSTRUCTION
SUR
LE JUBILÉ.

Pœnitemini igitur, & convertimini, ut deleantur peccata veſtra.

Faites donc pénitence & convertiſſez-vous, afin que vos péchés ſoient effacés. Act. 3. 19.

C'Est ce que ſaint Pierre, au ſortir du Cénacle, diſoit autrefois à une multitude de Juifs conſternés & tous fondant en larmes, après leur avoir reproché le ſang du Juſte qu'ils venoient de répandre, & expoſé toute l'énormité du crime dont ils s'étoient depuis peu rendus coupables. Il vous reſte encore une reſſource, mes Frères, leur diſoit le premier diſpenſateur des graces de l'Egliſe: vos iniquités ont comblé la meſure de vos pères; vous avez rejetté le don de Dieu; vous vous êtes ſéparés

comme des anathêmes de l'eſpérance d'Iſrael : mais le Seigneur vient de jetter des regards de miſéricorde ſur vous ; il va répandre ſon Eſprit ſur toute chair, ſur ſes ſerviteurs comme ſur ſes ennemis ; ſur les ames juſtes, comme ſur celles qui avoient opéré l'iniquité : le Ciel va s'ouvrir ſur la terre ; des prodiges de grace & de miſéricorde vont enfin ſanctifier tout l'univers : *Dabo prodigia in cœlo ſurſum, & ſigna in terra deorſum.* Profitez donc de ce tems de viſite & de propitiation : préſentez des cœurs briſés de componction, à l'indulgence & à la rémiſſion que la bonté du Seigneur vous offre ; & ouvrez vos ames par les déſolations d'une pénitence ſalutaire, aux graces abondantes dont nous allons être les diſpenſateurs & les Miniſtres : *Pœnitemini igitur, & convertimini, ut deleantur peccata veſtra.*

Et voilà, mes Frères, ce que nous vous diſons aujourd'hui dans une circonſtance preſque toute pareille. Vous avez eu le malheur d'oublier Dieu, de violer ſa loi ſainte, & de crucifier Jeſus-Chriſt dans votre corps, en faiſant ſervir vos membres à des paſſions injuſtes : mais voici un tems de

ſalut & de réconciliation ; toutes les graces de l'Egliſe viennent au-devant de vous : le don de Dieu, l'effuſion de ſon Eſprit va ſanctifier toute chair ; la rémiſſion eſt offerte à tout pécheur ; l'Egliſe touchée de vos malheurs ouvre ſes tréſors pour payer elle-même le prix de votre délivrance : entrez donc dans ſes vûes de miſéricorde & de bonté ſur vos ames ; déteſtez les crimes qui vous ont rendu ſon indulgence néceſſaire ; briſez vos cœurs par un repentir qui ſeul peut vous la rendre utile : plus elle paroît ſe relâcher de ſa ſévérité, plus vous devez être touchés de vos misères, & ne pas faire de ſes graces mêmes, le motif de votre pareſſe & de votre impénitence : *Pœnitemini igitur, &c.*

En effet, les graces que l'Egliſe va répandre ſur tous les Fidèles dans ces jours de miſéricorde, ne ſont accordées que pour ſuppléer à notre foibleſſe, & non pas pour la ménager ; pour nous aider dans notre pénitence, & non pas pour nous en décharger ; pour récompenſer notre componction, & non pas pour l'affoiblir : elles ſont donc, & je vous prie de le remarquer, elles ſont les

ſupplémens de la foibleſſe, les ſecours de la pénitence, les récompenſes de la componction. Développons ces vérités capitales.

JE dis, premiérement, qu'elles ſont les ſupplémens de notre foibleſſe : car c'eſt une vérité du ſalut, que par le péché l'homme devient redevable à la juſtice divine, & qu'il ne peut plus ſe réconcilier avec elle qu'en ſubiſſant la peine dûe à ſon iniquité. Il faut que tout péché ſoit puni, afin qu'il ſoit pardonné : mais comme toute la vie d'un pécheur qui a oublié ſon Dieu, devroit être une pénitence continuelle ; que toutes les créatures qui ont ſervi à ſes paſſions, devroient devenir les inſtrumens de ſes peines ; que tous les plaiſirs lui ſont interdits ; que tous les ſoulagemens accordés à l'innocence, ce n'eſt que par grace qu'il peut ſe les permettre ; que ſon corps qui a toujours ſervi au péché, ne devroit plus ſervir qu'à la pénitence ; & que ſa foibleſſe ſouvent ne lui permet pas de fournir cette carrière longue & laborieuſe, & de réparer par des ſatisfactions I. REFLEX.

proportionnées l'énormité & la durée de ſes égaremens : l'Egliſe toujours attentive à faciliter à ſes enfans les voies du ſalut & de la vie éternelle, leur donne la main, pour ainſi dire, de peur que la rigueur du chemin ne décourage leur foibleſſe. Elle offre à la juſtice de Dieu les tréſors dont elle eſt dépoſitaire, & rachette à ce prix une partie des malédictions auſquelles le pécheur étoit condamné : elle reprend ſur la multitude ſurabondante des mérites de Jeſus-Chriſt & de ſes Saints, ce qui manque aux œuvres laborieuſes du pénitent infirme & impuiſſant : & devenant foible avec les foibles, pour les ſauver tous ; elle aime mieux ſuppléer à la foibleſſe du pécheur par ſon indulgence, que l'accabler ou le déſeſpérer, en ne relâchant rien de ſa ſévérité.

Les graces de l'Egliſe, mes Frères, ne ſont donc que les ſupplémens de votre foibleſſe. Si vos forces répondent à vos crimes ; ſi votre corps eſt capable de pénitence, comme il a été capable de péché ; ſi vos membres peuvent ſervir à la juſtice com-

me ils ont ſervi à l'iniquité ; ſi vous avez de quoi payer un Dieu irrité, & que cependant vous demeuriez lâchement dans l'inaction : déſabuſez-vous, mes Frères ; l'Egliſe ne prétend pas vous décharger de vos dettes, ni accorder à votre molleſſe des graces qui ne ſont deſtinées qu'à la ferveur, ni donner à votre abondance des reſſources qui ne ſont dûes qu'à l'indigence, & à la néceſſité. Ses rélaxations ſont des aumônes ſaintes ; il faut être fervent, pauvre, & dans le beſoin, pour avoir droit d'y participer : elles ſont ſemblables à cette manne qui deſcendoit du ciel ; ſi vous venez la recevoir ſeulement pour en faire un amas qui mette à couvert votre pareſſe, & vous diſpenſe du travail de tous les jours, elle ſe changera en infection & en pourriture, & le préſent du Ciel deviendra pour vous un odeur de mort, & une punition plutôt qu'une grace.

Et quand je dis, mes Frères, que notre foibleſſe toute ſeule oblige l'Egliſe de ſuppléer à nos ſatisfactions par l'abondance de ſes graces ; je n'entends pas par foibleſſe, une molleſſe

criminelle, qui nous rend impoſſible tout ce qui nous mortifie ; un découragement ſenſuel qui nous fait frémir au ſeul nom d'auſtérité & de ſouffrance ; une attention exceſſive ſur nous-mêmes, qui fait que tout ce qui afflige la cupidité, nuit à la ſanté ; une habitude d'amour propre qui nous a rendu néceſſaire tout ce qui nous eſt commode & agréable ; ce ſont-là des motifs de pénitence, & non pas d'indulgence, & de rélaxation. Je n'entends pas un vain égard au rang & à la naiſſance, qui nous perſuade que nous pouvons retrancher des obligations du Chrétien & du pécheur, ce que nous accordons à celles de perſonnes publiques & élevées : comme ſi les devoirs de la condition étoient incompatibles avec ceux de l'Evangile, ou qu'une élévation qui a été ſi ſouvent elle-même l'occaſion de nos crimes, pût nous diſpenſer d'une pénitence qu'elle-même nous impoſe.

J'entends une impuiſſance véritable de ſoutenir le cours & la rigueur des peines conformes aux régles & à l'eſprit de l'Egliſe : & je dis qu'alors l'Egliſe touchée de notre état, de

l'envie que nous aurions d'expier nous-mêmes nos crimes, ſi nos forces ſecondoient notre zèle, & comptant nos deſirs pour des œuvres, ſe relâche de ſa ſévérité, & nous avance le bienfait de ſa réconciliation & de ſes graces.

Mais ne croyez pas, mes Frères, qu'alors même l'Egliſe prétende ſuppléer à tout. Elle entend que, ſi nous ne pouvons pas offrir le prix entier de nos péchés, nous en offrions du moins une partie; elle veut que nous tirions de notre foibleſſe tout ce que nous pouvons, & que nous offrions ſelon nos forces & même au-delà, pour ainſi dire: ſon intention eſt que nous faſſions tous nos efforts pour ſatisfaire à la juſtice divine, & que toute notre vie ſoit un ſouvenir continuel de nos iniquités & des réparations auſquelles nous ſommes condamnés; que toutes nos démarches ſe ſentent par quelque endroit de notre état de pénitens, & que tous nos plaiſirs mêmes ſoient aſſaiſonnés des amertumes de la pénitence.

Car quelle que puiſſe être notre foibleſſe; ſi nous ſommes ſincèrement

touchés & convertis; ſi l'Eſprit de Dieu a opéré dans nos cœurs la grace de la compoñction & du repentir; ſi l'horreur de nos crimes paſſés nous a fait entrer dans les ſentimens de zèle & d'indignation contre nous-mêmes, qui ſont toujours le premier fruit de la pénitence: ah! nous trouverons bien encore en nous de quoi offrir à Dieu des ſacrifices & des expiations capables d'appaiſer ſa juſtice: quelle que puiſſe être notre foibleſſe, nous aurons toujours des panchans à mortifier, des deſirs à vaincre, des plaiſirs à ſacrifier, des humiliations à ſouffrir, des contradictions à ſupporter, des ſuperfluités à retrancher; quelle que puiſſe être notre foibleſſe, nous ſerons encore aſſés forts pour refuſer aux ſens mille adouciſſemens inutiles, pour leur ménager mille amertumes, qui, ſans diminuer les forces, affoibliſſent la corruption, & pour faire de ſes infirmités mêmes la matière de ſa pénitence. Hélas! on va ſi loin pour le monde, pour la fortune, pour les plaiſirs: on tire d'une ſanté foible & ruinée tout ce qu'on peut & au-delà; on ſe fait violence; on ne

s'écoute point ; on croit qu'à force de prendre ſur ſoi, à la fin on accoutumera le corps à obéir & à nous ſuivre : ah ! mes Frères, ce n'eſt que pour le Ciel que nous n'eſſayons rien, que nous meſurons nos forces, que nous exagerons notre foibleſſe, & que tout ce qui nous coûte nous paroît impoſſible.

Et ne dites pas que les graces de l'Egliſe ſeroient donc inutiles, ſi de notre côté nous étions obligés de faire tous nos efforts pour expier nos crimes par les travaux de la pénitence. Car, mes Frères, quels que puiſſent être nos efforts, quelque longue que ſoit notre pénitence, quelque auſtères que ſoient nos ſatisfactions, elles ne ſeront jamais proportionnées à nos crimes : nos peines ſeront toujours moindres que nos péchés ; nous demeurerons toujours en deçà de ce que la juſtice de Dieu exige de nous ; nous ſerons toujours, comme le ſerviteur de l'Evangile, obligés de demander du tems, & chargés d'une infinité de dettes, auſquelles nous n'avons encore pu ſatisfaire.

Car, hélas ! mes Frères, croyons-

nous que des larmes de quelques jours, que quelques légères macérations, que quelques jeûnes rares & commodes, expient, effacent, abolissent devant Dieu des crimes qui ont mérité une éternité de supplices ? croyons-nous que des flâmes immortelles, qu'un désespoir éternel, qu'un ver qui ne devoit plus mourir, qu'une séparation de Dieu sans ressource : croyez-vous qu'une sentence si affreuse & si terrible que nous avions méritée, puisse se changer en quelques austérités d'un moment, & que des dettes si immenses puissent s'acquitter avec une obole, pour ainsi dire ? Ah ! l'Eglise autrefois elle-même, plus indulgente sans doute que le Dieu terrible, puisqu'elle n'étoit occupée qu'à l'appaiser, qu'à adoucir par les rigueurs canoniques la sentence du souverain Juge, & qu'elle ne punissoit ses enfans que comme une mère ; l'Eglise elle-même pour un seul crime, imposoit autrefois de longues années de travaux & de pénitence : & quelle pénitence, mes Frères ! des larmes abondantes, des jeûnes continuels, des humiliations

tions publiques, des auſtérités étonnantes, des prières longues & fréquentes, la cendre & le cilice, la ſéparation de l'autel, de la ſociété des Fidèles & de tous les plaiſirs? & quelles ſeront donc les peines que la juſtice divine exige ici-bas elle-même de l'ame impure & criminelle, ſi la tendreſſe & la compaſſion d'une Mère, nous paroît ſi ſévère? quelle ſera donc la ſévérité d'un Dieu offenſé lui-même?

Je le répéte donc, mes Frères; quelle que puiſſe être votre pénitence, ah! vous reſterez toujours infiniment redevables à la juſtice divine: quelque zélé pénitent que vous puiſſiez être, vous avez donc beſoin que l'Egliſe ſupplée pour vous: il faut donc que ſes graces viennent au ſecours de votre foibleſſe, & qu'elle offre à Dieu les mérites de Jeſus-Chriſt & de ſes Saints, pour remplacer les défauts des vôtres. Donc, mes Frères, en faiſant même tous vos efforts pour ſatisfaire à la juſtice de Dieu, les graces que l'Egliſe vous accorde encore en ce tems, vous ſeront infiniment utiles: vous y trou-

verez cette égalité de réparation à laquelle vous n'auriez jamais ſû vous-même atteindre : vous y verrez remplie, par l'abondance des mérites qu'elle vous applique, cette diſtance infinie que vos crimes avoient miſe entre le Seigneur & vous, & que des ſiécles de pénitence, quand vous les auriez vécus, n'auroient pu remplir eux-mêmes.

Auſſi, mes Frères, rien n'eſt plus oppoſé à l'eſprit de la foi & de la ſaine doctrine, que cette fauſſe ſcience qui ſe perſuade que les graces de l'Egliſe au fonds, ſervent à peu de choſe ; qu'elles nous laiſſent les mêmes obligations devant Dieu ; qu'elles ne rendent pas notre condition meilleure ; & qu'un pécheur vraiment pénitent, quand même il n'y participeroit pas, eſt tout auſſi avancé aux yeux du Seigneur, qu'un pécheur pénitent qui y participe : c'eſt une erreur que l'Egliſe a frappée de ſes anathêmes ; injurieuſe au Sang de Jeſus-Chriſt, & déſeſpérante pour la foibleſſe des Fidèles. A la vérité, l'Egliſe ne prétend pas nous diſpenſer de la pénitence, puiſque l'Evangile

nous déclare que ſans la pénitence il n'y a point de ſalut ; & que l'ordre immuable de la juſtice divine, que le péché a troublé, ne peut être rétabli que par les peines qui lui ſont dûes : mais l'Egliſe voyant, ou que notre foibleſſe nous en interdit preſque tous les exercices laborieux qu'elle impoſoit autrefois aux Fidèles, ou que ceux mêmes que notre foibleſſe nous permet encore d'accomplir, ne ſauroient jamais répondre à la multitude & à l'enormité de nos crimes ; elle y ſupplée par l'abondance de ſes tréſors. Semblable à cet œconôme prudent & charitable : elle nous remet la moitié de la dette que nous n'étions pas en état d'acquitter, & nous fait écrire cinquante, où nous en devions cent ; & c'eſt également s'éloigner de ſon eſprit, & blaſphémer le don de Dieu, que de regarder ſes graces, ou comme inutiles à la foibleſſe, ou comme favorables à l'impénitence.

II. REFLEX.

EN effet, j'ai dit en ſecond lieu, qu'elles ſont les ſecours de la pénitence ; & voilà pourquoi, mes Frères, ce

tems de propitiationdoit être un tems de conſolation pour les ames pénitentes. Car une des plus grandes amertumes de la piété dans les ames fidèles, c'eſt de voir en repaſſant devant Dieu, les égaremens de leurs mœurs paſſées ; que leurs paſſions avoient été vives, ferventes, continuelles ; qu'elles avoient pouſſé les plaiſirs auſſi loin que la corruption avoit pu le ſouhaiter ; & que leur pénitence a été foible, languiſſante, imparfaite : ce ſouvenir les trouble & les allarme : la vûe des jugemens de Dieu ſi inconnus & ſi terribles ; la ſévérité de ſa juſtice ſi différente de la nôtre ; l'exemple même de tant de ſaints Pénitens, qui, après des mœurs bien moins criminelles que les nôtres, ſe ſont crucifiés tout vivans avec Jeſus-Chriſt, par les auſtérités les plus étonnantes ; tout cela les jette dans la conſternation & dans le découragement. On doute de la ſûreté de ſon état ; on croit que la pénitence paſſée n'a été qu'une illuſion ; on perd la paix & la confiance, qui eſt tout le ſoutien & toute la conſolation de la piété ; & ſouvent de l'abbatte-

ment, on paſſe à une dangereuſe pareſſe.

Or, l'Egliſe dans les graces qu'elle accorde en ce tems à ſes enfans, offre une reſſource aux inquiétudes & aux doutes des ames fidèles & pénitentes, & prétend ſuppléer aux défauts de leur pénitence : car quelque ſincère qu'elle ait été, il eſt preſque impoſſible qu'il ne s'y ſoit mêlé mille imperfections.

Premiérement, du côté de la ſévérité. Hélas ! notre pénitence eſt toujours mêlée de mille ſenſualités qui la ſouillent, qui nous en font perdre preſque tout le mérite ; & ſouvent loin d'expier les mœurs paſſées, par les violences & les retranchemens de la piété, tout ce que nous y pouvons faire, c'eſt d'expier les relâchemens & les affoibliſſemens de la piété même. L'Egliſe vient donc à notre ſecours : elle remplit les vuides de notre pénitence : elle couvre de la charité & du ſang de Jeſus-Chriſt, la multitude de nos relâchemens & de nos foibleſſes ; & ſans avoir égard aux défauts de nos ſatisfactions, elle veut bien en accepter l'imperfection,

& fournir du ſien, ce qu'elle trouve de moins à nos peines.

Secondement, du côté de la ferveur & de la vivacité. Oui, mes Frères, nos pénitences ſont accompagnées de tant de langueur & de dégoût: loin d'entrer avec une ſainte fureur dans les intérêts de la juſtice de Dieu contre nous-mêmes; loin de nous armer d'une indignation de pénitence & de ſévérité, contre une chair qui a été la ſource & l'occaſion de tous nos crimes; loin de venger avec une ſainte complaiſance ſur notre corps, les dommages qu'il a cauſés à notre ame; loin de goûter dans les larmes & dans les gémiſſemens de la pénitence, cette ſainte ivreſſe qu'on avoit trouvée autrefois dans les plaiſirs injuſtes; hélas! les plus légers ſacrifices que nous faiſons à Dieu, nous coûtent tant; nous nous les diſputons ſi long-tems à nous-mêmes; nous y portons tant de répugnance & d'éloignement; nous payons de ſi mauvaiſe grace, ſi j'oſe parler ainſi, que la manière languiſſante dont nous appaiſons la juſtice de Dieu ſur nos crimes paſſés, de-

vient ſouvent un nouveau crime elle-même. Tout ce que nous faiſons pour Dieu, nous laſſe & nous dégoûte : les plus juſtes mêmes dans le cours de leur pénitence, ſentent ſi ſouvent leur cœur prendre les intérêts de la chair contre ceux de l'eſprit ; leur componction, s'affoiblir ; l'horreur des crimes paſſés, s'effacer preſque ; le ſouvenir des bienfaits de Dieu, ne réveiller plus que foiblement leur reconnoiſſance : rien n'eſt ſi commun que les langueurs & les affoibliſſemens de la foi dans les œuvres laborieuſes de la piété. Les commencemens de la pénitence ſont vifs d'ordinaire : mais inſenſiblement ces mouvemens de grace s'affoibliſſent ; les objets des ſens qui nous environnent, émouſſent la force de ces impreſſions de ſalut : nos misères paſſées nous trouvent moins ſenſibles ; l'eſprit même naturellement incapable de fixer long-tems ſon attention ſur ce qui l'attriſte & lui déplaît, s'en éloigne comme malgré nous ; & alors n'étant plus ſoutenus par une componction vive, par une reconnoiſſance ſenſible, par les tranſports d'un cœur touché, & à

qui rien ne coûte ; nous nous traînons dans les voies de la pénitence ; nous murmurons, comme les Iſraélites, d'avoir à marcher ſi long-tems dans les voies arides & déſagréables du déſert ; nous nous plaignons de l'inſipidité du don de Dieu ; nous regrettons peut-être en ſecret les viandes de l'Egypte.

Or, tous ces découragemens ſecrets, tous ces affoibliſſemens inviſibles de foi & de grace, ſi inévitables à la piété même la plus fidèle, diminuent devant Dieu le prix & le mérite de notre pénitence. Il rabat des ſatisfactions que nous lui offrons, tout ce que nous rabattons nous-mêmes de la ferveur & de l'amour avec lequel nous les devrions offrir : car il ne regarde pas les dons ; il ne regarde que le cœur ; il ne nous tient compte qu'à demi des travaux dont nous retranchons le zèle de la pénitence, qui ſeul les lui rend agréables. Mais comme ces défauts ſont preſque inſéparables de la nature foible & corrompue, le Seigneur toujours riche en miſéricorde, & qui ne veut pas la perte de ſa créature, mais

ſon ſalut, a laiſſé à ſon Egliſe des reſſources & des remédes contre les langueurs de la piété & de la pénitence même : il veut qu'elle accepte l'imperfection de nos ſacrifices ; qu'elle ferme les yeux aux infidélités que nous y avons mêlées ; qu'elle ait plus d'égard à la ſincérité de nos intentions, qu'à la médiocrité de nos œuvres ; à la foibleſſe de notre nature, qu'à celle de notre foi ; & qu'elle nous admette au nombre de ces pénitens heureux qui ont terminé la carrière qu'elle leur avoit marquée ; qu'elle nous rende la participation des autels & des myſtères ſaints, dont nous nous étions privés par nos crimes ; qu'elle nous rétabliſſe dans tous les droits dont le péché nous avoit fait décheoir ; & qu'elle répande les mérites & les tréſors dont elle eſt dépoſitaire, & ſur les ſouillures de nos crimes, & ſur les langueurs mêmes de notre pénitence.

Enfin une troiſiéme ſorte d'imperfection que nous mêlons preſque toujours à nos pénitences, ſe prend du côté de l'intention. Nous ne ſommes pas, à la vérité, du nombre de ces

hypocrites, qui ne font leurs œuvres que pour s'attirer les regards & les louanges publiques ; qui ſonnent de la trompette, pour ne pas perdre devant les hommes le mérite de leur vertu ; qui n'aiment de la piété que la réputation & le ſpectacle, & qui ne ſont que les pénitens du monde & de la vanité.

Cependant quelque ſincères que puiſſent être d'ailleurs nos intentions, il entre dans nos œuvres laborieuſes de pénitence & de miſéricorde, tant de complaiſances humaines : nous n'agiſſons pas pour être vûs des hommes ; mais nous ne ſommes pas fâchés que les hommes nous voyent agir : nous ne nous propoſons pas les applaudiſſemens publics comme la récompenſe de notre piété ; mais nous ne trouvons pas mauvais qu'elle ſoit applaudie : nous ne voulons plaire qu'à Dieu ſeul ; mais nous ne laiſſons pas de compter pour beaucoup de plaire encore au monde : nos premiers regards ſont pour le Ciel ; mais hélas ! que nous en jettons encore ſur la terre ! que de retours intéreſſés ſur nous-mêmes ! que de préférences

ſecrettes des œuvres qui nous font admirer, à celles qui ne feroient que nous purifier ! que de recherches imperceptibles de notre propre gloire ! que d'attentions cachées ſur les jugemens humains ! que de ſingularités de vertu, où nous ne trouvons rien de plus agréable que la ſingularité elle-même, qui nous fait remarquer & qui nous diſtingue ! Nous croyons ſouvent que c'eſt l'amour du Seigneur qui nous ſoutient dans la retraite, dans la ſéparation des plaiſirs & des ſociétés mondaines, dans le retranchement des parures & des indécences que le monde autoriſe : hélas ! & c'eſt l'amour de nous-mêmes ; & c'eſt un ſecret plaiſir de n'être plus faits comme les autres, de réveiller l'attention des hommes par des œuvres marquées & ſingulières : peut-être nous plairoient-elles moins ſi tout le monde ſuivoit la même voie que nous ; peut-être les trouverions-nous dégoûtantes & inſupportables, ſi l'exemple public nous les rendoit néceſſaires ; ſi la multitude choiſiſſant les mêmes mœurs, nous nous trouvions confondus dans la foule ; ſi

nous ne pouvions plus nous dire tout bas à nous-mêmes, que nous nous interdiſons des plaiſirs que les autres ſe permettent ſans ſcrupule ; & ſi ce parallèle ſecret ne ſoutenoit notre amour propre, & ne nous dédommageoit des amertumes de la piété.

Hélas, mes Frères ! je le répéte, l'orgueil entre ſi imperceptiblement dans tout ce que nous faiſons ; & nous nous retrouvons par-tout les mêmes. Or, ce peu de levain eſt capable d'aigrir & de corrompre toute la maſſe : ce fond d'amour propre, qui entre dans toutes nos juſtices, les ſouille & les flétrit. Le Dieu ſaint qui péſe nos œuvres dans notre cœur même, les trouve preſque toujours infectées de ce venin ſecret, qui leur ôte une partie de leur poids & de leur valeur : il ſépare rigoureuſement ce que ſa grace y a mis de divin, d'avec ce que nous y avons mêlé d'humain nous-mêmes ; l'ouvrage de l'Eſprit-ſaint, d'avec l'ouvrage de l'homme ; le fruit de la charité, du fruit de la cupidité ; & ſouvent après ce diſcernement ſévère, après que la paille eſt démêlée du bon grain, il ne reſte

preſque point de froment d'un côté, tandis que de l'autre s'élévent de grands monceaux de paille ; c'eſt-à-dire, une multitude d'œuvres deſtinées à être conſommées par le feu : &, ſans doute, s'il nous jugeoit ſans miſéricorde, nos juſtices mêmes fourniroient la matière de notre condamnation.

Voilà, mes Frères, les ſouillures que les graces de l'Egliſe purifient. Le Sang de Jeſus-Chriſt, répandu par ſa libéralité ſur nos œuvres de pénitence, les rend plus pures & plus brillantes : il guérit les reſtes de plaie que les remédes mêmes efficaces de la pénitence ordinaire avoient comme laiſſé encore à demi ouvertes : c'eſt un feu ſacré qui dévore & qui conſume tout ce qui s'étoit mêlé d'humain & d'étranger dans notre ſacrifice ; qui épure l'or de notre charité & de notre pénitence, & qui convertit en un métal précieux, la boue même de nos infirmités & de nos misères.

Telle eſt l'utilité des graces de l'Egliſe. Si vous êtes pécheur, elles vous ſoutiendront dans le cours de votre pénitence ; ſi vous êtes péni-

tent, elles en répareront les défauts; ſi vous êtes juſte, elles en augmenteront le mérite; ſi vous êtes foible, elles ſeront le ſecours de votre foibleſſe; ſi vous êtes fort, elles ſeront la ſûreté de vos forces; ſi vous êtes découragé, elles ſeront le ſoutien & la conſolation de vos peines; enfin quoi que vous ſoyez, vous trouverez ici, ou le ſecours de vos vertus, ou la facilité d'expier vos crimes.

III. REFLEX. IL eſt vrai qu'une douleur abondante toute ſeule de vos offenſes, & la vivacité du repentir, obtiennent ces graces précieuſes, & qu'elles ſont les récompenſes de la ſeule componction : troiſiéme réflexion. En effet, l'Egliſe autrefois dans le cours de la longue pénitence qu'elle impoſoit aux Fidèles retombés depuis le Batême dans l'égarement de leurs premières mœurs, n'avoit égard en leur remettant une partie des peines canoniques, dit ſaint Cyprien, qu'à la grande douleur qu'ils faiſoient paroître de leurs fautes. Ainſi quand elle trouvoit dans le nombre des pénitens publics, certains pécheurs plus touchés que

les autres de leurs chûtes ; plus fervens dans les exercices laborieux de leur pénitence ; plus pénétrés de la crainte des jugemens de Dieu ; plus humiliés de leur foibleſſe ; plus ardens pour le bienfait de la réconciliation ; plus contriſtés de leur état d'humiliation, de ſéparation & d'anathême : alors l'Egliſe, ſur les traces de l'indulgence de l'Apôtre envers l'inceſtueux de Corinthe, de peur qu'une triſteſſe trop profonde & trop abondante, n'abbattît & ne décourageât ces pénitens briſés de componction ; abrégeoit leurs peines ; ſe relâchoit de ſa ſévérité ; leur avançoit la grace de la paix & de la réconciliation ; & récompenſoit les larmes & la vivacité de leur douleur, en leur rendant la ſociété des Fidèles, la participation aux prières de leurs frères, la communion de l'autel & des ſacrifices, & enfin tous ces droits dont la grace du Batême les avoit mis en poſſeſſion.

C'étoit la diſtinction toute ſeule de leur douleur & de leur repentir, qui leur attiroit cette diſtinction de grace & d'indulgence : il falloit qu'en peu de jours ils euſſent rempli, par l'a-

bondance de leur componction, les longues années que leur carrière devoit durer : autrement, dit saint Cyprien, lorsque l'inconsidération des Prêtres, ou la trop grande facilité des Martyrs, accordoit ces relaxations & ces graces à des Fidèles qui n'avoient pas donné ces grandes marques de repentir ; leur réconciliation, dit ce Père, étoit une réconciliation fausse, dangereuse à ceux qui la donnoient, & inutile à ceux qui l'avoient reçue : *Periculosa dantibus, & nihil accipientibus profutura* : c'étoit une grêle tombée sur un fruit pas encore mûr ; & qui loin d'avancer sa maturité, la reculoit, ou l'en rendoit à jamais incapable.

S. Cypr.

Or, quelles conséquences doit-on tirer de cette doctrine ; La première, puisque les graces que l'Eglise répand en ce tems sur les Fidèles, ne sont que la récompense de la componction ; les ames qui ne portent au Tribunal aucun sentiment de pénitence véritable, ne doivent pas se flater d'y participer : les ames, qui, après les horreurs d'une vie toute criminelle, approchent des pieds des Ministres

ſacrés avec un cœur ſec, une conſcience inſenſible, une volonté preſque toute formée de revenir à leur vomiſſement, ſont exclues de ce bienfait. Ce ſont des cœurs endurcis pour leſquels l'Egliſe gémit ; des enfans morts qu'elle pleure, mais qui loin d'entrer en ſociété de ſes graces avec les autres Fidèles, s'attirent une malédiction d'autant plus abondante, qu'ils choiſiſſent pour profaner ſes myſtères & ſes tréſors, la circonſtance où elle les répand avec plus de libéralité, & font de ſon indulgence même l'occaſion de leur ſacrilége & de leur ingratitude.

Seconde conſéquence : les ames mondaines & ſenſuelles, qui ne paroiſſent empreſſées de venir participer aux largeſſes de l'Egliſe, que parcequ'elles les regardent comme des voies commodes pour arriver au ciel, comme des facilités de ſalut & des diſpenſes de pénitence ; qui ne viennent pas déteſter leurs péchés, mais en chercher l'impunité ; qui croyent que tout eſt fait, & que le paſſé eſt oublié & n'engage plus à rien, dès qu'elles ont ſatisfait à certaines pratiques ex-

térieures auſquelles l'Egliſe ſemble attacher la participation de ſes graces ; qui n'apportent au Tribunal, pour toute douleur de leurs crimes, qu'une joie ſecrette d'y venir chercher le privilége qui les diſpenſe de les pleurer & de les punir ; des ames ſi peu diſpoſées à appaiſer la juſtice de Dieu ; ſi éloignées de l'eſprit de pénitence, qui ſeul peut attirer la grace du pardon ; ſi vuides de foi & de charité ; ſi indignes même de la grace commune de la réconciliation ; que viennent-elles chercher aux pieds des autels en ces jours ſaints ? ce ſont-là les aſyles pieux des pénitens ; & elles n'y portent pour toute marque de pénitence, qu'un deſir charnel de s'en diſpenſer : c'eſt-là le lieu des larmes & de la componction ; & elles en font la reſſource de la cupidité & de la pareſſe : c'eſt le prix accordé, ou à la longueur du travail, ou au zèle qui voudroit encore le prolonger ; & elles le regardent comme le ſignal du repos & l'abolition des œuvres laborieuſes. Quelle illuſion, mes Frères ! comme ſi des tréſors, qui ont pris leur ſource dans le ſein d'un Dieu

mourant & crucifié, pouvoient devenir eux-mêmes des titres de ſenſualité & de molleſſe ! comme ſi le fruit de la croix de Jeſus-Chriſt ne devoit être que l'anéantiſſement de la Croix même ! comme ſi le ſang des Martyrs & les larmes des Juſtes, ne devoient demeurer en dépôt entre les mains de l'Egliſe, que pour former des Fidèles lâches & impénitens !

Troiſiéme conſéquence : puiſque l'Egliſe ne prétend dans la diſpenſation de ſes graces, que récompenſer la componction abondante des vrais pénitens ; les ames qui ne ſe repentent que de bouche, qui après toutes leurs promeſſes de changement, ont toujours vû leurs paſſions ſuccéder & ſurvivre à leur pénitence ; qui n'ont jamais mis qu'un léger intervalle entre les Sacremens & les rechûtes ; qui ne portent pas à la pénitence une réſolution ſincère d'éloigner les occaſions ; de rompre les attachemens funeſtes à l'innocence ; de bannir les plaiſirs incompatibles avec les devoirs ; de fuir les liaiſons & les ſociétés qui ſervent d'attrait au vice ;

de prendre les meſures pénibles pour vaincre leurs paſſions & expier leurs crimes ; qui ne portent au Tribunal que des propos vagues, des réſolutions chancelantes, un cœur inconſtant & irréſolu, plus déterminé par l'approche de la ſolemnité, à recourir au reméde, que par la douleur de ſes crimes ; ces ames ne doivent rien prétendre aux largeſſes de l'Egliſe : ce ſont des animaux immondes revenus cent fois à leur vomiſſement, dont elle déplore la deſtinée ; mais qu'elle rejette de ſes autels, & devant leſquels elle ne voudroit pas avilir les choſes ſaintes.

Enfin dernière conſéquence : puiſque c'eſt ici le prix des larmes abondantes, & d'une douleur nouvelle & ſingulière ; ceux-mêmes qui ne portent au Tribunal qu'une horreur médiocre & fort commune de leurs crimes ; qui ne ſentent rien de vif, rien de nouveau, rien de marqué ; que les largeſſes abondantes de l'Egliſe n'excitent point à des retours plus tendres ſur les miſéricordes du Seigneur, des ſentimens plus douloureux ſur leur propre misère ; qui ne

ſont pas plus réveillés par tout l'appareil touchant de ce tems de grace & de propitiation ; qui ne laiſſent paroître dans leur repentir rien de ſingulier, rien d'extraordinaire ; les pécheurs de ce caractère peut-être ne profanent pas le Sacrement de la pénitence ; mais doivent-ils prétendre aux graces de ſurcroît que l'Egliſe y accorde ? ils reçoivent peut-être la rémiſſion ordinaire attachée à la vertu de ce Sacrement ; mais que ſai-je, s'ils reçoivent les relaxations ſingulières que l'Egliſe y ajoûte, puiſque ces graces & ces largeſſes ne ſont deſtinées que pour conſoler les grandes amertumes de la pénitence, & pour en récompenſer les larmes abondantes & la ferveur extraordinaire ?

Non, mes Frères, ſi votre cœur n'eſt briſé d'une componction tendre & fervente ; ſi la meſure de votre douleur ne répond à celle de vos crimes ; ſi la vivacité de votre amour & de votre reconnoiſſance ne ſupplée au défaut des ſatisfactions que la foibleſſe de la chair vous rend impoſſibles ; ſi vos diſpoſitions n'ont aucune proportion avec la grandeur du bien-

fait que l'Egliſe vous accorde ; ſi vous n'êtes pas humiliés & ſaintement indignés de votre infirmité & de votre impuiſſance ; ſi vous ne vous reconnoiſſez pas comme indignes des graces & de l'indulgence de l'Egliſe ; ſi vous ne ſentez pas qu'eu égard aux abus preſque continuels que vous avez fait de la grace, vous êtes le pécheur le plus digne de ſa ſévérité, & le moins en droit de prétendre à ſes relaxations & à ſes faveurs ; ſi vous n'êtes pas réſolu de faire, de votre côté, tous vos efforts pour appaiſer la juſtice de Dieu ; de lui ſacrifier tout ce que vous pourrez prendre ſur vous-même, de ſubir du joug de la pénitence, tout ce que vos forces vous permettront d'en porter ; en un mot de plus conſulter encore dans vos ſatisfactions laborieuſes, le zèle de la foi & de la pénitence, que la foibleſſe de la chair, l'Egliſe vous exclut de ſes graces & de ſes bienfaits. Ses Miniſtres ont beau vouloir répandre ſur vous ſes graces & ſes faveurs, elle les reprend, pour ainſi dire ; & déſavouant en quelque ſorte leur miniſtère, elle ne vous laiſſe

pour partage que votre tiédeur & votre lâcheté.

Voilà, mes Frères, les diſpoſitions de foi & de pénitence, où vous devez entrer pour participer aux graces de l'Egliſe : & ſans doute que vous y entrerez, mes Frères, & que ce tems de propitiation ſera pour vous un tems de ſalut ; que les marques de repentir que vous portez aux pieds de l'autel, ne ſeront pas inutiles ; que cette terreur de pénitence qui paroît répandue ſur vos viſages, annonce le changement de vos cœurs ; que ces impreſſions ſenſibles de crainte, d'eſpérance, de joie, & de triſteſſe, que l'appareil de ce ſaint tems fait ſur vous, ſont les préjugés heureux de l'abondance des graces qui vont ſe répandre dans vos ames.

Conſolez-vous donc, mes Frères, puiſque l'Egliſe vous ouvre le ſein de ſes miſéricordes ; venez à l'autel avec confiance ; & ſouffrez que je vous adreſſe ici en finiſſant, les mêmes paroles qu'Eſdras adreſſa autrefois aux Juifs aſſemblés dans le temple, après avoir excité en eux les ſentimens de la plus vive pénitence, & les gémiſ-

ſemens les plus touchans, en leur expoſant les prévarications dont ils s'étoient rendus coupables, & promettant, pour conſoler leur douleur, de leur rendre la participation de l'autel & des ſacrifices. Allez, mes Frères, leur diſoit cet homme de Dieu touché de leur componction, & je vous le répéte aujourd'hui dans une circonſtance toute ſemblable; allez-vous nourrir de cette viande divine, qui renouvelle les ames, & qui rend aux cœurs foibles & languiſſans, leur force & leur vigueur: vous en avez été aſſés long-tems privés, ou par votre douleur, ou par vos crimes: allez vous enivrer de ce vin myſtérieux, qui enfante les Vierges; qui fait oublier le monde & toute ſa vanité; qui renverſe la raiſon mondaine, & ſubſtitue à ſa place les nouvelles vûes de la foi, qui excite de ſaints tranſports dans un cœur fidèle: retournez à l'autel dont vous avez été ſi long-tems ſéparés: allez vous réunir à vos frères, & participer avec eux aux myſtères ſaints; & rentrez dans tous les droits dont vous étiez déchus par vos crimes: *Ite, comedite*

medite pinguia, & bibite mulſum. 2. *Eſdr.* 8. 10. *&* *ſeq.*

Dépouillez ces vétemens de deuil & de triſteſſe : eſſuyez des larmes qui ont aſſés coulé : ce ne ſont plus ici pour vous des jours d'affliction & d'amertume ; c'eſt un jour d'allégreſſe & de ſolemnité ; c'eſt le jour où toutes les graces du ciel deſcendent pour vous ſur la terre, & viennent encore purifier votre ame, & lui rendre ſa première juſtice : *Et nolite contriſtari, quia ſanctus dies Domini eſt.*

N'oubliez jamais ce jour heureux : que la joie de rentrer en grace avec le Dieu de vos pères, vous tienne lieu de force & de courage ; que les malheurs de votre vie mondaine finis ; que les inquiétudes & les misères de vos paſſions enfin terminées ; que les remords affreux de la conſcience appaiſés ; que les troubles de l'iniquité changés enfin en une paix tranquille ; que les plaiſirs du monde remplacés par la participation des myſtères ſaints, par le don de Dieu, par les conſolations de la grace ; que cet état nouveau où vous allez entrer, conſole toutes les amertumes de votre pénitence paſſée : *Gaudium*

etenim Domini eſt fortitudo veſtra.

Que les joies des pécheurs vous deviennent déſormais inſipides ; que des crimes déja pleurés ne ſe préſentent plus à vous que pour exciter encore vos larmes : cachez dans votre cœur juſques à la fin, le tréſor des graces que vous allez recevoir, de peur que l'ennemi ne vous l'enléve : jouiſſez long-tems du bienfait de votre réconciliation : portez devant Jeſus-Chriſt, au jour de ſes vengeances, ſon Sang que l'Egliſe vous confie aujourd'hui, afin d'y porter le prix de vos iniquités, l'abolition de vos dettes, le titre de votre immortalité, & le droit de votre rédemption éternelle.

Ainſi ſoit-il.

DISCOURS

POUR

PRÉPARER DES ENFANS

AU SACREMENT

DE CONFIRMATION.

LE Sacrement que vous allez recevoir, mes Enfans, eſt comme la perfection de votre Batême : c'eſt un Sacrement de force & de plénitude de l'Eſprit-ſaint. Par le Batême vous êtes devenus les enfans de Dieu; mais par la Confirmation, vous allez devenir des hommes parfaits ; c'eſt-à-dire, que ce Sacrement doit opérer en vous les mêmes effets qu'il opéroit autrefois ſur les premiers Fidèles, ſi vous le recevez avec les mêmes diſpoſitions qu'eux.

Premiérement, ils recevoient avec lui le don des Langues & des mira-

cles. Hélas! mes chers Enfans, nous ne nous attendons pas qu'il opère en vous ces prodiges : ces dons extérieurs ſont devenus inutiles à l'Egliſe ; & la foi n'a plus beſoin de ces grands témoignages. Mais à quoi nous avons droit de nous attendre, c'eſt que l'Eſprit de Dieu que vous allez recevoir, vous faſſe parler le langage de Dieu ; c'eſt que vos converſations à l'avenir ſoient ſaintes ; que vous vous interdiſiez les diſcours profanes du monde ; le langage de la colère, de la médiſance, du menſonge & du libertinage. Par-là vous parlerez une Langue nouvelle & inconnue aux enfans du ſiécle : vous montrerez que l'Eſprit-ſaint habite en vous ; qu'il parle en vous ; & que ſi vous n'avez pas reçu le don des Langues, vous en avez reçu un plus excellent, qui eſt le don de faire un ſaint uſage de la vôtre.

En ſecond lieu, dès que les premiers Fidèles avoient reçu le Sacrement de l'impoſition des mains, qui eſt celui de la Confirmation, ils devenoient plus fermes dans la foi ; plus courageux pour confeſſer Jeſus-

Chriſt ; plus intrépides devant les tyrans. Vous n'avez plus de perſécuteurs à craindre, mes chers Enfans ; le tems des épreuves eſt paſſé ; & les Princes & les Magiſtrats, ne portent plus que pour la défenſe de la foi, le glaive qu'ils n'employoient autrefois que pour la combattre & en exterminer les diſciples.

Mais vous avez d'autres combats à ſoutenir dans le ſein même de l'Egliſe ; le premier, contre le monde ; le ſecond, contre vous-mêmes ; & c'eſt ce courage & cette fermeté, qui doit être en vous le fruit viſible de ce Sacrement. Contre le monde, mes chers Enfans : vous y trouverez des hommes corrompus dans la foi, qui tâcheront d'ébranler la vôtre, qui parleront le langage de l'impiété. Oppoſez à ces diſcours, mes chers Enfans, un courage digne de Soldats de Jeſus-Chriſt ; ſoutenez les intérêts & la gloire de votre Maître ; & confondez l'impie par la ſeule horreur que vous témoignerez de ſon impiété. Vous ne ſouffririez pas qu'un inſenſé vînt parler devant vous outrageuſement de votre père ; & com-

ment pourriez-vous ſouffrir qu'on outrageât, en votre préſence, le Dieu de qui vous tenez l'être; qui eſt votre premier Père, & qui doit être votre récompenſe éternelle?

Vous trouverez encore dans le monde, des hommes qui tourneront la piété en dériſion; qui donneront du ridicule aux pratiques de la Religion; qui traiteront de foibleſſe les attentions aux devoirs qu'elle nous impoſe. Vous ne craindrez point ces cenſeurs de la piété, mes chers Enfans, quand vous aurez reçu le Sacrement de force & de courage. Si parmi ceux de votre âge, il s'en trouve d'aſſés corrompus pour ſe moquer de ceux qui ſont fidèles à Dieu, leurs railleries ne vous ébranleront point; vous aurez pitié de leur aveuglement; vous confeſſerez hardiment Jeſus-Chriſt; vous ne connoîtrez pas ce reſpect humain, qui fait qu'on n'oſe ſouvent profeſſer hautement la foi & la piété, devant ceux qui en font des dériſions inſenſées; vous craindrez Dieu, & vous ne craindrez pas les hommes. Enfin vous trouverez dans le monde tous les vices autori-

ſés par les exemples ; & peut-être trouverez-vous ces écueils parmi vos proches & vos amis ; leur vie déréglée ſera pour vous comme une ſollicitation perpétuelle au déréglement ; de quelque côté que vous vous tourniez, vous verrez le vice applaudi & les paſſions juſtifiées ; il faut du courage pour réſiſter à ces exemples : voilà, mes Enfans, vos tirans & vos perſécuteurs ; voilà ce que la grace du Sacrement de la Confirmation, ſi vous y êtes fidèles, vous donnera la force de ſurmonter. Souvenez-vous, mes chers Enfans, que ce qui eſt autoriſé par la multitude, eſt preſque toujours réprouvé par la loi de Dieu ; que tout ce qui n'eſt juſtifié que par le monde, eſt auſſi criminel que le monde ; que pour être Chrétien, il faut être l'image de Jeſus-Chriſt ; & que vous ne ſauriez reſſembler à Jeſus-Chriſt, tandis que vous vivrez comme le monde.

Enfin le ſecond combat que vous aurez à ſoutenir, plus terrible & plus dangereux que le premier, ſera contre vous-mêmes. Hélas ! mes chers

Enfans, vos paſſions vont croître avec votre âge : ce fonds de corruption que nous portons au-dedans de nous, ſe fortifiera de jour en jour : peut-être a-t-il déja prévenu en vous la maturité des années ; peut-être la grace de l'innocence a-t-elle déja fait naufrage ; peut-être avez-vous déja ſouillé cette robe de pudeur & de juſtice, dont le Batême avoit revétu votre ame. Si les commencemens ſont corrompus, jugez, mes chers Enfans, quelles ſeront les ſuites ? ſi la ſource eſt déja gâtée, tout le cours de votre vie que ſera-t-il ? ſi vos paſſions encore foibles & naiſſantes, ſont déja plus fortes que vous, comment ferez-vous, lorſqu'elles ſeront arrivées au plus haut point de leur force ?

Réſiſtez, mes chers Enfans, dans les commencemens ; c'eſt l'effet que doit produire en vous le Sacrement que l'Egliſe vous confère : accoutumez-vous à vaincre vos paſſions dans le premier âge ; ces premiers efforts attireront ſur vous des graces abondantes pour toute le ſuite de votre

vie. Dieu ſera plus attentif à vous préſerver ; vous vivrez au milieu de la corruption du monde, ſans en être ſouillés : vous reſſemblerez à ces trois enfans Hébreux que le Seigneur préſerva au milieu des flammes, parceque leurs premières années avoient été agréables à ſes yeux. Tout dépend, mes chers Enfans, de ces commencemens : ſi votre jeuneſſe eſt ſage & réglée, la vertu & la crainte de Dieu vous accompagneront dans tous les âges : ſi vous avez ſemé dans la bénédiction, vous recueillerez des bénédictions abondantes : ces prémices pures de votre vie en ſanctifieront toute la ſuite : Dieu les acceptera comme les gages heureux de votre ſalut, comme la première offrande d'une victime qui lui appartient, & qui lui eſt réſervée. Mais ſi vous êtes aſſés malheureux, pour vous égarer dès vos premières voies, & ne faire aucun uſage de la grace de force & de courage que vous allez recevoir ; chaque pas que vous ferez dans la ſuite, ſera une chûte.

Le démon vous voyant dépouillé de cette grace de ſainteté que vous avez reçue au Batême, & de la grace de force que vous recevez aujourd'hui, ne trouvera plus rien en vous qui lui réſiſte : vous deviendrez le jouet de ſes ſéductions & de vos propres foibleſſes : vous avancerez dans le crime à meſure que vous avanceerez en âge : vous aviez commencé par oublier Dieu, vous finirez par le mépriſer. Celui qui ſéme dans la chair, dit l'Apôtre, moiſſonne dans la chair : ſi la racine eſt gâtée, les branches qui en naîtront ne ſeront pas plus ſaines : vous vous préparerez des jours malheureux & criminels ; une vie agitée & toute pleine de paſſions ; une vieilleſſe triſte & abandonnée de Dieu. Heureux, mes chers Enfans, celui qui porte le joug du Seigneur dès ſa jeuneſſe ! Dieu le bénira ; ſes paſſions réprimées de bonne-heure, ſeront plus dociles ; la vertu lui coûtera moins : ſes panchans tournés d'abord vers le devoir, s'y porteront d'eux-mê-

mes ; ſes jours ſeront tranquilles, ſa vie ſainte, ſa vieilleſſe honorée, & ſa mort ſemblable à ſa vie, ne ſera qu'un paſſage à la bienheureuſe immortalité.

Ainſi ſoit-il.

DISCOURS

A

DES RELIGIEUSES.

JE ne vous dissimule point, mes chères Filles, toute la douleur dont je suis pénétré. Etoit-ce à vous à m'affliger ? & étoit-ce de cette Maison que je devois attendre des peines dans mon ministère ? Vous deviez être, mes chères Filles, toute la consolation de mon Episcopat, comme vous en avez toujours été la portion la plus chérie : je ne devrois venir ici que pour me consoler avec vous des désordres & des scandales, qui ne peuvent pas manquer d'arriver dans un Diocèse aussi immense que celui dont la Providence m'a chargé. Ce seroit, mes chères Filles, à votre régularité, à votre ferveur, à la paix & à l'union que je devrois trouver

dans ce ſaint azile, à m'adoucir les peines qui me viennent d'ailleurs : vous devriez me rendre le joug de mon Epiſcopat plus ſupportable, & cependant vous l'aggravez ; vous me le rendez plus accablant ; vous ajoûtez un nouveau poids d'amertume à mes peines. Encore une fois, mes chères Filles, eſt-ce là ce qu'un père qui vous a toujours tendrement aimées, devoit attendre de votre ſoumiſſion & de votre reconnoiſſance ?

Souvenez-vous des avis que ſaint Paul donnoit aux Fidèles de Corinthe, qui s'étoient relâchés de leur première ferveur par les diſſenſions qui s'étoient élevées parmi eux : car la perte de la paix & la perte de la ferveur & de la régularité vont toujours enſemble. Vous couriez autrefois, leur écrivoit ſaint Paul, avec tant de zèle & d'union dans la voie de Dieu ; vous étiez par la ferveur & la paix qui régnoit parmi vous, le modèle de toutes les autres Egliſes de l'Aſie ; vous étiez la gloire de ceux qui les premiers vous avoient annoncé Jeſus-Chriſt : *Currebatis bene.* Comment êtes-vous donc déchus de *Galat.* 5. 7.

cette première grace ? Quel eſt l'obſtacle qui vous arrête, & le levain fatal de diſſenſion qui a corrompu les dons de Dieu parmi vous ? Je n'entends plus parler que des contenſions & du ſchiſme qui s'eſt gliſſé parmi vous : les uns ſont à Paul, les autres à Céphas ou à Apollon, & aucun n'eſt à Jeſus-Chriſt ; eſt-ce donc au nom de Paul ou de Céphas que vous avez été batiſés, ou au nom de Jeſus-Chriſt ?

Voilà, mes chères Filles, ce que je vous répéte ici dans l'amertume de mon cœur. Vous marchiez autrefois avec tant de ferveur & d'union dans la pratique de vos devoirs : *Currebatis bene ;* on vous propoſoit comme le modèle de tous les Monaſtères de ce grand Diocèſe : vous y répandiez la bonne odeur de Jeſus-Chriſt ; on ne parloit de votre Maiſon que pour en louer l'union & la concorde ; vous étiez la conſolation de mes Prédéceſſeurs, & la gloire des ouvriers qui les premiers vous avoient conduites dans les voies de la perfection religieuſe. Quel eſt donc le malheureux levain de diviſion qui a aigri & cor-

rompu une maſſe ſi pure & ſi ſainte ? les unes ſont à Paul, les autres à Céphas, aucune n'eſt à Jeſus-Chriſt : mais êtes-vous donc les épouſes de Paul ou de Céphas, ou les épouſes de Jeſus-Chriſt ?

Et falloit-il qu'après avoir été la joie & la conſolation de mes Prédéceſſeurs, vous fuſſiez les Filles de ma douleur, & que mon Epiſcopat fût réſervé à des tems auſſi triſtes & auſſi affligeans pour moi ? Voilà, mes chères Filles, la ſource de tous vos malheurs : attachées à vos guides par des goûts purement humains, Dieu ne bénit pas leur miniſtère à votre égard ; la vanité, la prévention, des motifs peut-être encore plus condamnables, décident de vos choix : chacune veut élever les talens & les lumières de ſon Paul au-deſſus des talens & des lumières du Céphas de l'autre ; & de ces attachemens & ces prédilections puériles viennent les antipathies, les refroidiſſemens, les cabales, l'uſage inutile & ſouvent profane & criminel des Sacremens, les chagrins & les dégoûts de ſon état ; & enfin les diſſenſions, c'eſt-à-

dire, le plus grand fléau dont Dieu puiſſe frapper un Monaſtère de Vierges. C'eſt par où a commencé la déçadence & l'aviliſſement de tant de ſaints Monaſtères, ſi fervens autrefois, ſi reſpectables dans leurs commencemens, & ſur leſquels l'Egliſe gémit aujourd'hui, parcequ'ils ſont devenus la riſée même & le ſcandale des mondains, & la honte de la vie religieuſe, qu'ils deshonorent par des mœurs diſſipées & mondaines.

Craignez pour vous le même malheur, mes chères Filles : dès que les pierres d'un édifice commencent à ſe déſunir, tout eſt ſur le point de s'écrouler, tout s'ébranle, tout menace ruine. Rendez-moi, mes chères Filles, la joie & la conſolation que vous m'avez ôtée ; il eſt encore tems. L'ancien eſprit de piété n'eſt pas encore éteint parmi vous ; Dieu ne vous a pas encore abandonnées : il s'éloigne, il vous menace, vous le voyez ; il ne verſe plus ſur vous ces graces abondantes qui faiſoient autrefois de cette ſainte Maiſon l'édification publique, & qui avoient ſanctifié tant de Vierges chrétiennes, tant de Mè-

res reſpectables, dont la mémoire encore récente, devroit vous accabler de confuſion & de douleur : le danger pour vous eſt grand, je vous le dis de la part de Dieu ; mais le mal n'eſt pas ſans reméde. Dieu vous a unies, mes chères Filles, par les liens d'une même régle & d'un même azile : que les hommes ne diviſent donc plus ce que Dieu a uni ; n'ayez toutes qu'un cœur & qu'une ame, comme vous n'avez toutes qu'un même époux & une même eſpérance : ne cherchez point de vaines conſolations au dehors & dans les ſecours humains ; trouvez-les dans la tendreſſe & dans la charité mutuelle que vous vous devez les unes aux autres : ne faites pas de l'azile de la paix, de la joie, & de l'innocence, où Dieu, en vous retirant par ſa grande miſéricorde, de la corruption du monde, vous a appellées ; n'en faites pas, dis-je, le triſte ſéjour du trouble, des chagrins & de la diſcorde. Recevez les guides que Jeſus-Chriſt vous préſente par mon miniſtère, comme Jeſus-Chriſt lui-même ; ceux que votre goût voudroit ſe choiſir ne ſont pas à votre

égard les envoyés de Jeſus-Chriſt. Ils n'ont pas ſa miſſion ; ils n'ont que la vôtre, & parconſéquent nulle bénédiction ne peut être attachée à leur miniſtère : vous y languirez toujours dans les mêmes imperfections, les mêmes éloignemens, les mêmes attachemens & les mêmes foibleſſes.

Si jamais une Vierge avoit été en droit de ſe choiſir elle-même un guide, c'étoit ſans doute la plus ſainte de toutes les Vierges. Cependant elle attend que Jeſus-Chriſt ſur la croix lui indique celui qui lui devoit tenir ici-bas ſa place : elle auroit pu demander Pierre, le premier & le chef de tous les Apôtres, & en qui devoit réſider une prééminence de lumières & de talens comme de dignité : elle auroit pu préférer Jacques & Jude les frères du Seigneur, & qui étoient unis à elle par les liens du ſang ; mais elle ſavoit trop qu'il n'y a jamais de sûreté dans nos propres choix : elle s'en tient à ſaint Jean à qui Jeſus-Chriſt la confie, & lui demeure ſoumiſe comme à Jeſus-Chriſt lui-même.

Ne perdez jamais de vûe, mes chè-

res Filles, ce grand modèle. Tenez-vous ſous la main de Jeſus-Chriſt : ne croyez sûrs & utiles pour vous que les guides qu'il vous indique par ma bouche ; cette ſoumiſſion aveugle à ſes ordres eſt elle ſeule une diſpoſition la plus capable d'attirer une grande bénédiction au miniſtère de ceux qui ſeront prépoſés à la conduite de vos ames. N'obligez donc plus, mes chères Filles, ce Dieu de paix à s'éloigner ; il n'habite, vous le ſavez, que dans les lieux où il la trouve : rappellez-le dans ce ſaint azile, & vous le rappellerez dans votre cœur : mettez-vous en état d'approcher avec fruit des ſaints Myſtères, ces Myſtères de charité qui ſont profanés dès qu'ils entrent dans un cœur flétri par le plus léger levain d'averſion, de ſorte qu'on y boit & qu'on y mange ſa condamnation. Conſolez-moi donc, mes chères Filles, en vous réuniſſant toutes ici aux pieds de Jeſus-Chriſt : dépoſez-y tout ce qui pourroit vous reſter encore d'éloignement & d'antipathies ſecrettes : fermez pour toujours la plaie que vous avez faite à mon cœur ; donnez-vous

mutuellement le baiſer de paix en ma préſence. Que le cœur rendu au devoir, aille encore plus loin que ces ſignes extérieurs de charité : que vos larmes en purifiant vos cœurs ſoient comme le ſang de votre douleur, qui confirme aujourd'hui devant Jeſus-Chriſt la nouvelle alliance : vous auriez tout perdu en perdant la paix ; vous gagnez tout en la recouvrant. Je vous la donne, mes chères Filles, je vous la laiſſe, & j'eſpère qu'elle ne ſortira plus de cette maiſon.

MANDEMENS
DE
M. MASSILLON,
ÉVÊQUE
DE CLERMONT.

MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces pour la priſe de la Ville de Fontarabie.*

JEAN-BAPTISTE, &c. L'Egliſe a toujours regardé les Guerres qui s'élévent entre les Princes Chrétiens, comme les châtimens de Dieu ſur les peuples & ſur les Royaumes; & ſi elle ordonne des Cantiques de joie & d'actions de graces, pour les victoires qu'ils remportent les uns ſur les autres, c'eſt dans l'eſpérance que ces événemens les conduiront à une paix plus promte & plus durable. Auſſi le Roi par ſa Lettre du 28 Juin, nous avertit que c'eſt avec douleur, qu'il tourne ſes premiéres armes contre un Prince, dont la Perſonne & les intérêts lui doivent être ſi chers; que quoique Dieu paroiſſe, par les ſuccès qu'il lui accorde, approuver la 17. Juil. 1719.

juſtice & la droiture de ſes intentions, il ne reſſentiroit aucune joie de ces avantages, s'ils n'étoient des acheminemens à la tranquillité générale qu'il tâche avec tous ſes Alliés d'obtenir du Roi d'Eſpagne. La priſe de Fontarabie ne le flate donc point par la gloire de la conquête, mais ſeulement par l'eſpérance de parvenir à une paix également avantageuſe aux deux Nations. C'eſt pour remercier Dieu de la protection dont il favoriſe ſes entrepriſes, & obtenir la paix que Sa Majeſté deſire, qu'il nous ordonne de lui en rendre de ſolemnelles actions de graces.

Entrons, mes Frères, dans des ſentimens ſi raiſonnables, & ſi dignes d'un Roi Très-Chrétien. Remercions Dieu des ſuccès qu'il accorde aux armes de notre jeune Monarque; mais joignons à nos actions de graces des vœux ardens & ſincères pour la paix, afin que délivrés des horreurs de la guerre, *nous puiſſions mener une vie paiſible & tranquille dans toute ſorte de piété & d'honnêteté.*

1. *Tim.* 2. 2.

A ces cauſes, &c.

MANDEMENT

MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces de la priſe de la Ville & du Château de S. Sébaſtien.*

LA paix entre les Princes Chré- 20. Sept. 1719.
tiens, eſt toujours l'objet des vœux & des prières de l'Egliſe, & les ſuccès heureux dont le Ciel continue de favoriſer les armes du Roi, par la priſe de la Ville & du Château de Saint-Sébaſtien, ne doivent nous réjouir que parce qu'ils nous donnent de nouvelles eſpérances d'obtenir cette paix ſi néceſſaire à l'Europe. C'eſt de cet œil, que Sa Majeſté touchée des malheurs que traîne la guerre, regarde cette nouvelle conquête; elle ne le flate qu'autant qu'elle paroît un nouveau témoignage de la juſtice de ſa cauſe, & de la droiture de ſes intentions, & qu'elle lui ménage de nouveaux moyens de pacifier des Nations qui n'ont pris les armes qu'à regret. C'eſt dans cet eſprit, que

Sa Majeſté par ſa Lettre du 30 Août, nous ordonne de rendre à Dieu des actions de graces ſolemnelles. Ces vûes ſont ſi conformes à l'eſprit & aux intentions de l'Egliſe, que nous devons y entrer avec plaiſir, & nos actions de graces ſolemnelles, deviendront des vœux publics & ſolemnels pour la paix.

MANDEMENT

Pour ordonner des Prières publiques au ſujet des maladies contagieuſes.

31. Oct. 1720. ELoignés de vous, mes très-chers Frères, nous pouvons dire, avec l'Apôtre, que vous nous êtes ſans ceſſe préſens : Dieu ſeul connoît la triſteſſe qu'une ſi longue ſéparation met dans notre cœur. La ſeule conſolation qui adoucit nos peines, c'eſt que l'ordre lui-même de la Providence nous arrête ; que la même main qui nous a donné à vous, nous en ſépare ; & que les tems que Dieu a marqués pour nous rendre à notre

cher Troupeau paroiſſent enfin s'approcher.

Mais en attendant que nous puiſſions nous conſoler enſemble, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, par les témoignages d'une foi & d'une charité mutuelle, nous ne perdons pas de vûe vos véritables beſoins. La main de Dieu étendue ſur une des plus grandes Provinces de la Monarchie, réveille nos frayeurs & notre tendreſſe pour les peuples que ſa bonté nous a confiés.

Et, en effet, ſi les fléaux publics ſont d'ordinaire le châtiment des prévarications publiques ; pouvons-nous ne pas craindre pour vous, mes très-chers Frères ? ſi les tréſors de la patience & de la bénignité du Seigneur ſont enfin épuiſés, & que ce ſoit ici le tems de ſa colère ; que trouvera-t-il parmi vous qui le déſarme, & qui ſollicite ſa clémence en votre faveur ? Croyez-vous que les villes déſolées qu'il livre actuellement à la contagion & à la mort, ſoient les plus criminelles ? elles offrent du moins à la vengeance céleſte la voix de leurs Paſteurs ; qui comme Moyſe au mi-

lieu des morts & des mourans lévent les mains au ciel, ne craignent point pour eux le ſouffle empoiſonné qui ravage leurs troupeaux ; & dont les ſeules prières devroient être aſſés puiſſantes pour en arrêter le progrès, & calmer le couroux du Seigneur. Elles pouvoient encore ſe glorifier d'une multitude de Miniſtres zélés qui viennent de conſommer leur ſacrifice dans l'exercice de leurs fonctions, & qui ont livré avec une ferveur digne des premiers tems, leur ame pour leurs frères. Cependant le glaive de la colère de Dieu qui les frappe, n'eſt pas encore arrété ; tant de victimes déja immolées, ſemblent rallumer ſa fureur & lui en demander de nouvelles.

Quel traitement peut-il nous réſerver, s'il meſure ſes châtimens ſur nos infidélités ? Vous avez recours à des prévoyances humaines pour empêcher que la mort & le venin n'entre dans vos villes : mais que peuvent les conſeils & les meſures des hommes contre les conſeils de Dieu ? vos murailles vous défendront-elles contre le bras du Tout-puiſſant ?

Ajoûtons, mes très-chers Frères, aux précautions humaines, la ſeule précaution qui peut les rendre utiles : prévenons les malheurs qui nous menacent, en faiſant ceſſer les crimes qui vont les attirer ſur nous. Ce n'eſt pas aſſés d'être en garde contre les cauſes étrangères ; allez à la ſource, dit le Seigneur ; & ôtez le mal qui eſt au milieu de vous : *Auferes malum de medio tuî.* Deut. 13. 5.

C'eſt la licence des mœurs publiques ; c'eſt peut-être encore la diſſipation & l'infidélité des Miniſtres de l'autel, qui ont armé ſa vengeance ; il faut qu'un repentir ſincère, & un renouvellement de religion & de piété dans tous les états, la déſarment : c'eſt ainſi qu'autrefois Ninive ſous la cendre & ſous le cilice, effaça par l'abondance de ſes larmes, l'arrêt de condamnation déja prononcé contre elle. Le Seigneur n'eſt jamais plus prêt à s'appaiſer, que lorſqu'il paroît le plus irrité ; & ſes punitions ſont en même-tems le châtiment & le reméde de nos crimes : *Iratus es & miſertus es nobis.* Pſ. 59. 1.

Jettons-nous donc, mes très-chers

Frères, dans le ſein de ſa miſéricorde ; il ne nous montre de loin la verge de ſa fureur, que pour nous rappeller de nos voies égarées ; il ne menace, que pour n'être point obligé de frapper.

Mais quand nous n'aurions rien à craindre pour nous, la déſolation & la mort répandue ſur nos frères, pourroit-elle nous laiſſer inſenſibles ? pouvons-nous refuſer à l'image affreuſe de leurs malheurs les ſentimens d'une compaſſion & d'une triſteſſe chrétienne ? & ſi l'éloignement des lieux ne nous permet pas de leur offrir des ſecours qu'ils ne peuvent attendre de nous, leur refuſerons-nous le ſecours de nos prières ? Accompagnons-les, mes très-chers Frères, de ces ſentimens de foi & de componction, qui les font monter devant le trône du Seigneur, & vont lui arracher des mains les fléaux dont il afflige ſon peuple. Offrons-lui le ſacrifice de nos paſſions, avant qu'il nous demande celui de notre vie.

MANDEMENT

Pour la viſite générale de ſon Diocèſe.

DEpuis que la Providence a permis, mes très-chers Frères, que ce vaſte Diocèſe ait été confié à nos ſoins ; il ne nous a pas été poſſible de remplir tous les devoirs que notre miniſtère exige, & que vous étiez en droit d'attendre de nous : des raiſons ſupérieures & qui nous paroiſſoient dans l'ordre de Dieu, avoient juſques ici éloigné le Paſteur du troupeau. Dans cette triſte ſéparation, nous vous portions à la vérité dans notre cœur ; mais nous ne pouvions ni vous conſoler dans vos peines, ni vous éclaircir de vos doutes, ni remédier aux abus qui peuvent s'être gliſſés parmi vous. Comme c'eſt là une des principales fonctions de notre Epiſcopat, nous ne croyons pas devoir la différer plus long-tems : il eſt juſte que les brebis connoiſſent leur Paſteur & entendent ſa voix ; il 9. Avr. 1721.

eſt eſſentiel que le Paſteur connoiſſe & les brebis & les Miniſtres prépoſés pour les conduire. Préparez-vous donc, mes très-chers Frères, à nous recevoir comme celui qui vous tient ici-bas la place de Jeſus-Chriſt, & qui doit lui rendre compte de vos ames. Nous eſpérons que cette viſite vous attirera un accroiſſement de graces & de bénédictions ſpirituelles, & que témoins de votre foi & de votre piété, elle ſera pour nous une ſource abondante de conſolation.

MANDEMENT

Pour ordonner la continuation des Prières publiques au ſujet des maladies contagieuſes.

16. Sep. 1721. JUſques ici, mes très-chers Frères, nous n'avons vû que de loin le bras du Seigneur levé ſur une des plus grandes Provinces de ce Royaume. Sa juſtice n'exerçoit ces châtimens publics que pour nous faire rentrer en nous-mêmes; elle ne frap-

pe jamais que pour ſauver. Mais l'éloignement du péril nous a laiſſé dans notre fauſſe paix : nous avons gémi ſur nos frères ; nous n'avons pas pleuré pour nous-mêmes : coupables des mêmes crimes, nous n'avons pas craint la même punition. Aujourd'hui la colère de Dieu nous menace, & ſemble s'approcher de nous ; il nous montre de plus près ſes vengeances ; nous en ſommes effrayés ; mais en ſommes-nous plus fidèles ? nous craignons les effets terribles de ſa juſtice ; mais travaillons-nous à l'appaiſer ? nous groſſiſſons même le péril ; mais en pouſſant trop loin nos frayeurs, nous ſommes tranquilles ſur tout ce qui doit faire le plus juſte ſujet de nos craintes. Entrons dans les deſſeins de Dieu, mes chers Frères, ceſſons nos infidélités, & nous verrons bientôt ceſſer ſes vengeances : ce ſont nos crimes qui l'ont armé du glaive de la colère ; notre pénitence ſeule peut le déſarmer, & le lui faire tomber des mains. La fuite & toutes les précautions ne vous mettront pas à couvert de ſes coups ; vous aurez

beau dire aux montagnes, Cachez-nous, il trouve par-tout ceux qu'il veut punir : les reſſources de la Religion ſont plus ſûres que celles de la prudence humaine. Ne lui offrez plus rien au-dedans de vous qui ſoit digne de ſa colère, & après cela vivez avec confiance ; vous ne périrez point, & vous ſauverez vos frères : s'il ſe fût trouvé dix Juſtes dans Sodôme, le feu du ciel ne ſeroit pas tombé ſur cette ville criminelle. Uniſſons donc, mes chers Frères, nos gémiſſemens & nos prières ; faiſons-les monter juſqu'au trône de ſa miſéricorde ; gémiſſons autant ſur les iniquités qui nous ſouillent, que ſur les malheurs qui nous menacent, paroiſſons aux pieds des autels plus effrayés de l'état de notre conſcience que du péril même de notre vie ; en un mot, réconcilions-nous avec Dieu, & nous ne craindrons plus pour nous-mêmes.

MANDEMENT

Pour la publication d'un Jubilé.

JAmais, mes très-chers Frères, les graces de l'Egliſe ne nous furent plus néceſſaires, que dans ce tems d'affliction & de calamité. 22. Fév. 1722.

Les fléaux dont la colère de Dieu frappe encore quelques-unes de nos Provinces; (a) ceux dont nous avons été menacés en particulier, n'ont pu juſqu'ici nous faire rentrer en nous-mêmes; le péril plus proche a réveillé notre crainte, ſans exciter notre componction. Nous n'avons rien oublié pour nous mettre à couvert du châtiment; nous n'avons rien fait pour appaiſer celui qui châtie.

L'Egliſe nous ouvre aujourd'hui une autre voie de converſion. Si les punitions n'ont pu réuſſir à nous corriger, il faut du moins que les graces nous touchent. Le ſouverain Pontife qui en eſt le premier diſpenſateur,

(a) *La peſte étoit à la Canourgue qui confine l'Auvergne.*

tremblant ſous le poids du miniſtère univerſel, qui vient de lui être ſi heureuſement confié, ouvre les tréſors de l'Egliſe à tous les Fidèles : c'eſt ici comme un ſigne de paix & de réconciliation, qui ſemble nous annoncer la fin de la colère du ciel, & nous promettre des jours plus heureux & plus tranquilles. Le Seigneur s'eſt montré depuis long-tems comme un Dieu terrible & vengeur ; il ſe montre aujourd'hui comme un Dieu bienfaiſant & miſéricordieux : il ne nous effraye plus par ſes menaces ; il veut nous attirer par ſes bienfaits. Quel malheur pour nous, mes très-chers Frères, ſi tant de moyens de ſalut nous devenoient inutiles !

Cependant, nous vous le diſons ici avec douleur, les uns regarderont ce tems de grace & de propitiation comme un devoir onéreux, & ne ſentiront de la grandeur de ce bienfait, que la peine de ſe diſpoſer à s'en rendre dignes : les autres ſe croiront quittes de tout envers Dieu, dès qu'ils auront participé aux graces de l'Egliſe, & les rechercheront plus pour autoriſer leur impénitence, que pour

renouveller leur reconnoiſſance & leur ferveur.

Souvenez-vous, mes chers Frères, que la ſainteté de vos diſpoſitions décidera de la meſure des graces que vous recevrez en ces jours de ſalut. Plus vous aimerez, plus il vous ſera remis; plus le repentir de vos fautes ſera vif, plus les peines dont elles devoient être expiées, deviendront légères; c'étoit une piété plus fervente, & des larmes plus abondantes, qui obtenoient autrefois aux pénitens publics, la rélaxation des peines canoniques. L'Egliſe touchée de l'excès de leur componction, abrégeoit les jours de leurs travaux & de leur pénitence: l'eſprit qui la conduit, eſt toujours le même; ſes graces ne ſont encore deſtinées qu'aux véritables pénitens; elle ouvre ſes entrailles & ſes tréſors à leur douleur.

Offrons donc aux miſéricordes du Seigneur, mes chers Frères, des cœurs véritablement briſés & humiliés. Déteſtons les déſordres qui ont juſqu'ici fermé le ciel ſur nous, ou qui ne l'ont ouvert, que pour attirer ſur nos villes & ſur nos campagnes des calamités publiques.

Rapprochons-nous de Dieu qui ſemble nous promettre de ceſſer ſes vengeances, puiſqu'il nous offre même ſes graces; & ſi nous n'avons pas fait tout l'uſage que nous devions de ſes châtimens, n'abuſons pas du moins de ſes bienfaits.

MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces du Sacre & du Couronnement du Roi.*

30. No. 1722. C'Eſt la piété des peuples, mes chers Frères, qui obtient du Ciel les bons Rois. Les Princes que Dieu donne à la terre, ſont d'ordinaire la récompenſe ou le châtiment, des vertus, ou des crimes de leurs ſujets. Venez donc unir vos prières à celles de l'Egliſe, pour demander à Dieu que notre jeune Monarque ſoit un Roi ſelon ſon cœur; que la cérémonie auguſte qui vient de le marquer du caractère ſacré de la Royauté, répande ſur lui avec l'onction ſainte,

toutes les bénédictions de la grace ; qu'il ſoit le Père de ſon peuple ; qu'il n'uſe que ſelon l'ordre de Dieu, de la puiſſance qu'il ne tient que de Dieu ; que ſes paſſions lui ſoient auſſi ſoumiſes que ſes peuples ; que pour régner plus heureuſement ſur nous, il commence par régner ſur lui-même ; & que ſon régne ſoit auſſi long que celui de ſon Biſayeul, auſſi pieux que celui de ſaint Louis, auſſi glorieux que celui de tous ſes plus auguſtes Prédéceſſeurs enſemble.

Il porte déja ſur la majeſté de ſon front toutes ces belles eſpérances ; ce qui paroît tous les jours d'heureux & de grand dans ſa perſonne ſacrée, prévient nos deſirs, & affermit notre confiance. Ne nous laſſons donc point, mes chers Frères, de ſupplier le Maître des Rois, & le ſouverain diſpenſateur des Royaumes ; qu'il faſſe croître de jour en jour ſes dons dans cet auguſte Prince ; qu'il conſerve l'Enfant de tant de Rois, & l'unique eſpérance de tant de peuples ; que le commencement de ſon régne ſoit celui de notre bonheur, & qu'il protége une Monarchie où la foi

eſt montée ſur le trône avec ſes Rois, & s'eſt toujours perpétuée avec eux auſſi pure & auſſi brillante que leur Couronne.

MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces de la ceſſation du mal contagieux, qui s'étoit répandu dans quelques Provinces de ce Royaume.*

1. Mars 1723. LA colère du Seigneur, mes très-chers Frères, s'eſt enfin appaiſée. Sa vengeance, comme dit le Prophéte, n'a pas voulu ſuſpendre pour toujours ſes miſéricordes : il a retiré ſa main terrible qui s'appéſantiſſoit ſur nos Provinces ; & le fléau de la contagion qui les déſoloit, eſt enfin ceſſé. Il ſemble que ſa bonté réſervoit cette faveur ſignalée à ces jours heureux où notre jeune Monarque entre en poſſeſſion de toute ſon autorité royale ; & ces commencemens nous font eſpérer que ſon régne ſera marqué

par une ſuite de bienfaits d'en-haut : auſſi ſon premier ſoin eſt d'ordonner des actions de graces dans tout ſon Royaume, & de ſe mettre lui & ſes peuples ſous la protection de celui qui frappe & qui guérit, qui détruit & qui conſerve les Empires.

Des motifs ſinguliers de reconnoiſſance, mes très-chers Frères, doivent ici redoubler la ferveur de vos prières ; plus le danger a été près de vous, plus vos actions de graces envers le Seigneur qui a bien voulu vous en garantir, doivent être vives & touchantes. Vous avez vû la déſolation & la mort ſur la frontière de la Province, & à la porte, pour ainſi dire, de vos villes ; vous avez été long-tems ſous le glaive exterminateur, & attendant à chaque moment le coup fatal. Rappellez vos frayeurs & vos inquiétudes ; & meſurez la vivacité de votre reconnoiſſance ſur celle de vos allarmes : ſouvenez-vous que les bienfaits de Dieu méconnus, annoncent toujours ſon indignation & ſa vengeance. Il eſt jaloux de ſes dons ; & il n'eſt jamais plus prêt de frapper, que lorſque ſa

protection plus marquée & plus ſoutenue, n'a trouvé que des cœurs inſenſibles : ne le faiſons pas repentir de ſa clémence. Tout nous excite à retourner à lui : ſes bienfaits qui ne ſe payent que par l'amour & par la fidélité ; ces jours de pénitence où nous ſommes entrés ; les myſtères ſaints qui approchent ; & où les graces plus abondantes demandent des cœurs plus préparés ; & enfin, nos égaremens paſſés, auſquels le Seigneur a peut-être marqué cette conjoncture de miſéricorde, comme le dernier terme de ſa patience.

MANDEMENT

Pour la publicatiou du Jubilé.

15. No. 1714. DIeu, dont les miſéricordes ſemblent devenir plus abondantes, à meſure que notre malice & nos infidélités augmentent, après avoir accordé aux vœux de toute l'Egliſe, un Chef & un Paſteur fidèle & ſelon ſon cœur, veut encore que cette Mère

charitable nous ouvre les tréſors de ſes graces ; ſoit pour exciter notre reconnoiſſance à la vûe d'un don ſi précieux, ſoit afin que les ſoins & les exemples d'un Pontife ſi ſaint, ne ſoient pas inutiles à ſon peuple.

Répondons, mes très-chers Frères, aux deſſeins de Dieu ſur nous : il met tout en uſage pour nous rappeller à lui ; & comme nous devenons tous les jours plus ingénieux à nous perdre, il employe auſſi tous les jours de nouveaux moyens pour nous ſauver.

Ne bornons pas ſur-tout (comme il nous eſt arrivé peut-être juſqu'ici) le fruit de ces jours de propitiation, à quelques démarches paſſagères de pénitence. Ne nous flatons point que nos fautes ſoient expiées, ſi elles n'ont pas été déteſtées : ne croyons pas que les graces de l'Egliſe nous ayent purifié, ſi elles ne nous ont pas changé : ne comptons ſur ſon indulgence, qu'autant que nous pouvons compter ſur un ſincère repentir. Ses largeſſes ſont des moyens de converſion, & non pas des prétextes d'impénitence : elles nous appla-

niſſent les voies ſaintes ; mais elles ne nous diſpenſent pas d'y marcher : ce ſont les ſecours de notre foibleſſe, & non pas les excuſes de notre lâcheté : le ſang de Jeſus-Chriſt d'où elles coulent, porte toujours avec lui le ſceau & le caractère de la croix ; & le prix qui nous rachette & qui nous délivre, ne peut effacer l'obligation de ſouffrir que lui-même nous impoſe.

Préparez donc vos cœurs, mes très-chers Frères, & en ce tems ſurtout, où non-ſeulement l'Egliſe vous ouvre ſes graces & ſes dons, mais où les cieux vont s'ouvrir pour donner aux hommes l'Auteur de tous les dons & de toutes les graces. Les deſirs des Juſtes ont autrefois obtenu ſon premier avénement ſur la terre ; il faut que les ſoupirs de la pénitence le faſſent de nouveau deſcendre dans nos cœurs.

Attirons par une vie plus chrétienne les bénédictions du ciel ſur le Pontife pieux que le Seigneur dans ſa grande miſéricorde, vient de donner à ſon peuple. Attirons-les ſur toute l'Egliſe confiée à ſes ſoins ; ſur ce vaſte Royaume en particulier, dont

les Souverains en ont toujours été les plus puiſſans protecteurs ; & enfin ſur notre jeune Monarque deſcendu de tant de ſaints Rois, afin qu'il ſoit l'héritier de leur ſageſſe & de leur zèle pour la Religion, comme il l'eſt de leur Couronne.

MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces du mariage du Roi.*

TOut ce qui aſſure la ſucceſſion dans les Empires, en aſſure auſſi la tranquillité ; & la tranquillité des Empires, fait toute la ſûreté des Loix & de la Religion. La Monarchie a éprouvé plus d'une fois les malheurs qui menacent le Trône, quand le Prince qui l'occupe, voit finir avec lui l'eſpérance de ſa poſtérité : c'eſt ce qui faiſoit deſirer ſi vivement à la Nation que notre jeune Monarque ſe hâtât de donner par un mariage ſaint & auguſte, des héritiers à la Couronne. 24. Sept. 1725.

Nos vœux, mes Frères, ſont exaucés, & ſon choix a ſurpaſſé même nos eſpérances. Les conſeils de la chair & du ſang, les grands intérêts de la terre, préſident d'ordinaire aux mariages des Souverains : c'eſt la Religion ſeule qui a propoſé celui-ci ; c'eſt elle qui l'a conclu. Le Roi en partageant ſon Trône avec la Princeſſe MARIE, y a fait aſſeoir avec elle à côté de lui, la ſageſſe, la piété, l'humanité, la clémence, & toutes les vertus qui en ſont les appuis plus fermes & plus durables, que les alliances des plus puiſſans Royaumes : c'eſt l'intérêt qui les forme, & c'eſt l'intérêt, qui un moment après les déſunit ; & il n'eſt pas néceſſaire de parcourir nos Annales pour ſçavoir que les grands Etats qui nous ont donné des Reines, ne nous ont pas toujours donné des amis & des alliés. La France n'a pas beſoin de ſecours étranger ; il ne lui faut que de la vertu : & les malheurs du dernier régne nous ont appris qu'elle devoit être plus attentive à ne pas réveiller la jalouſie de ſes voiſins par une trop grande puiſſance, qu'à ſe mettre à couvert

de leurs entrepriſes par des alliances, qui ſouvent endorment nos précautions, & qui n'augmentent jamais nos forces.

Rendons, mes Frères, des graces infinies à celui qui diſpoſe des Sceptres & des Couronnes, & qui depuis tant de ſiécles, perpétue l'Empire des François dans la Maiſon royale. Il nous a fait le plus grand de tous les dons, en nous donnant une Reine ſage, pieuſe, éclairée, déja maîtreſſe du cœur du Prince & de ſes Sujets, & qui va faire revivre parmi nous les jours des Clotildes & des Blanches de Caſtille. Demandons-lui que de cette ſainte alliance, naiſſent des Héros, qui mêlent au ſang de ſaint Louis, avec les vertus qui lui ſont héréditaires, celles dont elle va encore l'annoblir & le ſanctifier : demandons-lui que par elle nous ſoient donnés des Princes qui ſoient nos pères plutôt que nos maîtres; que notre jeune Monarque, l'objet précieux de la tendreſſe & des eſpérances de la Nation, en croiſſant en âge & en force, croiſſe auſſi en grace & en ſageſſe; qu'il aime un peuple, dont les

vœux, les larmes, & les prières l'ont conſervé à la France ; qu'il commence déja à partager avec nous, nos misères & nos pertes, comme nous partagerons un jour avec lui ſes proſpérités & ſa gloire. Tout eſt commun entre un bon Prince & ſes Sujets : nos malheurs ſont les ſiens, comme ſa félicité doit être la félicité de ſon peuple ; il ne ſauroit être ni grand ni heureux tout ſeul : c'eſt la deſtinée des Souverains ; & ils ne ſeront jamais de grands Rois, s'ils n'ont pas été de bons maîtres.

MANDEMENT

Pour demander par des Prières publiques, la bénédiction de Dieu, ſur la réſolution que le Roi a priſe de gouverner l'Etat par lui-même.

5. Juil. 1726. DIeu, dont les vûes ſur cette Monarchie, mes très-chers Frères, ont toujours été des vûes de protection & de miſéricorde, & qui n'a jamais ſemblé nous oublier, dans les tems

tems de nos calamités & de nos afflictions, que pour nous combler de nouveaux bienfaits, raſſure encore aujourd'hui nos eſpérances, & nous ouvre une nouvelle reſſource à la ſituation triſte & ſouffrante, où malgré les ſoins & la vigilance des précédens Miniſtres, les guerres du dernier régne, & les changemens ſurvenus depuis dans l'Etat, nous avoient laiſſé.

Le Roi vient de nous déclarer, qu'étant établi de Dieu pour gouverner ce vaſte Royaume, il veut le gouverner par lui-même. Les ſoins du Père de famille ſont en effet toujours plus tendres & plus éclairés que ceux de ſes ſerviteurs, même les plus fidèles. C'eſt ſon patrimoine & ſon héritage qu'il adminiſtre; c'eſt ſa maiſon qu'il régle; ce ſont ſes enfans & ſes ſujets qu'il gouverne. Auſſi dans ce projet inſpiré d'en-haut, le Roi nous aſſure qu'il ne ſe propoſe que la félicité de ſes peuples; que touché de leur amour & de leur fidélité, il veut payer leur tendreſſe de la ſienne, & ſe donner tout entier à des ſujets, que l'amour lui attache enco-

re plus que le devoir ; & ſur le cœur deſquels il régne plus abſolument, que ſur leurs biens & ſur leurs perſonnes. La France, mes chers Frères, ne peut manquer d'être heureuſe, dès que ſon amour pour ſes maîtres, va devenir la meſure de ſon bonheur ; il n'eſt pas pour nous d'augure plus sûr de notre félicité, que celui qui eſt attaché à notre fidélité.

Quelles actions de graces ne devons-nous pas rendre à celui qui tient en ſes mains le cœur des Rois, comme leurs Sceptres & leurs Empires ; d'avoir formé dans celui de notre jeune Monarque une ſi haute réſolution, en un âge où les autres Princes ſont à peine en état de ſe gouverner eux-mêmes ; où les plaiſirs deviennent leurs ſoins les plus importans ; & où déchargés du poids de la ſouveraineté, il n'y a de ſérieux dans leur vie & dans leur perſonne, que le titre auguſte & ſacré qui nous les a donnés pour maîtres.

Pour attirer du Ciel ſur ſon gouvernement les ſecours & les bénédictions dont il a beſoin, le Roi nous ordonne de vous demander pour lui

vos vœux & vos prières. Et dans quelle occaſion furent-elles jamais plus juſtement demandées ? c'eſt pour nous que nous prions, en priant pour nos Maîtres : ce ſont des graces que nous demandons pour nous, en demandant pour eux les vertus qui font les bons Rois ; un régne juſte & ſaint eſt le plus grand don que Dieu puiſſe faire à la terre. Demandons-lui donc, mes très-chers Frères, qu'il envoye du haut du Ciel ſur notre jeune Monarque, cette ſageſſe qui préſide aux conſeils éternels ; qu'il lui donne un cœur tendre pour ſes peuples ; cette humanité qui affermit toujours l'autorité ; cette modération, qui en reſpectant les Loix, rend le Trône plus reſpectable ; qui ſe renfermant dans la vaſte étendue de ſes Etats, eſt plus occupée d'en corriger les abus & d'en ſoulager les misères, que d'en étendre les bornes, & qui laiſſe à ſes voiſins le funeſte honneur de commencer les guerres, & ne veut vaincre que pour avoir la gloire de les finir. Demandons à Dieu qu'il réuniſſe dans ſon ame royale toutes les grandes qualités des ſaints Rois qui

ont autrefois gouverné la France; que ſon régne nous rappelle la gloire du règne de ſon auguſte Biſayeul, qu'il va ſe propoſer pour modèle; qu'il voye comme lui autour de ſon Trône les enfans de ſes enfans; & qu'enfin un régne qui commence ſous des préſages ſi heureux, ſoit le régne de la paix, de la piété, de la gloire, & de l'abondance.

MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces du rétabliſſement de la ſanté du Roi.*

20 Août 1726. NOus vous demandions il y a peu de jours, mes Frères, des prières publiques, pour attirer les graces & les ſecours du Ciel ſur les prémices favorables du gouvernement de notre jeune Monarque. Hélas! dans le tems même que nos Temples retentiſſoient encore de ſupplications & d'actions de graces, la main de Dieu l'a frappé, & nos chants de

joie ſe ſont changés en deuil, & en des frayeurs mortelles. Il venoit de ſe donner tout à nous, & de charger un âge encore tendre de tout le poids de la royauté ; & à peine commencions-nous à le poſſéder, & à jouir des premiers fruits de ſon amour pour nous, que nous avons été menacés de le perdre.

Ce précieux reſte de tant de Princes ; cette étincelle heureuſe, ſeule échappée de l'extinction & du débris de toute la Maiſon royale ; ce gage unique & auguſte, de l'affermiſſement du Trône & de la tranquillité domeſtique ; ce don de Dieu laiſſé à la Nation pour la conſoler de ſes malheurs & de ſes pertes ; ce ſigne ſacré, que le Ciel, après un déluge de ſang & de carnage, a montré à l'Europe, pour être comme le garant de la ceſſation des fléaux publics, & de la paix des peuples & des Nations ; le Seigneur, qui nous l'avoit donné dans ſa miſéricorde, a été déja plus d'une fois ſur le point de nous l'ôter dans ſa colère.

Voudroit-il nous faire priſer davantage ſon bienfait, en nous me-

naçant ſi ſouvent de le reprendre ? Mais ſi notre amour pour le Roi pouvoit devenir la ſûreté de ſa vie, s'il ne falloit, pour le conſerver toujours à ſon peuple, que ſentir toute la grandeur du bienfait qui nous l'a laiſſé ; ſi la durée de notre reconnoiſſance pouvoit répondre de celle de ſes jours ; en un mot, ſi nos cœurs décidoient de ſes deſtinées : hélas ! que reſteroit-il à ſouhaiter pour lui, & que pourrions-nous avoir encore à craindre nous-mêmes ? la France ſeroit le plus heureux peuple de l'univers ; & le Seigneur nous combleroit tous les jours de nouvelles faveurs, s'il en meſuroit l'abondance & l'excès, ſur celui de notre tendreſſe pour nos Maîtres.

Dieu ne veut donc punir en les frappant, que notre peu de fidélité pour lui : ce ſont nos crimes tout ſeuls, qui d'ordinaire ſont tous nos malheurs ; eux ſeuls, dans ces jours de deuil, dont le ſouvenir eſt encore ſi récent, nous enlevèrent à la fois tant de Princes, les appuis du Trône, & l'eſpérance de la Monarchie. Les ſucceſſions des branches régnantes

n'ont jamais manqué parmi nous, que dans les tems où la corruption des Cours, & le débordement des mœurs publiques attiroient ſur nous la colère du Ciel : le ſang royal ceſſoit alors de couler des pères aux enfans ; Dieu livroit à l'eſprit de révolte & de diſſention les Grands & le Peuple ; & la confuſion publique expioit les crimes publics ; les triſtes exemples des ſiécles paſſés doivent devenir une inſtruction pour le nôtre. Dieu châtie toujours les iniquités des Nations, en leur ôtant les bons Rois, ou en leur en donnant dans ſa colère ; il vient donc de ſauver ſon peuple, en nous conſervant le Roi : *Egreſſus es in ſalutem populi tui, in ſalutem cum Chriſto tuo ;* que la vivacité de nos actions de graces réponde donc à celles de nos frayeurs. Orat. Habac. 3. 13.

Mais ſouvenons-nous que notre fidélité envers Dieu, eſt la ſeule reconnoiſſance qu'il nous demande. Il y a long-tems qu'il nous châtie, & nous nous en plaignons tous les jours ; il a verſé ſur nous ſucceſſivement tous les fléaux de ſa colère ; il vient de nous montrer le ſeul & le plus for-

midable dont il reſtoit, pour ainſi dire, encore à ſa juſtice de nous affliger, en frappant le Roi. N'attendons la fin de nos malheurs que de celle de nos crimes : les voies ſingulières par où il a conduit notre jeune Monarque ſur le Trône, nous annoncent des deſſeins ſinguliers de miſéricorde ſur nous. C'eſt un nouveau Moyſe, ſeul ſauvé par une protection miraculeuſe, de toute ſon auguſte race, pour délivrer ſans doute un jour ſon peuple du joug de l'oppreſſion & de la misère. Déja, comme un ſaint Roi de Juda, ſes yeux vont chercher des hommes fidèles, pour les faire aſſeoir auprès de lui : Pſ. 100. *Oculi mei ad fideles terræ, ut ſedeant mecum ;* il veut que le ſage modérateur de ſon enfance, le devienne auſſi de ſon régne ; que les mêmes principes d'humanité, de juſtice, de religion, qui ont formé ſes premières mœurs, forment les régles de ſon gouvernement ; & que les mêmes mains qui lui ont montré les périls & les devoirs de la Couronne, lui aident à la ſoutenir. Ne rendons pas inutiles, mes chers Frères, des pré-

ſages ſi heureux ; & ne tournons pas contre nous, en continuant d'irriter le Ciel, les grands avantages qu'ils nous promettent.

MANDEMENT

Pour la publication du Jubilé de l'année Sainte.

NOus vous annonçons toujours, mes chers Frères, avec une nouvelle joie, les graces & les remédes que l'Egliſe ne ſe laſſe point d'offrir à notre foibleſſe ; que manqueroit-il à notre conſolation, ſi les fruits que vous en devez retirer, répondoient à nos vœux & à vos beſoins ? 3. Fév. 1727.

Vous attendiez avec impatience ce tems heureux d'indulgence & de propitiation ; & vous regardiez avec une ſainte jalouſie, les Royaumes & les Egliſes qui en avoient déja été favoriſés. Le ſalut que vous attendiez, eſt enfin arrivé, mes chers Frères : *La grace de Dieu notre Sauveur a paru au milieu de vous ; mais c'eſt afin* Tit. 2. 11. 12.

que renonçant à tous vos deſirs injuſtes & criminels, vous viviez au milieu du ſiécle avec cette piété, cette juſtice, cette ſage ſobriété, qu'exige la ſainteté de votre vocation.

Sous la loi de Moyſe, en cette grande année Jubilaire que l'Egliſe appelle Sainte, les terres ſe repoſoient ; les eſclaves recouvroient leur liberté ; les familles rentroient en poſſeſſion de leurs biens aliénés ; toutes les dettes étoient anéanties ; chacun revenoit à ſa première condition. Ce n'étoit là, mes chers Frères, que les ombres de l'avenir : ces terres qui ſe repoſoient, nous figuroient ce repos éternel, où nous ſerons délivrés de toutes les ſollicitudes de la terre, & après lequel nous devons ſans ceſſe ſoupirer : ces eſclaves qui recouvroient leur liberté, c'eſt nous-mêmes qui juſqu'ici ſous la ſervitude du démon & du péché, allons rentrer dans la liberté des enfans de Dieu : ces biens aliénés qui revenoient à leurs Maîtres, ce ſont les biens de la grace, que nous avions, pour ainſi dire aliénés ; l'innocence & la juſtice que nous avions perdues ; notre patri-

moine en Jeſus-Chriſt que nous avions diſſipé, & que la bonté de Dieu va nous rendre : enfin ces dettes anéanties, ſont nos crimes qui nous rendent redevables à la juſtice divine, & que le ſang de Jeſus-Chriſt va effacer : nous allons rentrer dans notre première condition, dans cet état heureux où la grace du batême nous avoit d'abord établis.

Voilà, mes chers Frères, les dons ineſtimables que l'Egliſe vous offre. Plus ils ſont grands, plus les diſpoſitions pour les recevoir doivent être ſaintes : les dons de Dieu ne ſont pas pour les ames qui ne veulent pas revenir ſincérement à Dieu. Si notre pénitence n'eſt que ſur notre langue, & dans la ſimple confeſſion de nos fautes, comme peut-être elle l'a toujours été juſqu'ici ; ſi le cœur n'y a point de part, il n'en aura point auſſi aux graces de l'Egliſe : le tems de miſéricorde deviendroit un tems rigoureux de juſtice pour nous; & nous ajoûterions à nos crimes celui d'avoir abuſé du reméde qui devoit les expier.

Mais nous avons de vous, mes.

chers Frères, des eſpérances plus
Hebr. 4. 16. conſolantes. *Approchons donc avec confiance de ce trône de grace pour y trouver la miſéricorde & le ſalut que nous attendons ;* offrons à Dieu les gémiſſemens d'un cœur touché : ne bornons pas même nos prières & nos ſupplications à nos propres beſoins ; que les maux de l'Égliſe nous touchent ; que les périls de la foi & les triſtes diviſions qui l'affoibliſſent, raniment notre zèle & affermiſſent notre ſoumiſſion ; que les calamités de la guerre, dont nous ſommes menacés, & que nous n'avons déja que trop long-tems éprouvées, réveillent encore nos vœux & nos ſoupirs. Déſarmons le bras de la colère de Dieu, prêt à tomber ſur nous ; demandons-lui cette paix que le monde ne veut & ne peut pas donner : attirons ſur les Princes & ſur les Rois, cet eſprit de concorde qui lie les cœurs, qui réunit les intérêts, qui calme les animoſités ; qui prévient les diſſenſions & les troubles.

Demandons pour le Roi ſur-tout, cette ſageſſe qui prévient les années ; ce cœur docile aux bons conſeils ;

cette ſenſibilité aux misères publiques, que de ſages inſtructions lui ont de bonne heure inſpirée, & lui inſpirent encore tous les jours; la fécondité de ſon auguſte mariage, & un régne qui ſoit plutôt le régne de la paix, de l'abondance & de la juſtice, que des guerres & des victoires.

Secondons les pieuſes intentions, & les deſirs fervens du ſaint Pontife, que le Seigneur dans ſa miſéricorde a donné à ſon Egliſe, & qui ne ceſſe de lever les mains au ciel, pour détourner les fléaux que la juſtice de Dieu ſemble nous préparer. Nous obtiendrons ce que nous demandons, ſi nous le demandons avec foi: les prières communes de l'aſſemblée des Fidèles, ont un accès privilégié auprès du trône de la Majeſté divine; & l'Eſprit ſaint qui les inſpire & qui les forme dans les cœurs, eſt toujours exaucé.

MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces de l'heureux accouchement de la Reine.*

2. Sep. 1727. DIeu répand la fécondité ſur la Maiſon royale, mes chers Frères : il nous ouvre des eſpérances qui en aſſurant un jour la ſucceſſion du Trône, aſſureront la tranquillité de la Monarchie. La piété de notre auguſte Reine, vient déja d'être récompenſée par la naiſſance de deux Princeſſes : le Ciel achevera d'exaucer ſes vœux & les nôtres ; & d'elle naîtra le Succeſſeur de tant de grands Rois, & l'héritier d'un ſi vaſte & ſi floriſſant Royaume. Les faveurs dont la bonté de Dieu vient de nous combler, en éloignant de nous le fléau de la guerre, nous répondent de celles qu'il nous prépare : hâtons-les, mes chers Frères, par nos prières & par nos actions de graces ; demandons-lui qu'il nous conſerve un Roi qu'il nous a donné dans ſa miſéri-

corde ; qu'il continue à répandre ſes bénédictions ſur la Reine ; & qu'il prolonge les jours du Miniſtre reſpectable qui préſide à leurs conſeils, & qui ne fait uſage de l'autorité qui lui eſt confiée, que pour le bonheur de la France, & pour le ſoulagement & la conſolation des Peuples.

MANDEMENT

Pour ordonner une Proceſſion générale, & faire chanter le Te Deum, *en actions de graces de la naiſſance d'un* DAUPHIN.

LEs vœux de la France, mes très-chers Frères, ſont enfin exaucés. Dieu, qui pour nous faire ſentir l'inſtabilité des choſes humaines, ſe plaît, ce ſemble, à faire paſſer ſans ceſſe les Sceptres & les Empires d'une race à une race nouvelle, continue par une miſéricorde ſingulière à perpétuer depuis un nombre étonnant de ſiécles, l'Empire François dans la Maiſon royale. Il vient enfin d'ac- 14. Sept. 1729.

corder un Succeſſeur au Trône ; un nouveau ſoutien à la Monarchie ; un gage de la paix & de la tranquillité à toute l'Europe. Le ſang de ſaint Louis ne ceſſera pas de couler ; la race des Juſtes ne manquera pas ; & leurs neveux poſſéderont juſqu'à la fin l'héritage que le Ciel accorda dès le commencement à la piété & à la valeur de leurs auguſtes Ancêtres. Toutes les nations qui nous ſont connues, après une certaine révolution de tems & d'années, ont plus d'une fois changé de Maîtres ; de nouveaux noms y ſont montés ſur le Trône à la place des anciens, dont la poſtérité étoit ou éteinte, ou chaſſée par des uſurpateurs de l'héritage de ſes pères. Les guerres, les diſſenſions domeſtiques, le renverſement même de la foi ; en un mot, la déſolation des peuples & des Empires, a preſque toujours été le fruit de ces triſtes mutations. La France ſeule conſerve encore ſes anciens Maîtres ; & avec eux, elle conſerve encore la foi de ſes pères, les Loix primitives de la Monarchie, les maximes anciennes & reſpectables de l'Egliſe & de l'Etat.

Si les vices de la Nation la rendent indigne d'une faveur ſi ſignalée; Dieu l'accorde ſans doute à la fidélité & à l'amour qu'elle a toujours eu pour ſes Rois. Oui, mes très-chers Frères, le nouveau Prince, que le Ciel vient d'accorder à nos deſirs, aſſure nos fortunes, la tranquillité de nos villes, l'état de chaque citoyen, & fournit au Miniſtre ſage qui ſemble tenir en ſes mains la deſtinée de toute l'Europe, des moyens sûrs de pacifier les Rois & les Nations, & de ſoulager les peuples à qui le malheur des tems, les ſoupçons & les préparatifs d'une guerre incertaine, n'ont pas encore permis de reſpirer de leurs calamités paſſées, & de jouir des douceurs & des avantages de la paix.

Il ſeroit inutile, mes Frères, de vous exhorter de joindre vos actions de graces à celles de l'Egliſe, pour le don ineſtimable dont la bonté de Dieu vient de nous favoriſer. Vous l'aviez ſouhaité & demandé au Ciel avec trop de zèle, pour ne lui en pas marquer la plus vive reconnoiſſance. Attirons donc non-ſeulement par nos actions de graces, mais en-

core par la ſainteté de nos mœurs, ſur cet enfant précieux toutes les bénédictions, qui peuvent en faire un jour un Prince ſelon le cœur de Dieu. Les bons Rois ſont toujours la récompenſe de la piété des peuples : rendons-nous dignes des faveurs du Ciel ; il ne ceſſera pas de nous protéger, tandis que nous ne ceſſerons pas de lui être fidèles.

MANDEMENT

Pour la ſeconde Viſite générale du Diocèſe.

1. Fév. 1730. NOus venons de terminer, mes très-chers Frères, la première viſite générale de ce vaſte Diocèſe. Si nous y avons trouvé de la conſolation dans le zèle de beaucoup de Miniſtres, qui partagent avec nous la ſollicitude paſtorale ; Dieu n'a pas permis que notre joie ait été pleine & entière : les beſoins infinis du peuple immenſe que la Providence nous a confié ; la multitude d'ouvriers que

nous avons établis pour le conduire, & parmi leſquels il eſt difficile qu'il ne s'en trouve quelques-uns moins fidèles à l'eſprit de leur vocation ; les déſordres publics qui ſont toujours les triſtes ſuites de leur infidélité ; la misère même, les calamités des campagnes que nous avons viſitées ; tout cela a rempli notre cœur d'amertume. Nous avons tremblé ſous le poids formidable de notre miniſtère & ſous l'immenſité de nos devoirs ; & vous ſavez que nous avons paru au milieu de vous, (pour parler avec l'Apôtre) pénétrés de crainte & de frayeur à la vûe de nos obligations & des vôtres : *In timore, & tremore multo fui apud vos.* Mais le fardeau qui allarme notre foibleſſe n'abbat point notre confiance : elle ſeroit vaine ſans doute, ſi nous n'attendions de reſſource que de nous-mêmes : mais outre que toute notre confiance eſt en celui qui nous envoye, & qui nous a promis d'être avec nous juſqu'à la fin ; tant de ſaints Evêques qui ont été les premiers Paſteurs de cette Egliſe, & qui l'ont ſanctifiée par leurs travaux & par leur ſang, de- 1. Cor. 2. 3.

manderont pour nous & pour les peuples qu'ils acquirent à Jeſus-Chriſt, une partie de la force & de l'eſprit Epiſcopal dont ils furent remplis. Ils ne permettront pas qu'une portion ſi illuſtre & ſi ancienne de l'héritage de Jeſus-Chriſt, le fruit de leurs ſouffrances & de leur prédication apoſtolique, perde tout ſon éclat entre les mains d'un indigne ſucceſſeur.

Ainſi, mes chers Frères, nos ſoins doivent croître & ſe ranimer, à meſure que connoiſſant mieux les beſoins de nos Egliſes, nous voyons multiplier nos devoirs. Nous vous annonçons donc une ſeconde viſite générale: & c'eſt une nouvelle de paix & de charité que nous prétendons vous annoncer; afin que, ſelon le langage de l'Apôtre, *Lorſque nous ſerons de nouveau préſens parmi vous, nous trouvions en vous un ſujet de nous glorifier de plus en plus en Jeſus-Chriſt.* Car, mes Frères, vous ſeuls pouvez être la gloire & la conſolation de notre Epiſcopat, puiſque vous ſeuls en êtes les coopérateurs: *Ayez ſoin ſeulement*, pour continuer à nous ſer-

Philip. 2.25.26.

Ibid. ℣. 27.

vir des expreſſions de l'Apôtre, *ayez ſoin de vous conduire d'une manière digne de l'Evangile de Jeſus-Chriſt, afin que je voye moi-même, étant préſent parmi vous, ou que j'entende dire en étant abſent, que vous demeurez fermes dans un même eſprit, combattant tous d'un même cœur pour la foi de l'Evangile.*

Renouvellons-nous donc tous enſemble, mes Frères, dans cet eſprit de zèle & de charité, qui fait toute la conſolation comme tout le ſuccès de nos fonctions. Rappellons-nous ſans ceſſe, ſelon l'avis de l'Apôtre, le ſouvenir de ces ſaints Paſteurs, qui annoncèrent les premiers la parole de l'Evangile à nos peuples; & en conſidérant quelles furent les bénédictions abondantes de leur miniſtère, & par quelle fin ils couronnèrent leurs travaux, imitons leur foi : *Mementote præpoſitorum veſtrorum, quorum intuentes exitum converſationis, imitamini fidem.* Hebr. 13. 7. Confondons-nous de nous trouver ſi peu conformes à ces anciens modèles : ce n'eſt pas un reproche que nous voulons vous faire pour vous contriſter ;

ce n'eſt qu'un nouveau motif que nous vous propoſons, pour vous ſoutenir, & vous encourager comme nous dans l'exercice pénible de nos fonctions.

Philip. 1. 8. & ſuiv. *Car du reſte, mes chers Frères*, pour finir avec le même Apôtre, *Dieu m'eſt témoin avec quelle tendreſſe je vous aime tous dans les entrailles de Jeſus-Chriſt; & ce que je lui demande, eſt que votre charité croiſſe de plus en plus en lumière & en toute intelligence, afin que vous ſachiez diſcerner ce qui eſt meilleur & plus utile; que vous ſoyez purs & ſincères, & que vous marchiez juſqu'au jour de Jeſus-Chriſt*, (ce jour terrible de la viſite du Prince des Paſteurs, dont la nôtre n'eſt que la préparation & l'attente) *ſans que votre courſe ſoit interrompue par aucune chûte; & que pour la gloire & la louange de Dieu, vous ſoyez remplis des fruits de Juſtice par Jeſus-Chriſt.*

MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces de la naiſſance de Monſeigneur le Duc d'Anjou.*

NOus demandions, mes chers Frères, & nous n'oſions preſque nous promettre que Dieu daignât encore favoriſer la Monarchie & la Maiſon royale, de la naiſſance d'un nouveau Prince. Ce ſont là de ces dons ſinguliers que le Ciel réſerve dans ſa miſéricorde pour récompenſer la piété des Rois & des peuples, & aſſurer la tranquillité des Empires. Que nous reſte-t-il à deſirer, mes chers Frères, ſinon de nous rendre de plus en plus dignes des bienfaits de Dieu, & lui demander que la même protection miſéricordieuſe, de qui nous tenons ces gages précieux de notre sûreté; nous les conſerve, & qu'elle verſe dans le cœur de ces jeunes Princes, la crainte de ſon nom, l'amour des peuples, & la ſenſibilité 22. Sept. 1730.

aux misères publiques, qui a toujours fait la gloire la plus sûre & la plus durable des bons Rois.

Qu'ils vivent long-tems sous les yeux d'un Père auguste & religieux, qui ne fait usage d'une puissance si redoutable autrefois à l'Europe, que pour la pacifier & rendre ensuite ses peuples heureux.

Qu'ils jouissent jusqu'à l'âge le plus mûr des exemples & de la tendresse d'une Reine pieuse, dont les vertus autant que l'heureuse fécondité comblent tous nos souhaits.

Ainsi élevés sous un régne heureux & pacifique, ils le transmettront à nos neveux; & la France en voyant perpétuer le sang de saint Louis sur le Trône, verra perpétuer avec lui sa gloire & sa félicité.

MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces de la proſpérité des armes du Roi.*

DIeu vient de bénir, mes chers Frères, les intentions pacifiques du Roi & la juſtice de ſes armes. Nous ne ſaurions aſſés en rendre nos actions de graces au ſouverain diſpenſateur qui diſpoſe du ſort des batailles & des Empires : mais comme les guerres ſont d'ordinaire des fléaux deſtinés à punir nos crimes, & que les victoires les plus éclatantes, ſont toujours onéreuſes aux peuples même victorieux ; demandons-lui en même-tems qu'il réuniſſe les cœurs & les intérêts des Princes Chrétiens ; ſollicitons le retour d'une paix préférable à toutes les conquêtes ; & obtenons de ſes anciennes miſéricordes ſur la Monarchie, que l'étincelle de diſſenſion qui vient de ſe rallumer & qui menace d'embraſer toute l'Eu- 7. Janv. 1734.

rope, s'éteigne dans sa naissance, & ne nous replonge pas dans des troubles sur lesquels les larmes que nos peuples ont versées, ne sont pas encore bien essuyées.

MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces de la prise du Château de Milan.*

28 Jan. 1734. LEs nouvelles prospérités dont le Seigneur continue de favoriser la justice des armes du Roi, exigent de nous, mes très-chers Frères, de nouvelles actions de graces. Il est juste que les marques publiques de notre reconnoissance suivent de près la rapidité de ses bienfaits : mais moins éblouis de nos succès, que touchés des calamités qu'entraîne toujours la guerre, mêlons à nos actions de graces des desirs chrétiens, de paix & de concorde. Entrons dans les sentimens de l'Eglise, cette mère commune qui ne voit jamais qu'avec

douleur, les nations que la même foi & la même eſpérance réunit dans ſon ſein, armées les unes contre les autres. Elle eſt toujours cette tendre *Rachel qui pleure la perte de ſes enfans :* uniſſons-nous à ſes vœux ; & demandons avec elle à celui qui tient en ſa main le cœur des Rois, & qui inſpire les bons conſeils à leurs Miniſtres, qu'il abrége ces jours de confuſion & de colère, toujours funeſtes à tous les peuples armés, puiſque les uns y gémiſſent de leur perte & de leurs défaites, & les autres des charges & des efforts dont il leur faut acheter la victoire. En nous conformant ainſi aux vûes de l'Egliſe, nos actions de graces & nos prières animées de ſon eſprit, monteront avec plus de confiance devant le Trône du Dieu de paix & de dilection : il regardera avec des yeux de protection & de miſéricorde les intentions pures & pacifiques du Roi ; & s'il n'accorde pas à nos deſirs & aux ſiens, la paix qu'il a toujours aimée, & qui eſt comme née avec lui, & a commencé de régner avec lui en Europe, il continuera à lui accorder

Matth. 2. 18.

des victoires qui en inſpireront le deſir aux Puiſſances ennemies qui l'ont troublée.

MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces de la Victoire remportée en Italie ſur les Impériaux, par les Troupes du Roi, & celles du Roi de Sardaigne.*

28. Juil. 1734. LAiſſons à ceux qui ne jugent jamais des événemens que par les vûes fauſſes & bornées de la ſageſſe humaine, à s'enorgueillir, & à ne chanter que des chants d'allégreſſe ſur nos victoires. Pour nous, mes chers Frères, inſtruits dans les lumières de la foi, penſons avec une ſainte frayeur, que la colère de Dieu doit être bien irritée contre les hommes, puiſque malgré le deſir univerſel de la paix, que les longues calamités des dernières guerres avoient inſpiré à tous les peuples de l'Europe, & aux Souverains qui les gou-

vernent ; le fléau terrible de la diſcorde leur a remis les armes à la main avec une nouvelle fureur, & inonde encore la terre du ſang de ſes habitans. Il eſt vrai que Dieu favoriſe viſiblement la juſtice des armes du Roi : tout victorieux qu'il eſt, il eſt encore un Roi pacifique : il ſouhaite la paix pour ſes peuples ; & ſes ſouhaits ſont récompenſés par des victoires ; mais les victoires ſont toujours des bienfaits d'un Dieu irrité contre les hommes.

Quel ſpectacle en effet, mes Frères, nous offre celle même que nous venons de remporter ! un carnage ſi affreux & ſi nouveau du côté des ennemis & du nôtre, qu'on n'en trouve preſque d'exemple que parmi les peuples barbares. Eux ſeuls peuvent triompher d'une journée auſſi ſanglante & auſſi meurtrière ; pour nous, elle couvre même de deuil l'éclat de notre victoire : elle accompagne nos témoignages publics de reconnoiſſance envers le Dieu des armées, d'une triſteſſe d'humanité & de religion, & mêle à nos actions de graces les larmes que nous ne pouvons nous

empêcher de verſer ſur la mort de nos proches, de nos amis, & de tant de vaillans ſujets, qui viennent de ſacrifier généreuſement leur vie pour la gloire du Prince, & pour les intérêts de l'Etat.

Quels trophées pourrions-nous donc élever ſur un champ de bataille tout couvert des corps entaſſés & des membres épars de tant de milliers de Chrétiens? Tranſportons-nous y en eſprit, mes Frères; & de ce lieu ſouillé de tant de ruiſſeaux de ſang, & ſi lugubre même pour nous malgré notre victoire; de ce lieu, dont nous ne ſommes demeurés les maîtres, que pour y lire & y méditer à loiſir l'inſtabilité des choſes humaines, & les malheurs inévitables des guerres; préſentons au Dieu de paix ce ſpectacle ſi capable d'émouvoir ſes entrailles paternelles: faiſons monter juſqu'à lui la voix de tant de ſang répandu; & que cette voix, loin de ſolliciter comme autrefois ſa vengeance, la calme & la déſarme: arrachons de ſes mains par nos ſupplications, le glaive que ſa juſtice fait de nouveau briller ſur nos têtes: promet-

tons-lui des mœurs plus ſaintes ; & il nous accordera des jours plus tranquilles : faiſons ceſſer les crimes qui l'irritent ; & il ſuſpendra les fléaux qui nous affligent. Les prières qu'on lui adreſſe pour la paix après la victoire, ſont toujours plus sûrement exaucées : c'eſt la religion qui les inſpire ; c'eſt l'Egliſe alors elle-même qui prie par notre bouche ; c'eſt l'Eſprit de Dieu qui demande pour nous, & qui forme en nous ces gémiſſemens ſecrets ; & le Seigneur ne rejette jamais des prières qu'il a formées lui-même dans nos cœurs.

Allons donc, mes chers Frères, nous aſſembler aux pieds de ſes autels, plus touchés des horreurs qu'entraîne la guerre, que de la gloire de nos ſuccès. Ne demandons pas à un Dieu, qui n'eſt deſcendu ſur la terre que *pour y éteindre dans ſon ſang toutes les inimitiés & réconcilier l'univers* ; ne lui demandons pas que ſon glaive achéve d'exterminer les Nations armées contre nous ; ces prières de ſang retomberoient ſur nos têtes : demandons-lui cette paix, que les Rois, que les victoires, que le monde

ne ſauroit donner, & qui ne peut être l'ouvrage que de ſes miſéricordes infinies : demandons-lui *que les peuples & les Rois réunis enfin, & réconciliés, ne ſoient plus occupés qu'à le ſervir ;* & que plus jaloux d'étendre le régne de la foi que les bornes de leur Empire, ils ne prennent plus les armes, que pour porter enſemble l'étendart de la Religion, & la gloire du nom Chrétien juſqu'à ces Nations infidèles, qui doivent être appellées un jour à la connoiſſance de l'Evangile : *In conveniendo populos in unum, & reges, ut ſerviant Domino.*

Pſ. 101. 23.

MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces de la priſe de Philisbourg.*

11. Août 1734. LEs ſuccès continuels qui accompagnent par-tout les armes du Roi, mes chers Frères, juſtifient tous les jours une guerre que les motifs trop ordinaires de gloire n'auroient jamais

fait entreprendre à un jeune Monarque, dont la ſageſſe & la modération, connue même de nos ennemis, ne ſe propoſoit que de rendre ſes ſujets heureux par un régne doux & pacifique. Il n'eſt armé que pour défendre la cauſe de l'innocent & de l'opprimé, & protéger la liberté d'une Nation alliée, de tout tems en poſſeſſion de ſe choiſir ſes maîtres.

Auſſi Dieu protecteur de ces droits inviolables, qui ſont toute la sûreté des peuples & des Empires, anime nos Troupes d'une valeur au-deſſus même de cette valeur ſi naturelle au ſang François. Les difficultés des entrepriſes leur en facilitent le ſuccès : les eaux conjurées ne ſemblent rendre leurs conquêtes impoſſibles, que pour les rendre plus glorieuſes ; & chaque jour eſt marqué par de nouvelles victoires. L'Eſpagne notre alliée, & rentrée en poſſeſſion de ſon ancienne valeur, recouvre rapidement les couronnes que le malheur des tems lui avoit enlevées ; & le Prince qui les avoit uſurpées, les perd, pour en avoir voulu mettre une étrangère ſur la tête d'un uſur-

pateur. Nos ennemis défaits en Italie, trouvent à peine un azile pour ramaſſer les débris de leur armée, & ſe mettre en sûreté : & le plus fameux de leurs Généraux, n'eſt venu ſe préſenter à la nôtre en Allemagne, que pour être témoin de la valeur de nos ſoldats, & ſpectateur tranquille de la conquête qu'ils viennent de faire à ſes yeux, de la plus importante place de l'Empire.

Des proſpérités ſi ſuivies exigent d'autant plus de nous, mes chers Frères, des marques ſolemnelles de reconnoiſſance envers le ſouverain diſpenſateur des événemens, qu'elles pourront enfin ouvrir les yeux à nos ennemis ſur l'injuſtice de leurs projets, & redonner à l'Europe une paix toujours préférable aux plus éclatantes victoires. Ne ceſſons pas, mes Frères, de la demander à celui ſeul qui peut la donner ; & que cette prière, ſi digne de la Religion, accompagne & ſanctifie toujours la joie publique, & la célébrité de nos actions de graces.

MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces de la victoire remportée en Italie ſur les Impériaux, par les Troupes du Roi, & celles du Roi de Sardaigne.*

LA paix que l'Egliſe ne ceſſe de demander pour ſes enfans, & que nous devons, mes chers Frères, ſans ceſſe demander avec elle, ſemble s'éloigner tous les jours de nous. Dieu irrité contre les crimes des hommes ſe ſert des hommes mêmes pour exercer envers eux ſes vengeances; & en les armant les uns contre les autres, il les punit, en les rendant eux-mêmes les inſtrumens de ſes châtimens & de ſa colère. Tant de ſang déja répandu, n'appaiſe pas encore ſa juſtice, un nouveau combat en Italie encore plus ſanglant que le premier, vient de donner un ſpectacle affreux à toute l'Europe. Mais au milieu de tant d'horreurs, le Dieu 22. Oc. 1734.

de Charlemagne & de ſaint Louis, fait briller ſur la France, & ſur le Succeſſeur de leur Couronne & de leur foi, des ſignes éclatans de protection & de bienveillance ; la victoire nous ſuit par-tout ; l'audace, les ruſes, les efforts de nos ennemis finiſſent toujours par la honte de leur défaite ; ils peuvent ſurprendre la vigilance de nos Troupes ; mais ils ne peuvent réſiſter à leur valeur, & ils ſont battus, dès que nous ſommes à portée de combattre. Nos frontières & l'intérieur du Royaume ſont à couvert des ravages & des autres calamités de la guerre : & tandis que nos ennemis voyent leurs terres déſolées, & tout leur pays en proie à la licence du ſoldat ; le Laboureur chez nous cultive en paix nos campagnes, & le Citoyen tranquille autour de ſon foyer, en recueille les fruits, & ſe trouve heureux de les partager entre les beſoins de ſa famille, & ceux de l'Etat.

Ne nous glorifions pas, mes Frères, de ces avantages ; *ne mettons pas*, comme nous exhorte le prophéte, *notre confiance & notre ſûreté dans*

notre arc ni dans notre glaive. Nos armes ne ſont victorieuſes, & nos Troupes invincibles, que parceque Dieu combat pour nous. La même main qui nous protége, peut auſſi nous abandonner ; & d'autant plus que malgré nos victoires, nous devons toujours regarder la guerre comme un fléau que nos crimes nous ont attiré. Méritons la continuation des faveurs du Ciel, en déplorant la triſte néceſſité qui nous arme contre nos frères ; que nos victoires deviennent elles-mêmes pour nous de nouveaux motifs de ſouhaiter la paix ; ſanctifions toujours par ce deſir nos actions de graces ; elles en ſeront bien plus agréables à celui qui eſt le Dieu & le Père de nos ennemis comme le nôtre. Sa tendreſſe ſe réveillera ſur eux & ſur nous ; il conciliera les intérêts qui nous diviſent, & qui paroiſſent irréconciliables à la ſageſſe humaine ; il éclaircira ce cahos de prétentions oppoſées, où toute la raiſon de l'homme ſe perd, & qui ſemble nous annoncer une guerre éternelle. Les Etats & les Empires, après tant de triſtes convulſions qui les agitent, pren-

dront enfin une conſiſtance fixe & aſſurée : celui qui ſut tirer du premier cahos l'armonie & l'ordre de l'univers, ſaura bien tirer du trouble même & de la confuſion, où ſont la plupart des peuples & des Etats de l'Europe, l'arrangement qui doit y établir l'ordre & la tranquillité : la paix deſcendue du Ciel y réunira les cœurs & les intérêts ; & nous bénirons avec nos ennemis les miſéricordes infinies du Seigneur, qui aura bien voulu la donner à la terre.

MANDEMENT

Sur le retranchement de quelques Fêtes.

29. Ao. 1736. L'Egliſe toujours attentive à ménager à ſes enfans de nouveaux moyens de ſalut, leur a propoſé dès le commencement les exemples des Saints, dont les vertus avoient le plus éclaté ſur la terre ; & afin que ces grands exemples fiſſent ſur nous encore plus d'impreſſion, elle a con-

ſacré par un ſaint repos & par un culte public, les jours deſtinés à honorer leur triomphe. Mais à meſure que la foi des peuples s'eſt refroidie, & que ces ſolemnités ſaintes ſe ſont multipliées, une loi ſi ſage & ſi utile n'a ſervi qu'à multiplier les tranſgreſſions : elle eſt devenue onéreuſe & comme impraticable aux gens de la campagne en leur interdiſant le travail, l'unique reſſource de leur misère ; & le repos ordonné dans ces jours ſaints, n'a été pour beaucoup d'autres qu'une occaſion de les profaner par les jeux, la fréquentation des cabarets, & d'autres excès, ſuite ordinaire de l'oiſiveté & de la groſſièreté des peuples dans les campagnes. Ce ſont ces inconvéniens ſi publics & ſi honteux à la Religion, que nous avons réſolu de prévenir, à l'exemple de la plupart des Evêques de l'Egliſe de France.

MANDEMENT

Pour la troiſiéme viſite générale de ſon Diocèſe.

5. Mars 1738. EN vous annonçant aujourd'hui, mes très-chers Frères, notre troiſiéme viſite générale, & vous diſant, avec l'Apôtre aux Fidèles de Corinthe : *Ecce tertiò venio ad vos ;* nous pouvons bien ajoûter avec lui, lorſque allant à Jéruſalem, il viſitoit les Fidèles de l'Aſie ; que ce ſera ici la dernière fois, que nous aurons la conſolation de paſſer par vos Egliſes. La patience divine n'a déja que trop prolongé la durée de notre Epiſcopat, & différé de vous donner à notre place un Paſteur ſelon ſon cœur, qui répare nos fautes, qui coopère plus fidélement que nous à ſes deſſeins de miſéricorde ſur vous, & achéve en vous l'œuvre de l'Evangile, que nous n'avons encore que foiblement commencé : en attendant la fin de notre carrière, dont le terme

2. Cor. 13. 1.

ne ſauroit être loin, nous ne ceſſerons de vous porter dans nos entrailles paternelles; & les infirmités de l'âge n'affoibliront jamais le tendre amour que nous avons toujours conſervé pour nos peuples : trop heureux ſi notre tendreſſe vous avoit été auſſi utile, qu'elle a été réelle & ſincère. Préparez-vous donc, mes très-chers Frères, à recevoir en notre perſonne Jeſus-Chriſt lui-même, *le ſouverain Paſteur & l'Evêque de nos ames :* c'eſt lui dont nous ne ſommes que les foibles organes, qui va vous viſiter, vous conſoler & vous inſtruire par notre bouche. Quand même, comme le diſoit encore le même Apôtre aux Fidèles de Corinthe, notre préſence n'auroit rien *que de foible & de commun* aux yeux des ſens, & que notre *diſcours paroîtroit vulgaire & contemptible*, à la fauſſe ſageſſe de l'orgueil; c'eſt toujours Jeſus-Chriſt qui vous parlera en nous; c'eſt lui qui vous apparoîtra en notre perſonne, & qui ſe cachera ſous les dehors humilians de nos foibleſſes & de notre mortalité. Préparez donc les voies à ce Pontife des biens éternels, qui va élever au mi-

1. Petr. 2. 25.

2. Cor. 10. 10.

Hebr. 4. 16. lieu de vos Egliſes *le trône de ſa grace*, pour la répandre abondamment ſur tous ceux qui en approcheront avec cette confiance qu'inſpire l'amour, & le ſentiment profond des misères & des beſoins qui nous la rendent ſi néceſſaire.

Pour vous, nos vénérables Frères, qui aſſociés à notre Sacerdoce & à notre miniſtère, partagez avec nous les ſoins du troupeau immenſe qui nous eſt confié; nous nous confions dans le Seigneur, que les graces de cette viſite ſe répandront encore plus abondamment ſur vous que ſur vos peuples : plus vos devoirs ſont ſublimes & périlleux, plus vous avez beſoin de nouveaux ſecours, pour fortifier en vous ce qui commençoit à s'affoiblir, affermir ce qui chanceloit déja, & rallumer ce qui étoit prêt à s'éteindre.

Nous-mêmes, chargés d'une ſollicitude plus générale, & plus expoſés à nous ralentir ſous le poids que les deſſeins impénétrables de la Providence nous ont impoſé; nous avons beſoin que l'exemple de tant de bons ouvriers, que la miſéricorde de Je-

ſus-Chriſt conſerve à ce Diocèſe, & que nous avons la conſolation de retrouver dans nos viſites, nous ranime & prévienne en nous les affoibliſſemens inſéparables de l'âge, & encore plus du fond de notre corruption.

Nous eſpérons donc, nos vénérables Frères, que vous aurez la même joie de nous revoir, que nous aurons nous-mêmes de vous retrouver à la tête de vos troupeaux, les nourriſſant du pain de la parole ſainte, les édifiant & les animant par vos exemples, les ſanctifiant par les graces & les ſecours des Sacremens, & les préparant tous à porter un jour aux pieds du ſouverain Paſteur, le fruit de vos travaux & de vos peines, & de former avec vous une portion de l'Egliſe éternelle des premiers nés.

MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces de la Paix conclue entre le Roi & l'Empereur.*

16, Juin 1739. NOus avions toujours gémi, mes chers Frères, ſur les horreurs & le carnage affreux qu'offroit à nos yeux la fureur de la dernière guerre : nos avantages même ne pouvoient nous conſoler de la déplorable effuſion du ſang chrétien ; & nos actions de graces ſolemnelles aux pieds des Autels, étoient plutôt des vœux publics & pieux pour la paix, que des chants de joie ſur nos victoires. L'eſprit de ſageſſe & de modération qui gouverne la Monarchie, s'étoit même emparé de nos armées ; & dans une guerre où elles n'avoient jamais donné des preuves plus éclatantes de valeur, on ne les vit jamais plus diſpoſées à préférer le bonheur de n'avoir plus d'ennemis, à la gloire de les vaincre.

Mais s'il étoit louable alors de deſirer la paix, il n'étoit ni ſage ni poſſible de ſe la promettre. Deux Maiſons auguſtes, de tout tems royales, & toujours occupées les armes à la main à ſe diſputer la gloire de la principale autorité dans l'Europe, avoient mis les peuples & les Nations, & preſque l'univers entier dans leurs diſſenſions : les cœurs paroiſſoient auſſi irréconciliables que les intérêts : la voix terrible de la colère de Dieu, irritée par nos crimes, avoit, pour ainſi dire, ſonné la guerre, mis en mouvement, & ébranlé toute la terre : *Dedit vocem ſuam, mota eſt terra ; conturbatæ ſunt gentes, & inclinata ſunt regna ;* tout étoit dans le trouble, ou dans le mouvement pour s'y jetter ; & loin qu'une guerre ſi vive & ſi cruelle parût devoir finir, elle étoit ſur le point de s'étendre & d'embraſer le reſte des Etats, qui n'en avoient été juſques-là que ſimples ſpectateurs. Pſ. 45. 7.

Quel prodige, mes chers Frères, que celui d'un calme univerſel, que le Seigneur a fait ſuccéder à une guerre qui agitoit l'Europe entière, &

cela dans le tems où le feu de la diſcorde, plus enflammé que jamais, ſembloit ne devoir plus s'éteindre !

Id. v. 9. 10. *Venite, & videte opera Domini, quæ poſuit prodigia ſuper terram, auferens bella uſque ad finem terræ.*

Le long uſage que vous avez déja fait du bonheur de cette paix miraculeuſe, vous en a diminué la ſurpriſe, & peut-être auſſi la reconnoiſſance : mais rappellez ce moment à jamais mémorable, où moins que jamais attendue, elle vous fut annoncée comme sûre ; & rappellez avec ce ſouvenir les actions de graces que chacun de vous, au milieu de la ſurpriſe & de la joie publique, rendit au Seigneur avec une acclamation génerale.

Sans doute, mes chers Frères, en nous comblant d'une faveur ſi peu attendue, le Seigneur avoit été touché des diſpoſitions pacifiques du Roi, au milieu même de ſes victoires. Les principes d'une ſage éducation l'avoient accoutumé à regarder les guerres même les plus heureuſes, comme des fléaux de la colère de Dieu ſur les peuples : perſuadé que les conquêtes

affoibliſſent & épuiſent les Monarchies mêmes qu'elles aggrandiſſent ; que les ſuccès des armes les plus glorieux touchent peu, lorſqu'ils ne ſervent pas à ſoulager & à eſſuyer les larmes d'un peuple accablé de misère ; que les Rois ſont établis de Dieu plutôt pour être les pères & les protecteurs de leur peuple, que les vainqueurs de leurs voiſins ; & qu'en ſe ſoumettant, à force de ſang & de ſubſides, de nouveaux ſujets, ils perdent ſouvent l'amour & la confiance de leurs ſujets propres.

Demandons à Dieu, mes chers Frères, que des diſpoſitions ſi heureuſes & ſi héroïques, ne s'effacent jamais de l'ame d'un Prince ſi cher à ſon peuple ; & que le Miniſtre ſage qui les a gravées de ſi bonne heure dans ſon cœur royal, les y cultive auſſi long-tems, que l'amour & l'intérêt public de la Nation & celui de l'Europe entière le demandent.

MANDEMENT

Pour les Miſſions de ſon Diocèſe.

20. Jan. 1742. COmme la dureté de nos cœurs, mes très-chers Frères, oppoſe tous les jours de nouveaux obſtacles aux miſéricordes infinies de Dieu ſur nous ; il ſemble que ſa bonté paternelle ne ſe laſſe point de ſon côté de tenter tous les jours de nouvelles voies pour nous rappeller de nos égaremens. Il frappe nos terres de ſtérilité ; il permet que les beſoins de l'Etat augmentent le poids des charges publiques, tandis qu'il nous retranche une partie des moyens de les ſoutenir : il a repandu la maladie & la mort ſur nos villes & ſur nos campagnes ; nous avons vû à nos côtés les pères enlevés aux enfans, & les enfans les plus tendrement aimés, à leurs pères : nous n'avons ceſſé, & nous ne ceſſons encore de nous plaindre de ces malheurs publics ; mais nous ne penſons pas à faire ceſſer les infidélités

infidélités & les crimes qui nous les attirent.

Nos Paſteurs du haut des chaires chrétiennes ont beau nous annoncer que les tems deviendront plus heureux pour nous, ſi nos mœurs deviennent plus pures & plus ſaintes. En vain ils font retentir au milieu de nos Temples les prières publiques de l'Egliſe pour vous rendre le Ciel plus favorable; vous y courez pour obtenir le changement des ſaiſons, & non celui de vos cœurs : vous y demandez que cette terre périſſable change ſa ſtérilité en une heureuſe abondance ; mais vous n'y demandez pas que celle de votre cœur devienne cette terre heureuſe, inondée des roſées du Ciel, qui rapporte au centuple : vous ſouhaitez par vos ſupplications de toucher un Dieu irrité ; mais vous ne voulez toucher à rien de ce qui l'irrite dans vos mœurs ; c'eſt-à-dire, que vous voulez qu'un Dieu ſaint favoriſe vos paſſions, en vous rendant l'abondance & la proſpérité qui les a juſqu'ici toujours nourries & augmentées. Vos ſupplications publiques ſont plutôt les clameurs char-

nelles d'une multitude de coupables qui gémiſſent de ſe voir enlever les objets de leurs crimes, qu'une aſſemblée de véritables pénitens, qui par leurs cris & leurs pieux gémiſſemens, viennent témoigner le repentir ſincère du mauvais uſage qu'ils en ont toujours fait.

Et comment voulez-vous, mes chers Frères, que des prières ſi ſouillées appaiſent un Dieu qu'elles ne peuvent qu'irriter, & qu'elles obtiennent de ſa bonté des biens dont vous abuſez, & qu'il ne pourroit vous accorder que dans ſa colère, & comme les occaſions de votre perte éternelle ? Uſez de vos biens ſuivant les régles de la Foi, ſi vous voulez que les prières publiques de l'Egliſe pour leur conſervation, ſoient exaucées.

C'eſt donc en vain, mes Frères, que Dieu vous rappelle à lui par les fléaux publics dont il vous afflige, par les prières publiques qui en demandent la ceſſaiton, par les remontrances des Paſteurs ordinaires qui devroient vous rendre vos malheurs & les ſupplications publiques de

l'Egliſe, utiles. Mais ſa bonté ne ſe rebute point : à tous ces ſecours extérieurs dont vous abuſez, il ajoûte les ſecours ſecrets & continuels de ſa grace. Il n'eſt point de pécheur parmi vous, quelque plongé qu'il ſoit dans le vice, dont Dieu ne trouble de tems en tems la fauſſe paix par des impulſions ſaintes & ſecrettes : il permet que la ſatiété elle-même du crime les en dégoûte : il leur fait former mille deſirs de ſortir un jour de l'abîme affreux où ils ſe ſont précipités ; mais ces deſirs eux-mêmes les calment & les endorment toujours ſur leur état préſent, & ſe bornent pour tout fruit à faire que ces pécheurs ſe promettent à eux-mêmes un changement à venir, & qu'ils demeurent tranquilles tels qu'ils ſont.

C'eſt ainſi, mes Frères, que rien ne vous réveille de votre aſſoupiſſement, ni le malheur du tems, ni les ſecours publics de l'Egliſe, ni les impulſions ſecrettes de la grace ; & la mort eſt toujours pour tous ceux qui vous reſſemblent, le moment terrible, où leurs yeux dégagés des om-

bres du corps, s'ouvrent enfin, mais inutilement pour eux, à la lumière de la vérité.

C'eſt donc pour prévenir un malheur ſi irréparable, & pourtant ſi commun, que la bonté ineffable du Père des miſéricordes, va faire un dernier effort pour vous obliger de rentrer enfin en vous-mêmes. Il envoyoit autrefois des Anges vengeurs à ſon peuple, quand ſourd à tous ſes avertiſſemens leurs iniquités étoient montées à leur comble; il réduiſoit en cendre les villes criminelles : mais ce n'eſt plus ce feu de colère & de vengeance, que ſon Fils eſt venu allumer ſur la terre, c'eſt le feu de la charité; les Anges qu'il vous envoye, & qui vont paroître au milieu de vous, ſont les Miniſtres de la paix & de la réconciliation; il va mettre ſa voix & ſa parole ſainte dans leur bouche.

Cette parole de vertu & de magnificence, qui loin de détruire les villes, & d'en exterminer les habitans, va créer au milieu de vous un monde nouveau, un nouveau ciel & une nouvelle terre : *Vox Domini in virtute & magnificentia.*

Pſ. 28. 4. & ſuiv.

Cette parole ſalutaire qui va remuer les eaux bourbeuſes des vices, & en purifier ſon héritage qui en eſt inondé & infecté depuis ſi long-tems : *Vox Domini ſuper aquas.*

Cette parole toute-puiſſante qui va renverſer les cédres du Liban, tout l'édifice de l'orgueil, & de ces fortunes élevées ſur la fraude & ſur l'injuſtice : *Vox Domini confringentis cedros Libani.*

Cette parole toute embraſée du feu du zèle & de la charité, qui va éteindre toutes les flammes impures, & en allumer de chaſtes & de ſaintes dans vos cœurs : *Vox Domini intercidentis flammam ignis.*

Cette parole féconde qui va faire enfanter le nouvel homme à ces ames tardives, timides, irréſolues, & preſſées depuis long-tems par les mouvemens de la grace & les douleurs de l'enfantement, de le faire naître dans leur cœur : *Vox Domini præparantis cervos.*

Cette parole apoſtolique, cette voix tonnante des enfans de Zébédée, qui va ébranler les déſerts, c'eſt-à-dire, les ames les plus dures & les

plus inébranlables dans l'iniquité, qui font une impie oſtentation de leur endurciſſement, & dans le ſein deſquelles nulle culture & nulle ſemence n'a jamais pu faire germer que des ronces : *Vox Domini concutientis deſertum.*

Enfin cette voix perçante qui va creuſer juſques dans la profondeur des conſciences criminelles, en éclairer les ténébres les plus épaiſſes, & diſſiper par une ſincère révélation au tribunal ſacré, le noir cahos dans lequel elles étoient depuis ſi long-tems enveloppées : *Vox Domini revelabit condenſa.*

Ce ſera une parole bienfaiſante qui ne refuſera ſon ſecours à aucune ſorte de malades ; qui offrira des remédes aux maux les plus incurables & les plus déſeſpérés ; qui n'exclura perſonne de ſes ſoins & de ſes bienfaits, afin que vous puiſſiez tous enſemble chanter dans le Temple du Seigneur la gloire de ſa grace, & le prodige qui a changé votre cœur : *Et in Templo ejus omnes dicent gloriam.*

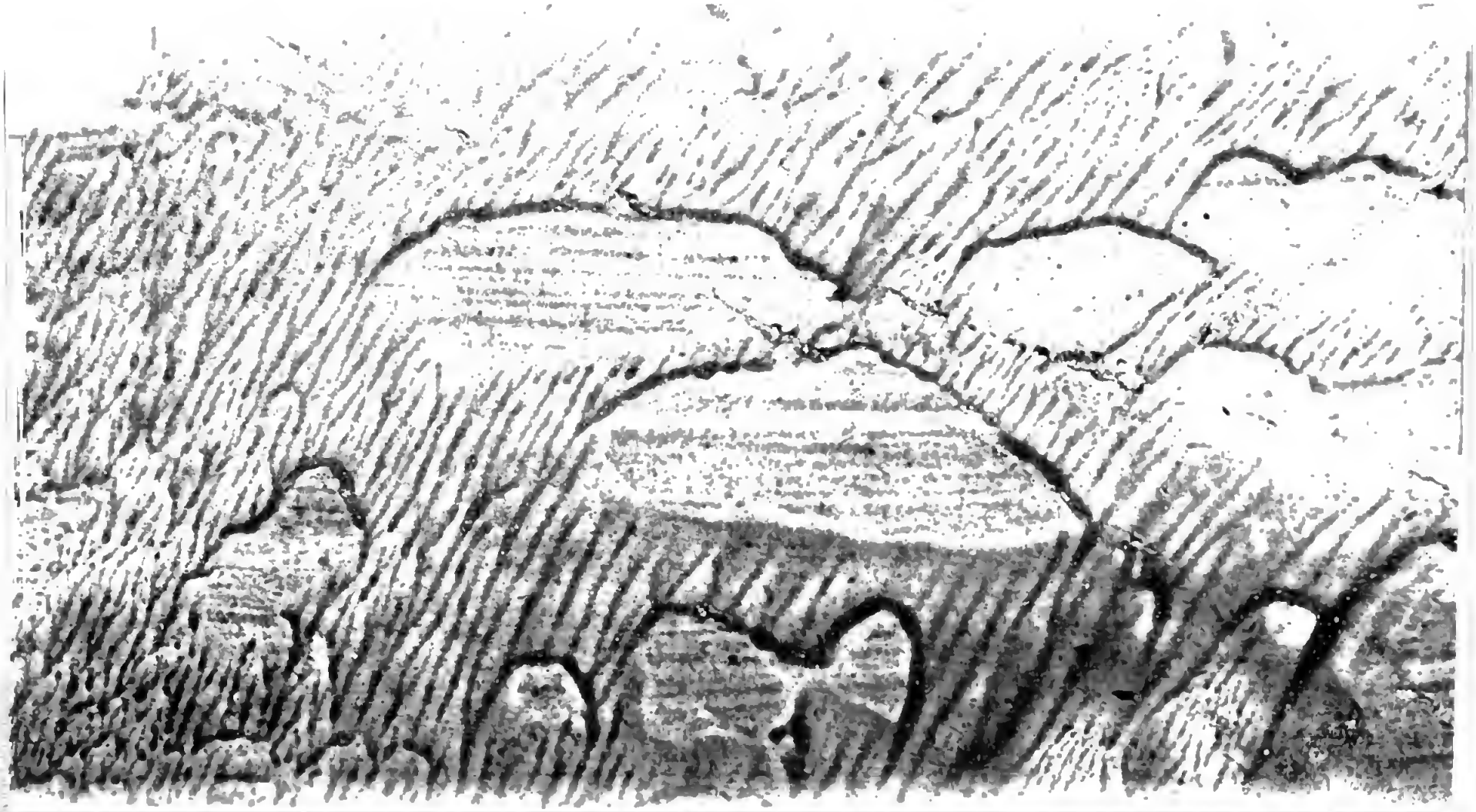
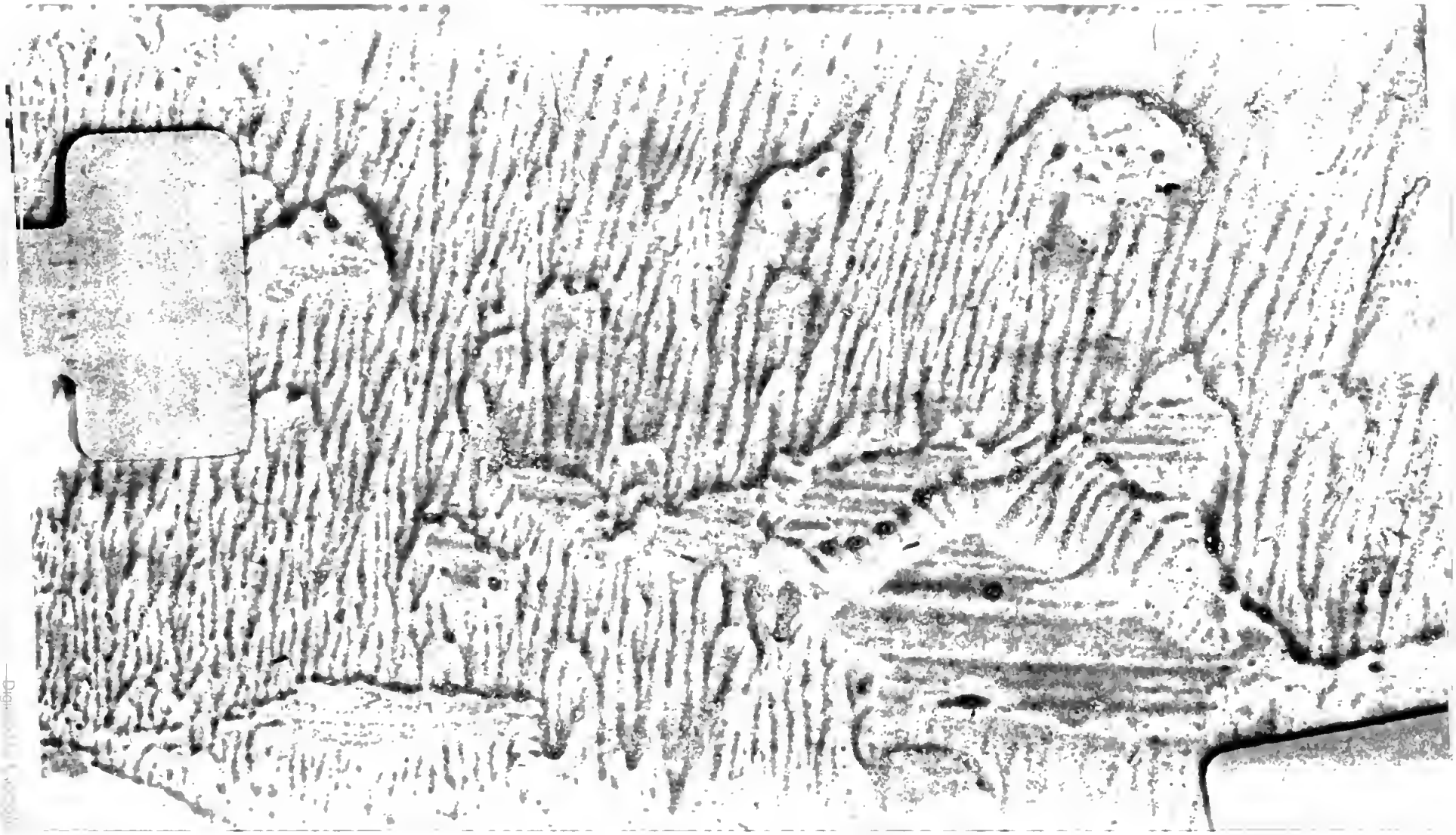
C'eſt donc ici, mes Frères, comme la dernière reſſource que Dieu

tire des tréſors de ſa miſéricorde pour vous ſauver. Quel malheur pour vous, ſi vous alliez mettre le comble à votre endurciſſement en la rendant inutile ! hélas ! mes Frères, je frémis en vous préſageant cet anathême ; vous mettriez en même-tems le comble à la patience & à la miſéricorde de Dieu ſur vous. Oui, mes Frères, je le répéte ; c'eſt ici le moment qui doit décider de votre éternité.

Faites, grand Dieu ! que ce ſoit auſſi le moment marqué dans vos conſeils éternels pour le ſalut de ce peuple ! que l'excès de ſes misères & de ſes infidélités devienne pour lui le préſage heureux de l'excès de vos miſéricordes. C'eſt l'extrémité même de leurs maux, qui nous fait eſpérer le ſuccès des remédes que votre bonté leur prépare : conduiſez vous-même la main des Médecins charitables que vous leur envoyez pour les appliquer : conduiſez leur langue, afin qu'ils en faſſent goûter l'amertume ſalutaire à votre peuple, qui trouvera les délices de la paix & de la joie cachées ſous cette amertume : donnez à leur miniſtère ce que vos Miniſtres

ne ſauroient ſe donner eux-mêmes : adouciſſez le poids de leurs travaux apoſtoliques en les rendant utiles. Ils le trouveront, ô mon Dieu, ce poids bien léger & bien doux, s'ils peuvent, revêtus de votre force & du titre honorable de vos Envoyés, ſoulager les pécheurs qui vont les écouter, du fardeau de leurs crimes qui les accable.

Nous recommandons aux Curés des Paroiſſes voiſines d'exhorter leurs Paroiſſiens à profiter de l'avantage que leur procure le voiſinage de la Miſſion, & d'aſſiſter auſſi ſouvent qu'ils le pourront à ſes exercices.

Fin du ſecond Tome.

330274